

GLANURES CANADIENNES

Fr. S.-L.

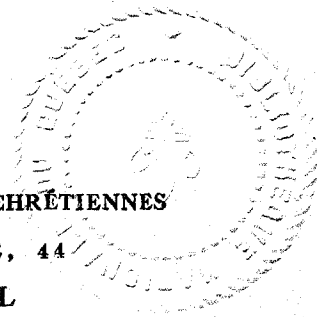
Glanures Canadiennes



LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

44, RUE CÔTÉ, 44

MONTRÉAL



Droits réservés, Canada, 1920,
par
LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

PRÉFACE

Ce petit volume de "Glanures canadiennes" s'occupe surtout de notre histoire nationale.

Quelques pages se rapportent à l'île d'Orléans, la plus belle émeraude du fleuve Saint-Laurent.

La majeure partie de l'ouvrage raconte sommairement les actions héroïques des missionnaires récollets et jésuites, et les principaux faits relatifs aux établissements de bienfaisance fondés sous la domination française au Canada.

Puissent ces souvenirs ranimer le patriotisme de nos lecteurs, et leur faire admirer davantage nos gloires ancestrales.

Fr. S.-L., des É. C.



Les Récollets au Canada (1615)

LES premiers missionnaires du Canada furent les *Récollets*, qui obtinrent du pape Paul V et du roi de France Louis XIII (1615), la permission d'y venir "pour prêcher le saint Évangile." "Ayant reconnu, dit Champlain, dans mes nombreux voyages, qu'il y avait en quelques endroits du Canada des peuples sédentaires et se livrant à l'agriculture, mais qui n'avaient ni foi, ni loi, et vivaient sans la connaissance de Dieu, sans religion et comme des bêtes brutes, je compris que je me rendrais coupable si je ne faisais tous mes efforts pour leur procurer les moyens de connaître Dieu et notre sainte religion. Pour exécuter ce dessein, je tâchai de trouver quelques bons religieux qui avaient le zèle de la gloire de Dieu."

Les premiers missionnaires, au nombre de quatre, étaient les pères *Denis Jamay*, commissaire, *Jean Dolbeau*, *Joseph Le Caron* et le frère *Pacifique Duplessis*. Ils traversèrent sur le vaisseau de Pont-gravé, le *Saint-Étienne*, et arrivèrent à Tadoussac le 25 mai 1615.

Le père Dolbeau, Champlain et le frère Pacifique partirent presque aussitôt pour Québec, "afin, comme le raconte celui-ci, de donner ordre à ce qui dépendait de l'habitation, tant pour le logement des pères religieux, qu'ornements d'église et construction d'une

chapelle pour y dire et chanter la messe, comme aussi d'employer autres personnes pour y défricher les terres." Les pères Jamay et Joseph Le Caron s'embarquèrent avec les traitants et, sans s'arrêter à Québec, se hâtèrent d'aller rencontrer les Hurons au saut Saint-Louis. Les ayant trouvés en grand nombre à l'extrémité est de l'île de Montréal, où l'Outaouais, sous le nom de rivière des Prairies, mêle ses eaux au Saint-Laurent, ils s'arrêtèrent à ce poste, donnèrent l'ordre d'y élever une chapelle, retournèrent à Québec pour y chercher les choses nécessaires pour dire la messe, et revinrent aussitôt à la rivière des Prairies, où, le 24 juin, au milieu des Hurons, la messe fut célébrée pour la première fois au Canada, depuis le temps de Cartier. "Elle fut chantée, dit Champlain, sur le bord de la rivière, avec toute dévotion, devant tous les peuples, qui étaient en admiration de voir les cérémonies dont on usait et les ornements qui leur semblaient si beaux, choses qu'ils n'avaient jamais vues."

La chapelle de Québec venait d'être terminée¹. Le père Dolbeau y célébra le saint sacrifice pour la première fois. Après la messe, on chanta le *Te Deum* avec de grands transports de joie, au bruit de l'artillerie du port. "Rien ne manqua, dit le père Le Clercq, pour rendre cette action solennelle.... S'étant préparés par la confession, les colons reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et, parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le Roi du ciel, et

¹ Cette chapelle de Québec a servi d'église paroissiale jusqu'en 1629.

appelant à leurs secours les anges tutélaires de ces vastes provinces.”

La traite finie, à la rivière des Prairies, les pères Jamay et Le Caron se séparèrent : celui-ci s'en alla hiverner au milieu des Hurons, et l'autre, en compagnie de Pontgravé, retourna à Québec. Il s'arrêta aux Trois-Rivières (26 juillet), en passant, pour dire la messe—la première en ce lieu—en l'honneur de la bonne sainte Anne¹.

Le père Jamay se chargea de la mission de Québec et des environs, jusqu'aux Trois-Rivières, inclusive-ment, tandis que le père Dolbeau fut envoyé à Tadoussac, chez les Montagnais², pour y fonder une mission ; mais n'ayant pu vaincre l'incommodité de la fumée des cabanes pour sa vue, il fut contraint de revenir à l'habitation de Québec, après deux mois d'absence.

Missions des Récollets. En parlant des missions, l'écrivain protestant *Bancroft* dit, dans son Histoire des États-Unis, que “ ni les raisons de commerce, ni l'ambition de ses souverains ne portaient la France à établir son autorité jusqu'au cœur même du continent ; son motif était la religion. Les Français ont entrepris la conquête de l'Amérique, moins dans des vues politiques que pour accomplir les vœux les plus chers de l'Église, qui embrasse tous les membres de la grande famille dans le même amour, sans avoir égard aux différences de races et de couleurs.”

On se demande, néanmoins, si les chefs de *trafic*, en se disant prêts à tout faire pour aider à la propaga-

¹ Pour plus de renseignements, voir “ La Mission du Canada avant Mgr de Laval ”, par M. l'abbé Auguste Gosselin.

² Les Montagnais ne s'arrêtaient que là où ils trouvaient du gibier, du poisson et des racines qu'ils pouvaient manger.

tion de l'Église, n'ont pas laissé trop souvent les missionnaires à la charité des sauvages.

De 1615 à 1623, huit pères Récollets et deux frères convers vinrent au Canada¹. Les principaux propagateurs de l'Évangile furent le père *Piat*, chez les Montagnais, à six lieues de Québec, les pères *Le Caron* et *Viel*, qui poussèrent leurs courses apostoliques jusqu'au delà du lac Huron. Le père *Viel* fut, plus tard (1625), jeté par un Indien dans un rapide



au nord de l'île de Montréal, lequel, à cause de ce fatal événement, porte encore le nom du Sault-au-Récollet².

Pour évangéliser les sauvages du Canada, les missionnaires menaient une vie hérissée de périls, de fatigues et de privations. Leur devise était : " Allez,

¹ Voici leurs noms : Jean Dolbeau, Joseph Le Caron, Huet, Poulain Le Baillif, Galleran, Piat, Viel et les Frères Pacifique Duplessis et Gabrie, Sagard. Ce dernier n'était que frère convers quand il vint au Canada.

² M. G. Delfosse a représenté ce fait douloureux dans un magnifique tableau, qui se trouve dans la cathédrale de Montréal.

enseignez les nations.” Afin de gagner des âmes à Jésus-Christ, ils ne calculaient point avec le travail, les veilles, la santé et la vie même. Trop souvent, les courses errantes des néophytes nuisaient à la foi qu’ils venaient d’embrasser. Pour obvier à cet inconvénient, les missionnaires se firent un devoir, nonobstant les difficultés à vaincre, de les accompagner partout. Montés sur les frêles canots indiens, ils maniaient la pagaie, faisaient le portage ou servaient de portefaix, en courant risque, à chaque instant, de tomber entre les mains des farouches Iroquois. Une chose bien pénible pour les ouvriers évangéliques était la nourriture qu’ils devaient partager avec les sauvages. Les meilleurs mets étaient le poisson rôti sur de la braise ou séché aux ardeurs du soleil. Le plus souvent, ils devaient se contenter de bourgeons, d’écorce tendre, et d’une espèce de mousse appelée *tripe de roche*. Dans l’abondance, la préparation des aliments se faisait dans des chaudières aux parois souvent moins épaisses que la couche graisseuse qui les couvrait. Ce qui devait encore les dégoûter singulièrement, c’était de voir les sauvages presser de leurs mains sales les mets qu’ils leur servaient. L’eau des fleuves et des rivières était le breuvage ordinaire. Parfois, au printemps, on buvait de l’eau d’érable. La nuit, si elle était belle, se passait sur la terre nue et sans abri ; quand elle était pluvieuse, on improvisait des cabanes d’écorce et de branches soutenues par quatre perches plantées en terre et reliées par le sommet. L’hiver, si rude au Canada, offrait des difficultés presque insurmontables pour les voyages. La marche se faisait sac au dos et raquettes aux pieds. La nuit devenait un véritable

martyre ; elle se passait en de grands trous creusés dans la neige jusqu'au sol et recouverts de branches formant une espèce de toit, au milieu duquel se trouvait une ouverture qui servait tout à la fois de fenêtre et de cheminée. Dans ces espèces de cavernes, ils avaient à souffrir de beaucoup de manières : couchés autour d'un grand feu, flambant au centre, ils rôtissaient d'un côté et gelaient de l'autre. Souvent la fumée, refoulée à l'intérieur par la violence du vent, leur cuisait les yeux et les suffoquait presque à perdre la respiration. Le seul moyen de se soulager un peu en ce pitoyable état, était d'appliquer leur bouche contre la terre gelée. Les meutes de chiens des sauvages importunaient aussi beaucoup les missionnaires dans les cabanes. Ces animaux, souvent affamés, allaient, venaient, et rôdaient de tous côtés, sur les pieds, les mains et la figure même des voyageurs, pour trouver quelque nourriture. Ils devenaient encore plus importuns pendant les repas, en mettant le nez plus vite dans les écuelles que les convives n'y portaient la main.

Telle était la vie de ces ouvriers évangéliques, qui n'avaient rien autre chose en vue que la conversion des infidèles et le mérite du martyre. Le frère Sagard, écrivait au bord des grands lacs (1635) : " Ce n'a pas été pour aucun autre motif que celui de Dieu et la conversion des sauvages que nous avons visité ces larges provinces, où la barbarie et la brutalité y ont pris avantages, que la suite de ce discours vous donnera en l'âme quelque compassion de la misère et de l'aveuglement de ces pauvres peuples, où je vous ferai voir quelles obligations nous avons à notre bon Jésus, de nous avoir délivrés de telles ténèbres et brutalité."

La pose de la première pierre du couvent de *Notre-Dame-des-Anges*, par le père Dolbeau, eut lieu le 3 juin 1620. On lit dans Gabriel Sagard : " Ce petit couvent des Récollets est en un très bel endroit sur la rivière Saint-Charles, entouré de jardins et vergers. Le corps de logis est au milieu de l'enclos, lequel est de six à sept arpents de terre, avec courtines et remparts faits de bois, avec un bastion à chaque coin. Une tour carrée de pierre sert de chapelle. L'assiette de l'établissement des Récollets est une des plus belles du pays, car le fond de la terre est très bon et sans pierre aucune ; les arbres y sont clairs, avec une petite rivière du côté du septentrion, sur les bords de laquelle se trouvent des prés très commodes pour la nourriture du bétail. Les Récollets estiment que depuis 1615 à 1621, ils ont visité des peuples sauvages au nombre de 300,000 âmes. En 1621, on ouvrit le séminaire *Saint-Charles*, ou couvent de *Notre-Dame-des-Anges*, pour l'instruction des enfants des sauvages : dès lors, six y entrèrent. D'ailleurs, en 1616, on trouve le frère Duplessis faisant l'école aux petits indiens. M. le Grand-Vicaire de Pontoise informa le père *Denis Jamay* (27 février 1627) qu'il avait versé 200 écus pour cette œuvre, avec promesse de continuer à envoyer encore davantage."

En 1624, les Récollets, se trouvant en nombre trop restreint pour les missions indiennes du Canada, résolurent de demander d'autres missionnaires pour les aider dans leurs travaux apostoliques. Mais comme la compagnie des Marchands refusait d'entretenir plus de six Récollets, ceux-ci tournèrent les yeux sur un ordre religieux qui pouvait posséder des biens et pourvoir ainsi à sa subsistance. Pour cet

effet, le père Piat passa en France, et, par l'entremise du provincial des Récollets de Saint-Denis, il obtint des Jésuites qui vinrent au Canada, en 1625. Une année avant l'arrivée de cette nouvelle recrue évangélique, les Récollets résolurent de mettre leur mission sous la protection spéciale d'un bienheureux de la Cour céleste : saint Joseph fut alors choisi et devint ainsi le patron du Canada. La cérémonie se fit en assemblée publique canonique par les Pères et, conséquemment, tout se passa selon le droit. Les Jésuites et, plus tard, Mgr de Laval confirmèrent ce qu'avaient fait si pieusement les Récollets.

Le choix de saint Joseph, comme patron du pays, fut reconnu sous le gouvernement de M. de Montmagny. La fête du 19 mars fut célébrée avec enthousiasme. Il y eut messe solennelle à l'église paroissiale et, le soir, un magnifique feu d'artifice fut lancé sur la terrasse du château Saint-Louis. La chapelle de l'hôpital de Montréal, qui servit longtemps d'église paroissiale, était dédiée à saint Joseph. Selon Claude Martin, la vénérable Marie de l'Incarnation, dans sa vision sur le Canada, avait vu saint Joseph comme " le gardien de ce pays."

Pour la piété, aussi bien que pour le reste, le Canada a des origines glorieuses. A nous de les garder comme des bijoux précieux.

En sortant du cadre tracé pour notre travail, disons que depuis plusieurs années, une chapelle, sous le vocable de saint Joseph, a été *plantée* sur le flanc nord du Mont-Royal. On trouve à l'intérieur de ce sanctuaire vénéré de nombreux ex-voto et toute une pyramide de béquilles, de lunettes et d'instruments à l'usage des infirmes, qui témoignent haute-

ment des multiples guérisons obtenues par le premier patron du Canada. Espérons que bientôt une superbe basilique s'élèvera sur le vaste soubassement dernièrement construit, et que les nombreux prodiges opérés par le père nourricier de Jésus attireront les foules, comme sainte Anne de Beaupré, notre grande thaumaturge, les attire depuis plus de deux siècles¹.

Pendant bon nombre d'années on donnait un caehet extérieur à la fête de saint Joseph. La veille, on allumait des feux sur les hauteurs et on tirait du canon à Québec, comme pour la solennité de la Saint-Jean-Baptiste. Voici quelques extraits du journal des Jésuites qui en rendent témoignage.

1646.—“ Le 18 mars, veille de Saint-Joseph, entre sept et huit heures du soir, se fit le feu de joie de la Saint-Joseph. Monsieur le gouverneur (M. de Montmagny) nous vint quérir ; nous soupions. Le P. Vimont y alla, qui fit mes excuses (ceci est écrit par le P. Jérôme Lalemant, supérieur) sur quelque incommodité que j'avais. M. le gouverneur mit le feu ; les soldats firent trois saluts, et quatre coups de canon furent tirés ; il y eut aussi quelques fusées. Le 19, quand on sonna l'*Angélus*, on tira un coup de canon, et à la messe, à l'élévation, trois ou quatre avec quelques saluts de mousquets. Après la messe et les vêpres, on alla au monastère des dames Ursulines faire le salut de Saint-Joseph.” (Journal des Jésuites.)

1647.—“ A la Saint-Joseph, on ne fit point de feu de joie la veille comme de coutume ; j'en fus, dit le P. Lalemant, une partie la cause, comme ne goûtant guère cette cérémonie, qui n'avait aucune

¹ La crypte de la basilique que les pères de Sainte-Croix veulent construire est déjà ouverte aux pèlerins ; elle a été solennellement bénite par Sa Grandeur Mgr l'archevêque Bruchési, le 16 décembre 1917.

dévotion qui l'accompagnât, et il me semblait qu'un salut en l'honneur du saint était meilleur, comme en effet il fut fait la veille, à la paroisse, et le jour aux Ursulines, où le *Hic vir despiciens* fut chanté en musique. On tira, cette même veille, un coup de canon à une heure, et le jour, à l'*Angélus* du matin, quatre ou cinq coups de canon." (Journal des Jésuites).

1660.—“ Le 19, jour de Saint-Joseph, se dit ici (à Québec) la messe, à l'ordinaire, à six heures ou cinq heures et demie, sans exhortation, à raison de la première messe que devait dire M. de Bernières aux Ursulines, qui en effet la dit à sept heures. M. de Charmy l'assistait. On y alla confesser et il y eut une très grande quantité de communions. Le P. Dablon y dit ensuite la messe, et moi, dit le P. Jérôme Lalemant, la grand'messe ensuite où le P. Dablon et le P. Chaumonot me servirent de diacre et de sous-diacre. Le P. Chastelain et M. l'évêque (Mgr de Laval, arrivé en 1659) y avaient dit la messe devant M. de Bernières. Il y eut indulgence plénière appliquée par Mgr l'évêque, de trois qu'il avait pouvoir d'appliquer, outre trois autres avec oraison de quarante heures. Le sermon solennel fut fait à la paroisse l'après-dînée et celui des Ursulines en même temps, sans solennité, à leur grille ; le salut ensuite solennellement, y fut fait par M. de Bernières, et la musique en la manière qui suit, le Saint-Sacrement y étant exposé : on commença en musique le *Pange lingua*, après quoi immédiatement les religieuses chantèrent un motet court du saint Sacrement, ensuite la musique recommença l'*Iste Confessor*, après quoi immédiatement les religieuses chantèrent un motet du saint, après quoi la musique reprit le *Domine*

salvum fac regem, à la suite duquel M. de Bernières, officiant, dit la messe et les trois oraisons correspondantes ; après quoi les religieuses devaient chanter quelque chose pendant l'encensement et la bénédiction, ce qu'elles ne firent pas pour n'en avoir été suffisamment averties. Le tout fut conclu par un *Laudate Dominum* chanté par la musique. On en fut fort satisfait et la chose parut belle et dévote. Toute l'église était remplie. On manqua de mettre au-dessus de la porte l'écriteau *indulgence plénière*, dit le P. Jérôme Lalement.

1661.—“ A la Saint-Joseph, il y eut trois feux le soir (nos écoliers, M. Couillard et les Ursulines). Point de diacre et sous-diacre aux Ursulines, parce que ceux qui le pouvaient faire étaient empêchés aux confessions, qui durèrent en notre chapelle jusques à neuf heures. Le reste à l'ordinaire. Pour le salut aux Ursulines, elle le firent seules, où le monde fut invité pour y gagner les indulgences ”, dit le P. Jérôme Lalemant.

L'usage d'allumer des feux dura plus longtemps pour la célébration de la Saint-Jean-Baptiste que pour celle de la Saint-Joseph. Les origines de ces deux fêtes sont clairement connues. La seconde a gardé un caractère particulièrement religieux, tandis que la première a conservé ses allures populaires, sans se séparer de la religion, deux qualités qui lui convenaient bien pour devenir notre fête nationale.

Après la conquête de Kert (1629), les Récollets ne revinrent pas immédiatement au Canada. Ce ne fut qu'en 1670, sous l'intendant Talon, qu'ils purent revoir les champs où ils avaient jeté la première semence de l'Évangile. Depuis cette époque jusqu'à

la Cession (1760), on les trouve un peu partout dans les campagnes, se dévouant auprès des colons français et des indigènes. Il y a peu de paroisses canadiennes qui n'aient pas eu de Récollets parmi leurs missionnaires, leurs desservants ou leurs curés. En 1680, ils essayèrent, mais vainement de réunir les Illinois en chrétientés. Pendant qu'il récitait son bréviaire, le fondateur, le père Gabriel de la Ribourde, fut assommé d'un coup de tomahawk asséné par un Iroquois, et la mission fut abandonnée.

Peu de temps après leur arrivée en la Nouvelle-France, on trouve déjà les Récollets en Acadie (1619), évangélisant plusieurs tribus situées dans les forêts des deux rives de la Baie-Française.

L'un d'eux, le père Sébastien, s'étant aventuré jusqu'à l'île de Miscou, à l'entrée de la baie des Chaleurs, fut obligé de retourner à Port-Royal par les bois, et il éprouva une si grande fatigue qu'il en mourut peu de jours après son arrivée.

En 1633, les Récollets, empêchés de revenir à Québec, se rendirent de nouveau en Acadie, pour y poursuivre leur œuvre apostolique.

Jean de Lauzon de Razilly, nommé gouverneur de l'Acadie (1632), y favorisa l'expansion du catholicisme et soutint le courage des missionnaires. Il leur confia une école pour les enfants indiens et un hôpital situé sur les bords de la baie de Fundy.

En 1711, on trouve des Récollets à Louisbourg. Ils desservaient la garnison de la ville et tous les centres militaires des parages environnants.

Quand le célèbre et intelligent aventurier de la Motte-Cadillac fonda la colonie du Détroit (1700), avec les cent Canadiens qu'il conduisait dans ces

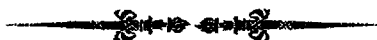
forêts de chênes, d'érables, de platanes et d'acacias, se trouvaient deux Récollets ; l'un d'eux se nommait le père Vaillant.

Les Récollets qui s'établirent à Montréal en 1680, élevèrent un couvent et une église sur la rue Notre-Dame, ouvrirent dans la ville et les environs des écoles où l'on donnait l'enseignement primaire.

L'île Saint-Jean (du Prince-Edouard), d'abord desservie par les Sulpiciens (1721-1723), le fut ensuite par les Récollets et des prêtres séculiers, à partir de 1723 jusqu'à 1755.

La domination anglaise fit une seconde fois disparaître les Récollets du Canada en leur défendant de recevoir des sujets.

De brillantes fêtes ont commémoré, en 1915 et en 1916, le troisième centenaire de leur arrivée sur les bords du Saint-Laurent.





LE SACRÉ-CŒUR

ME voici prosterné devant une statue du Sacré-Cœur. Je contemple le divin Maître pieds nus, vêtu d'une robe blanchâtre et d'un ample manteau rouge pourpre. Mes yeux sont surtout attirés par son cœur rayonnant de flammes comme un soleil, couronné d'épines, surmonté d'une croix et portant la marque de la plaie ouverte par la lance. Jésus tend les bras pour attirer les foules et leur dire : Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes !

En regardant plus haut, je vois la tête de mon Jésus couverte d'une belle chevelure qui tombe en anneaux d'or sur ses épaules. Sa barbe blonde et frisée effleure sa poitrine. Son regard est doux et miséricordieux. Ses lèvres purpurines entr'ouvertes semblent prononcer une parole de pardon.

Ceux qui eurent l'indicible bonheur de voir Jésus pendant le cours de sa vie mortelle se sentirent attirés par la sérénité et le charme de sa figure, par la limpidité de son regard, où se reflétait la beauté divine, par l'harmonie parfaite de ses paroles et de ses actions.

Nous lisons dans l'Évangile que Jésus, passant sur le bord du lac de Galilée, dit à des bateliers qui raccommodaient leurs filets sur la grève : " Venez, je

ferai de vous des pêcheurs d'hommes," et les bateliers le suivirent. Plus tard, on voit Jésus assis sur la margelle du puits de Jacob en murmurant à l'oreille de la Samaritaine : " Si tu savais le don de Dieu ! " Celle-ci, éclairée de la grâce, trouve en Jésus le Messie promis. Une autre fois, en traversant la foule, il crie à Zachée, petit de taille, qui, pour mieux voir Jésus, était monté sur un sycomore : " Zachée, hâte-toi de descendre ; car, aujourd'hui, je veux recevoir l'hospitalité dans ta maison ! Zachée se rend aussitôt au désir du Maître. Jésus répandit le bonheur tout autour de lui parce qu'il était la grâce.

C'est ce même Jésus que j'admire et que j'aime en contemplant son divin cœur ; c'est aussi sa beauté, sa pureté, sa lumière, sa bonté, sa sainteté, sa force d'action et sa puissance d'aimer.

Jésus aime la beauté créée par lui dans l'homme, et celui-ci aime la beauté de Dieu entrevue en lui ; beauté infinie mais beauté cachée, sinon nous serions plongés dans des extases d'amour qui briseraient notre âme comme le fer brise un vase d'argile : beauté lumineuse qu'on n'entrevoit qu'à travers le voile des ombres des choses sensibles, autrement nous serions éblouis.

Comme le cœur humain est le siège de l'amour, on peut conclure que le cœur de l'Homme-Dieu en est la source la plus vaste, la plus tendre, la plus généreuse et la plus salutaire. C'est du côté entr'ouvert de Jésus que les saints Pères ont vu sortir l'Église toute rayonnante de beauté. Les martyrs se sentaient fortifiés par la source d'eau vive qui jaillissait du cœur de Jésus. Les Augustin, les Chrysostome, les Grégoire de Naziance, les François d'Assise, les

Bernard, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, les François de Sales et tous les princes de la science sacrée se retiraient dans le cœur de Jésus pour y trouver un asile de lumière, de paix et de bonheur.



Au XVIIe siècle, Notre-Seigneur s'est manifesté à la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de l'Ordre de la Visitation, du couvent de Paray-le-Monial, pour découvrir à cette amante de l'Eucharistie les miséricordes de son amour et les inexprimables secrets de son Sacré-Cœur, qu'il avait jusque-là tenus cachés.

Jésus s'est plaint amèrement à son humble servante, des ingratitude des hommes envers son Cœur

adorable, et a fait des promesses de sanctification et de salut à ceux qui embrasseraient cette dévotion.

Puissions-nous, à l'heure de la mort, en portant le crucifix à nos lèvres, nous écrier, dans un égal transport d'espérance et d'amour, comme le père de Ravignan, jésuite : " L'ouverture du Cœur de Jésus ! quelle belle porte pour entrer au ciel ! "

*A travers sa verte parure
Juin montre le Cœur de Jésus,
C'est la lampe de la nature
Et la lumière des élus.*

*Pour louer Jésus, les murmures
Des tièdes brises, des ruisseaux
Et de toutes les ondes pures,
Se mêlent aux chants des oiseaux.*

*A ce grand concert de louanges
Muette est la voix du pécheur ;
Justes, unissez-vous aux anges
Pour adorer le divin Cœur.*





Les Jésuites au Canada (1625)

LE duc de *Montmorency*, fatigué d'un gouvernement hérissé de tracasseries, vendit sa vice-royauté à son neveu, *Henry de Lévy*, duc de *Ventadour*, qui venait de quitter la cour pour entrer dans les ordres sacrés. Toutes les préoccupations du nouveau vice-roi se portèrent sur l'extension de la nouvelle colonie. Les Récollets, ne pouvant plus suffire à la tâche, demandèrent le concours des Jésuites, qui arrivèrent au Canada le 19 juin 1625. La nouvelle recrue d'ouvriers évangéliques comprenait les pères *Charles Lalemant*, *Ennemond Massé*, *Jean de Brébeuf* et les frères *François Charleton* et *Gilber Burel*. Le frère *Jean-Joseph de la Roche-Daillon*, récollet, les accompagnait. A leur arrivée à Québec, les Jésuites furent mal accueillis. Les calvinistes, endurant à peine les Récollets, avaient monté les esprits contre les nouveaux missionnaires, en faisant circuler contre eux un livre grossièrement mensonger, intitulé *Anti-Coton* dans lequel on essayait de prouver que les nouveaux missionnaires étaient les auteurs du régicide commis sur la personne de *Henri IV*. L'absence de *Champlain* favorisa la haine des sectaires. De *Caen* non seulement refusa aux Jésuites l'entrée du fort, mais il engagea même les principaux marchands à leur interdire le seuil de leurs magasins.

Les désordres devinrent si graves que le cardinal de Richelieu crut qu'ils amèneraient la ruine de la colonie. A cette occasion il ordonna que les catholiques seuls seraient admis dans la Nouvelle-France.

Dans cette malencontreuse circonstance, les Récollets mirent à la disposition de leurs coopérateurs évangéliques le toit hospitalier de leur petit couvent. Dès l'automne, les Jésuites plantèrent solennellement une croix, à 200 pas environ de la rive nord de la rivière Saint-Charles, en un endroit alors appelé le fort Jacques-Cartier. Il se mirent aussitôt, avant la tombée des neiges, à défricher et à bêcher la terre.

Le père de Brébeuf, n'ayant pu se rendre chez les Hurons, comme il l'espérait, à cause de la mort du père Nicolas, partit de Québec (20 octobre) pour aller chez les sauvages, à 25 ou 30 lieues de l'habitation, et ne revint que l'année suivante (27 mars 1626).

A 800 ou 900 cents pas de la résidence des Récollets, les Jésuites élevèrent une construction en bois, pour loger les ouvriers de leur habitation, qui fut commencée vers la mi-carême et terminée le lundi de la semaine sainte.

Plus tard le duc de Ventadour concéda aux Jésuites les terres environnant leur demeure, à laquelle ils donnèrent le nom de *Séminaire de Notre-Dame-des-Anges*.—Les pères *Noyrot* et de *Noue* amenèrent de France une vingtaine d'ouvriers constructeurs, qui, en peu de temps, donnèrent un logement aux Jésuites.

En 1629, les Kerk s'emparaient de la Nouvelle-France. Cet acte de piraterie faisait périr la fleur des belles espérances de la religion et de la patrie. Les missionnaires durent retourner dans la mère-patrie. Mais la prise de Québec avait eu lieu deux mois après

la paix conclue entre la France et l'Angleterre. L'honneur de celle-ci demandait la restitution du pays conquis. Ce fait se réalisa trois ans plus tard par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632).

Champlain revint à Québec l'année suivante (1633), accompagné de deux cents nouveaux colons. La voix du canon éveillait le fort, et les familles françaises saluaient avec le plus vif enthousiasme le retour du fondateur de Québec. Le drapeau fleurdelisé reparut flottant sur les toits. Tout était à refaire. Il s'agissait d'élever une nouvelle œuvre sur les ruines de la première. Heureusement les huguenots ne seraient plus là pour susciter des entraves. Le catholicisme devait surtout présider à l'action du grand fondateur.

Le père de Brébeuf faisait partie de l'expédition. Il n'y avait pas de Récollets. La colonie était trop pauvre pour soutenir des religieux mendiants. On ne les verra revenir au Canada que sous l'intendant Talon, en 1670.

Pour accomplir un vœu fait à la très sainte Vierge, si elle le ramenait à Québec, Champlain fit élever une chapelle à Notre-Dame-de-Recouvrance (1633). Elle servit d'église paroissiale pendant plusieurs années. La basilique est aujourd'hui située sur le terrain qu'occupait ce sanctuaire.

Québec offrait, tout à la fois, un aspect militaire et religieux. Une escouade de soldats, payés par la compagnie des Cent-Associés, faisait au lever et au coucher du soleil, l'exercice militaire autour du fort. On récitait l'*Angelus*, le matin, le midi et le soir, au son de la cloche. Les missionnaires éprouvaient beaucoup de consolation en voyant la fidélité de la petite

population à assister aux offices de l'Église et à recevoir les sacrements. La père Le Jeune, venu en 1632 au Canada, écrivait : " La Nouvelle-France est le vrai climat où l'on apprend parfaitement bien à ne chercher que Dieu, à ne désirer que Dieu, à avoir l'intention purement à Dieu, etc. Y vivre, c'est à vrai dire, être dans le sein de Dieu, et ne respirer que l'air de sa divine conduite ; et encore : si quelqu'un de ceux qui meurent dans ces contrées se damne, je crois qu'il sera doublement coupable." Les amusements mêmes étaient des actes de religion. Le jour de la Saint-Joseph, on tirait un feu d'artifice auquel présidait le gouverneur.

Le 1er mai de 1637 apporta une grande réjouissance : Saint Joseph était choisi comme premier patron du Canada. Un arbre surmonté d'une triple couronne, portant les noms de *Jésus, Marie, Joseph*, fut planté avec solennité ; les soldats présentèrent les armes devant cet arbre et le saluèrent d'une volée de mousqueterie.

La procession de la Fête-Dieu était pompeuse. Le gouverneur, en habit de cour et un indien vêtu de peaux de castors portaient le dais. Tous les dimanches, après les vêpres, le père LeJeune enseignait le catéchisme à l'église. Bien souvent le gouverneur, les officiers et les principales familles françaises s'y rendaient pour encourager les enfants indiens, en leur distribuant des objets de piété.

Les missions, se développant à vue d'œil, occupaient déjà plus de quarante missionnaires. Québec en était le centre. C'est là que les apôtres de l'Évangile partaient pour se diriger de tous côtés dans l'Amérique du Nord. Outre les missions volantes, qui s'im-

provisaient au besoin, il y en avait un bon nombre de stables, dont la plus importante était celle de la nation huronne. Les missionnaires vivaient pauvrement : ils partageaient le frugal repas de l'Indien et souvent n'avaient pas même de linge pour se changer. A peine pouvaient-ils se procurer le pain nécessaire pour le saint sacrifice ; quant au vin, ils l'exprimaient des vignes sauvages. Dès quatre heures du matin, ils se levaient pour vaquer aux exercices de piété prescrits par la règle. Vers huit heures, chacun reprenait l'occupation qui lui était assignée par l'obéissance. Un religieux restait toujours à la maison pour tenir l'école, présider aux prières réglementaires récitées à la chapelle, et recevoir les visites souvent trop importunes des sauvages. Sur le déclin du jour, tous les missionnaires rentraient à la communauté pour assister à une conférence, où chacun était libre de soumettre ses doutes, de faire part de ses vues personnelles et des difficultés de langue qu'il avait rencontrées. Après s'être mutuellement encouragés dans le bien, les religieux terminaient la journée par la prière, comme ils l'avaient commencée. Souvent le peuple était convoqué à des conférences publiques par les missionnaires, qui, à l'instar de saint François-Xavier, parcouraient les différents villages en sonnant une clochette, pour inviter à les suivre tous ceux qu'ils rencontraient. Ces entretiens familiers manquaient rarement de faire de nouvelles conquêtes.

Pour domicilier les sauvages convertis et les maintenir dans leur foi, les missionnaires fondèrent des bourgades chrétiennes. Les principales étaient : *Saint-Joseph*, *Saint-Louis*, *Saint-Ignace*, *Saint-Jean* et *Sainte-Marie* ou Notre-Dame de la Conception,

toutes resserrées dans la petite péninsule située entre le lac *Simcoe*, la rivière *Severn* et la baie *Georgienne*. Les côtes dentelées, les baies profondes et sûres, les nombreux cours d'eau et les forêts giboyeuses de la presqu'île huronne en faisaient une contrée délicieuse, qui convenait parfaitement à un peuple guerrier, commerçant et chasseur. La population, qui, du temps de Champlain, s'élevait à près de 35,000 âmes, ne comptait plus alors que 13,000 adultes. La bourgade Sainte-Marie, assise sur la rive droite de la petite rivière *Wye*, était le poste central de la mission, où demeuraient ordinairement les pères et les Français attachés à leur service.

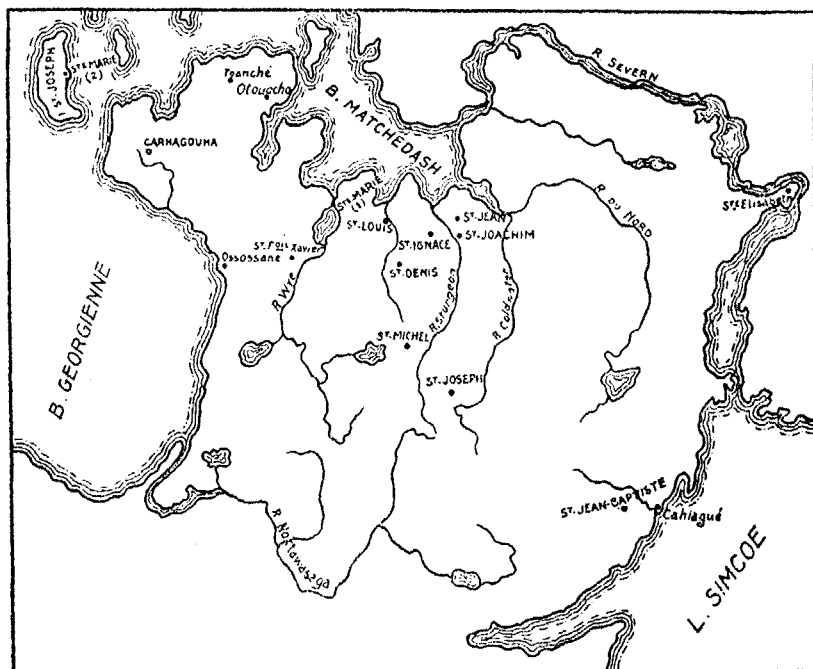
Une ceinture de pieux élevés, surmontée de quatre grandes croix, enfermait une vaste enceinte rectangulaire, qui protégeait l'agréable solitude de Sainte-Marie. Outre le fort bastionné, contenant la chapelle, on trouvait dans l'enceinte quelques champs cultivés, un cimetière pour les chrétiens et deux grandes cabanes : l'une servant d'hôpital pour les malades ; l'autre, d'hôtellerie pour héberger pendant quelques jours les sauvages qui voulaient se préparer immédiatement au baptême ou assister à de grandes fêtes religieuses.

En 1640, Sainte-Marie comptait treize missionnaires et dix-sept Français.

Parlons maintenant, de la destruction des chrétiens par les farouches Iroquois et du martyre de quelques missionnaires.

Le père Isaac Jogues, arrivé comme missionnaire à Québec le 2 juillet 1636, fut employé aux missions huronnes et iroquoises. Le 2 août 1642, il partit de Québec pour se rendre au pays des Hurons. Il était accompagné de *Guillaume Cousture*, de *René Goupil*,

d'*Ahatsistari* et d'une quarantaine d'hommes tant Français que sauvages, montés sur douze canots. Etant arrivés près des îles de Sorel (4 août), ils rencontrèrent soixante-dix guerriers iroquois, sur douze canots dispersés çà et là sur les deux rives du fleuve. Le combat s'engagea ; mais *Ahatsistari*, qui, depuis



Péninsule huronne

sa conversion, aimait à escorter les missionnaires dans leurs périlleuses excursions, voyant la lutte impossible à cause du grand nombre d'ennemis, refusa de combattre et se cacha, avec ses hommes, dans la partie la plus reculée du bois. Le père Jogues aurait pu le suivre, mais il aima mieux, au risque de sa vie, attendre l'ennemi de pied ferme pour lui annoncer la parole

de Dieu. Le généreux Indien, devinant l'héroïque détermination du père Jogues, quitta sa retraite pour lui porter secours. En l'abordant, il lui dit : " Mon père, je t'ai promis de partager ton sort ; je viens, parce que je veux rester fidèle à ma parole." Les Iroquois firent vingt-deux prisonniers y compris le père Jogues et ses trois compagnons, qu'ils commencèrent tout de suite à torturer.

Cousture qui, dans sa résistance, avait tué un des chefs, eut à subir les plus cruels tourments : on lui arracha les ongles à belles dents, on lui broya les doigts et on lui perça la main droite d'une épée. Il supporta ces cruautés inouïes avec calme et résignation. Après ces premières tortures, les prisonniers se virent contraints de suivre les Iroquois, qui retournèrent dans leur village. Le trajet dura sept jours. Chaque soir amenait de nouvelles tortures. On coupa les pouces à Ahatsistari, et, par la plaie de la main gauche, on enfonça un bâton très aigu jusqu'au coude. Le père Jogues eut les mains mutilées et fut suspendu par les bras à deux poteaux, où il serait mort, si une jeune Iroquoise ne l'eût délié. Chaque village ami de la nation iroquoise, rencontré sur la route, offrait de nouveaux bourreaux. On prenait surtout plaisir à faire passer les courageuses victimes entre deux haies de ces barbares, qui les frappaient à coups de bâton : c'est ce qu'ils appelaient caresser les prisonniers. Le père Jogues trouvait encore des consolations dans ces terribles épreuves. Un épi de blé lui est jeté ; des perles de rosée adhèrent à sa large tige : cela lui suffit pour baptiser deux catéchumènes.

Ahatsistari, condamné à être brûlé vif, endura ce supplice en chantant les louanges du Seigneur. Plu-

sieurs Hurons partagèrent son sort avec la même résignation. On assomma Goupil d'un coup de tomahawk, pendant qu'il récitait son chapelet avec le père Jogues. L'heure du martyre n'était pas sonnée pour



Le P. Jogues écrivant sur un arbre le nom de Jésus

l'héroïque missionnaire, qui fut vendu aux Hollandais¹. Libre dans sa captivité, il se récréait en écrivant sur l'écorce des arbres le nom de Jésus. Après treize mois d'esclavage, il s'embarqua sur un vaisseau de ses

¹ Ces Hollandais étaient des puritains anglais d'abord réfugiés en Hollande, et qui en 1620 vinrent s'établir en Amérique. Ils y fondèrent (1623) les forts Orange et New-Amsterdam, aujourd'hui Albany et New-York. Ils fournirent aux Iroquois des armes pour combattre les Canadiens. Les Anglais s'emparèrent de leurs établissements en 1664, et la Nouvelle-Hollande devint la Nouvelle-York.

nouveaux maîtres pour rentrer en France. Quoiqu'il eût les mains mutilées, le pape Urbain l'autorisa à célébrer le saint sacrifice en lui disant : " Il serait indigne de Jésus-Christ que son martyr ne pût pas boire son sang."

En 1646, il revenait au Canada pour gagner au christianisme ceux qui l'avaient tant fait souffrir. Il retourna donc chez les Iroquois, accompagné d'un jeune homme nommé Lalande ; mais malheureusement, cette même année, la mauvaise récolte amena une famine désastreuse. Le père Jogues fut accusé de maléfice, et sa mort fut arrêtée. Comme il entra dans une cabane, où il avait été invité à souper, un Iroquois, caché derrière la porte, lui fendit la tête d'un coup de hache. Lalande subit le même sort. On piqua les deux têtes sur des pieux de l'enceinte, afin d'apaiser la colère des manitous¹.

Vers le même temps, un autre missionnaire, le père Bressani, eut aussi la gloire de souffrir le martyre. En se rendant chez les Hurons (1644), il tomba aux mains des Iroquois. Il fut traîné pieds nus à travers les ronces et les fourrés, meurtri à coups de bâton, torturé et brûlé en diverses parties de son corps ; on lui coupa la paume de la main gauche et deux doigts de la main droite. Il ne dut sa délivrance qu'au dégoût qu'inspiraient même à ses bourreaux ses hideuses blessures. Il passa ensuite en France et se rendit jusqu'à Rome, sa ville natale. Le pape Innocent X le reçut comme un apôtre, baisa les plaies de ses mains, et lui permit de célébrer la messe, en lui disant : " Vous avez été mutilé pour la publication de l'Évangile,

¹ Le père Jogues, âgé de quarante-huit ans, en avait consacré douze aux missions du Canada.

vous ne devez pas être privé de l'honneur d'offrir le saint sacrifice."¹

En 1645, Bressani venait reprendre au Canada ses travaux apostoliques.

Les succès obtenus de tous côtés par les Iroquois dans leur guerre d'embuscade leur donnaient du prestige et de la hardiesse. Ce n'était pas la soif des richesses ni la pensée d'étendre ses domaines qui animait cette nation, mais le seul espoir de dominer et d'abattre des rivaux qui leur étaient inférieurs intellectuellement. Bientôt sonna l'heure de la grande catastrophe qui devait presque anéantir la nation huronne, si généreusement soutenue par les Français.

Le premier désastre fut celui de la puissante bourgade de Saint-Joseph de Teanaustaya, où le père Antoine Daniel se trouvait alors. " Le 4 juillet 1648, au matin, pendant que les guerriers étaient à la chasse et qu'il ne restait au village que les femmes, les enfants et les vieillards, le père Antoine Daniel entend des cris de terreur. Il accourt et voit ses convertis, frappés d'épouvante, tomber victimes de la fureur des Mohawks. L'âge le plus tendre n'obtient pas de merci, la faiblesse du sexe n'inspire pas de pitié. Un groupe de femmes et d'enfants court vers lui, pour échapper au tomahawk, comme si ses lèvres, messagères d'amour, pouvaient trouver des paroles capables d'arrêter la rage de l'ennemi. Ceux qui jusqu'alors avaient dédaigné son ministère, implorèrent la grâce du baptême. Il les exhorte à demander pardon à Dieu de leurs fautes, et plongeant son mouchoir dans l'eau, il baptise, par aspersion, la foule des suppliants. A ce moment même, les palissades sont forcées.

1 *Les Jésuites de la Nouvelle-France*, par de Rochemonteix.

Fuira-t-il ? Il court d'abord aux wigwams pour baptiser les malades. Il donne ensuite une absolution générale à tous ceux qui la demandent et se prépare à sacrifier sa vie en obéissance à ses vœux. Le village est en feu et les Mohawks s'approchent de la chapelle. Daniel s'avance avec sérénité à leur rencontre. Saisis d'étonnement, les barbares hésitent un instant, puis reculent et lui envoient une décharge de flèches. Défiguré, criblé de blessures, mais dominant par sa voix les clameurs des sauvages, il continue à parler avec une énergie surhumaine, tantôt les menaçant de la colère céleste, tantôt adoucissant ses accents pour se faire apôtre de grâce et de miséricorde. Tels furent ses derniers moments jusqu'à ce qu'enfin un coup de hallebarde lui donna la mort. Cette victime de l'héroïsme de la charité mourut le nom de Jésus sur les lèvres. Le désert lui fournit une tombe, et les Hurons le pleurèrent." ¹

Le massacre exercé dans la bourgade Saint-Joseph jeta l'épouvante dans tout le pays des Hurons. Les habitants des villages des frontières cherchèrent un lieu de sécurité dans l'intérieur du pays. Cependant la puissance des Iroquois grandissait avec la lutte, et la destruction de toutes les bourgades huronnes fut résolue. Plus de mille guerriers iroquois passèrent l'hiver de 1648 dans les bois, afin de commencer une campagne décisive dès les premiers beaux jours du printemps. Le 16 mars 1649, ils tombaient inopinément, comme des loups affamés sur la bourgade *Saint-Ignace*, qu'ils réduisirent en cendre. Les quatre cents personnes qui s'y trouvaient furent massacrées ou brûlées, à l'exception de trois, qui coururent donner l'alarme à la bourgade voisine, appelée

1 Bancroft.

Saint-Louis. Après avoir été repoussés deux fois de celle-ci, les assiégeants y pénétrèrent, comme un torrent dévastateur, par une brèche pratiquée dans la palissade. Le carnage fut épouvantable : tout fut mis à feu et à sang. Les pères de *Brébeuf* et *Lale-*



Les Pères Brébeuf et Lalemant à la torture

mant, occupés pendant le massacre à l'exercice de leur saint ministère, devinrent prisonniers. La mort la plus atroce les attendait. L'un et l'autre sont attachés à un poteau, et les tortures commencent : fer,

feu, poix, eau bouillante, rien n'est épargné. Le courage héroïque du père de Brébeuf excite la rage des barbares. Au milieu même de son supplice, il leur parle d'un Dieu de miséricorde. Les bourreaux, exaspérés d'entendre ces vérités, lui coupent le bout du nez, la lèvre inférieure, et lui enfoncent un morceau de fer rouge dans la gorge. Privé de la parole, le saint martyr les exhorte encore de son regard.

Quelques instants auparavant, le père Lalemant, enveloppé d'écorces de sapin des pieds à la tête, jette dans cet état pénible, un regard sur le père de Brébeuf, tout ruisselant de sang, qui lui adresse ces paroles : " Mon frère, nous avons été mis en spectacle au monde, aux anges et aux hommes." Dégagé pour un instant des liens qui l'attachent au poteau de la torture, le père Lalemant court s'agenouiller aux pieds de son cher compagnon, baise ses blessures avec amour, et le supplie de prier pour lui. Les bourreaux le forcent de revenir au théâtre de son martyre, mettent le feu aux écorces dont ils l'ont couvert, et s'arrêtent un instant pour savourer le plaisir d'entendre les soupirs et les gémissements que leur victime, d'une constitution frêle et délicate, ne peut s'empêcher de pousser, tout en se résignant avec calme à la sainte volonté de Dieu.

Au lieu de s'apaiser, la fureur des bourreaux semble s'accroître et leur inspire des raffinements de cruauté. Les deux missionnaires sont scalpés. En dérision du baptême qu'ils ont administré à tant de Hurons, on leur verse de l'eau bouillante sur la tête. Taillant des lambeaux de chair sur le corps de leurs victimes, les Iroquois dévorent ces grillades, en disant au père de Brébeuf : " Tu nous assurais, tout à l'heure, que plus on souffre sur la terre, plus on est heureux dans

le ciel ; c'est par amitié pour toi que nous nous étudions à augmenter tes souffrances, et tu nous en auras obligation."

Le père de Brébeuf expira après trois heures de souffrances. Ses bourreaux se partagèrent son cœur, croyant par là acquérir un peu du courage de leur victime¹.

Après la mort du père de Brébeuf, les barbares déchaînèrent toute leur rage sur le père Lalemant ; ils lui arrachèrent les yeux, qu'ils remplacèrent par deux tisons ardents. Ses tourments duraient depuis dix-sept heures, quand un Iroquois, fatigué de le voir languir depuis si longtemps, mit un terme à ses souffrances en lui assénant un coup de hache sur la tête (1649)².

On travaille aujourd'hui à la cause de canonisation de ces martyrs de l'Évangile. Espérons que l'Église les glorifiera bientôt.

Après ces différents massacres, les Hurons échappés aux mains de l'ennemi, se retirèrent momentanément dans l'île d'*Ahoendoe*, avec l'espoir de pouvoir un jour se rapatrier. Pour s'évader, ils traversèrent de nuit avec les missionnaires et quarante Français. L'île reçut le nom de *Saint-Joseph* (aujourd'hui Christian Island.)

1 Cet héroïque missionnaire, du diocèse de Bayeux et oncle du traducteur de "la Pharsale," consacra ses vingt meilleures années au Canada. En honneur de sa glorieuse mémoire, sa famille fit faire son buste en argent, de grandeur naturelle, qu'elle donna au collège de Québec. Le père est revêtu d'un rochet pour rappeler sa mort dans l'acte même du ministère apostolique. Le socle sur lequel il repose est en ébène et de forme octogonale. Le dernier Jésuite qui mourut à Québec avant leur rappel au Canada (1800) fit présent de ce buste aux sœurs hospitalières, qui le conservent encore aujourd'hui précieusement.

2 Le père Lalemant, âgé de 39 ans, exerçait son ministère au Canada depuis 1646.

Les *Petuns*, leurs alliés, retranchés dans la bourgade *Saint-Jean*, au nombre de plus de six cents familles, furent aussi défaits par les Iroquois. Le père Garnier, attaché à cette mission, trouva la mort dans l'exercice de son ministère. Le lendemain, le père Noël Chabanel, en se retirant dans un bourg voisin, recevait la mort de la main d'un Huron apostat. Pendant l'hiver, la famine se déclara sur l'île Saint-Joseph et décima la population.

Le retour du printemps ne donna que des lueurs d'espérance. Découragés, les Hurons résolurent d'aller s'installer à l'île d'Orléans, où, protégés par les canons du fort de Québec, ils pourraient vivre tranquilles et être à l'abri des incursions iroquoises. Les fugitifs, comptant soixante Français et plus de quatre cents Hurons, partirent le 10 juin, montés sur de légers canots. Ils hivernèrent tous à Québec, où ils reçurent une bienveillante hospitalité. Le printemps suivant, ils firent possession de l'île. Pendant deux ans, jusqu'à ce qu'ils pussent vivre du produit de leurs terres, les communautés et les principaux habitants de Québec les assistèrent. Le père Chaumonot activait leur foi et relevait leur courage dans les épreuves. Bientôt, des Hurons dispersés de tous côtés, apprenant la paix dont jouissaient leurs frères, vinrent se joindre à eux. Mais malheureusement, cette accalmie devait être de courte durée ; car les implacables Iroquois, informés de la retraite de leurs ennemis, les surprirent dans les champs pendant les semailles, en tuèrent un certain nombre et en firent d'autres prisonniers. Après cette nouvelle attaque, quelques familles s'installèrent à Québec, à Sainte-Foy (1657), et enfin au village de Lorette, où l'on trouve encore aujourd'hui leurs descendants.

Les Hurons ne se relevèrent pas de ces malheurs. Les Iroquois dépeuplèrent entièrement leur pays et en firent une vaste solitude, qui ne se repeupla que longtemps après.

De 1653 à 1654, les Jésuites essayèrent en vain d'éclairer des lumières de la foi la sanguinaire fédération iroquoise.

Un traité de paix conclu avec les cinq nations iroquoises permit au père Lemoyne de se rendre chez les Onnontagués, qui l'accueillirent avec joie. Il trouva dans cette bourgade un essaim de Hurons captifs encore fidèles à la religion chrétienne. De nombreux Outaouais, descendus à Québec pour demander des missionnaires, obtinrent les pères René Mesnard et Gareau. Les Agniers assaillirent les deux jésuites pendant qu'ils étaient en route pour leur mission. Le père Gareau eut l'épine dorsale fracturée, et mourut au bout de quatre jours (1656). Le père Mesnard se fixa à Rewana (1660), sur le bord du lac Supérieur, au milieu d'un groupe d'Outaouais, où il passa vingt ans. Il releva, au Sault-Sainte-Marie, la croix que les pères Jogues et Raimbault y avaient élevée. Cet infatigable apôtre mourut de faim et de fatigue, en se rendant à travers les bois chez les Sioux.

Les pères Claude Allouez et Dablon s'avancèrent jusqu'au pays des Illinois, où ils élevèrent une chapelle et firent de nombreux prosélytes.

Le père Marquette, d'abord destiné pour la mission de la baie d'Hudson, fut envoyé chez les Outaouais (1668). Il y trouva 2000 convertis, restés fidèles à leur foi. Ensuite, il visita les Indiens du Sault-Sainte-Marie. La persécution iroquoise ayant obligé les chrétiens de cette bourgade à déguerpir pour se

réfugier à l'île de Michillimakinac, le père Marquette les y suivit. C'est de là qu'il partit pour aller avec Jolliet à la découverte de l'embouchure du Mississipi (1673). Il s'arrêta chez les Illinois, qui le reçurent avec de grands honneurs, et où il se retira après son excursion. On le voit ensuite retourner à Michillimakinac, auprès de ses premiers néophytes. Le trajet le fatigua beaucoup. Rendu au lac Michigan, ceux qui l'accompagnaient le placèrent au fond d'un canot d'écorce, espérant avoir le temps d'arriver à un village indien pour lui procurer secours, mais ils ne le purent.

Comme un nouveau François-Xavier, plein de foi et d'espérance en Dieu, il expira au milieu des bois et privé de tout soulagement (19 mai 1675). Les Indiens déposèrent son corps en une fosse creusée dans le sable sur le bord de la rivière qui porte son nom : c'est là qu'il repose. Au-dessus de sa tombe se dresse une croix.

Signalons aussi le père De Quen qui découvrit le lac Saint-Jean ; le père Albanel qui se rendit jusqu'à la baie d'Hudson : le père Aulneau, qui accompagnait M. de la Vérendrye dans la découverte de l'Ouest.

Combien est admirable la vie de ces inlassables missionnaires qui ne travaillaient que pour l'extension du règne de Jésus-Christ. Les ministres protestants eux-mêmes témoignent du respect en présence de ces âmes héroïques.

L'un d'eux, M. Rip, après avoir raconté l'histoire de plusieurs martyrs, s'écria : " Combien peu mourraient au milieu du repos ! " Mais les obstacles qu'ils rencontraient purent-ils arrêter les progrès des

Jésuites ? Non, les fils de Loyola ne voulurent jamais se retirer.

La mission qu'ils fondaient dans une tribu ne finissait qu'à l'extinction de la tribu elle-même. Leur vie n'était qu'une longue suite d'actes d'admirable dévouement et d'immenses sacrifices. Tout en pleurant leurs frères morts, ils s'empressaient de venir occuper leurs places, et, s'il le fallait, partager leur sort.

“ Tout ce qui est arrivé à ces excellents missionnaires, écrivait le père Petit, après avoir raconté le martyre de ses frères, ils l'avaient prévu en se consacrant aux missions indiennes. Si la chair frémissait et tremblait, l'esprit ne défaillait pas. Chacun sentait qu'il était baptisé pour la mort, et que son sang, versé à flots dans les grandes forêts de l'ouest, faisait croître plus de fruits que toute une vie d'effort et de travail.”

A ces hauts témoignages, joignons celui du célèbre historien protestant Bancroft. “ Toutes les traditions de cette époque, dit-il, portent témoignage en leur faveur ; s'ils avaient les défauts d'un ascétisme superstitieux¹, ils avaient résisté avec une invincible constance et une profonde tranquillité d'âme aux horreurs d'une vie entière passée dans les déserts du Canada.”

“ Loin de tout ce qui fait le charme de la vie, loin de toutes les occasions de s'acquérir une vaine gloire, ils mouraient entièrement au monde, et trouvaient au fond de leur conscience une paix que rien ne pouvait altérer. Le petit nombre de ceux qui ar-

¹ Inutile de dire que ces missionnaires n'étaient en rien superstitieux. Ce prétendu défaut que leur reproche Bancroft, était précisément la source de leur zèle et de leur dévouement.

rivaient à un âge avancé, quoique courbés sous les fatigues d'une mission pénible, n'en travaillaient pas moins avec toute la ferveur d'un zèle apostolique. L'histoire de leurs travaux est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française, et il est de fait qu'on ne pouvait doubler un seul cap ni découvrir une rivière, que l'expédition n'eut à sa tête un Jésuite."

L'Angleterre peut avec orgueil opposer ses grands hommes à ceux de notre mère-patrie : son poète *Shakespeare* à *Molière*, *Racine* et *Corneille* ; son philosophe *Newton* à *Descartes* ; son politique *Chatham* à *Richelieu* ; ses marins *Blake*, *Nelson* et *Cook* à *Duquesne*, *Suffren* et de *La Peyrouse* ; même, bien qu'avec pâleur, ses intrépides guerriers *Malborough* et *Wellington* aux incomparables *Bayard*, *Turenne*, *Condé* et *Napoléon*. Mais quels hommes opposera-t-elle aux *Brébeuf*, aux *Lalemant*, aux *Allouez*, aux *Jogues* et à tant d'autres missionnaires qui ont illustré les fastes de notre histoire ?

* * *

Collège des Jésuites

Nicolas Rohault, marquis de Gamache, fonda, à Québec, le collège des Jésuites, à la demande de son fils René, qui devait entrer dans la compagnie de Jésus. Une partie du patrimoine de celui-ci—1600 écus d'or,—produisant un revenu annuel de 2,000 livres fut donnée pour cette œuvre. A cela le marquis ajouta de son vivant, une rente de 300 livres par année. Tout ceci se passait en 1626 ; mais pour diverses raisons, la fondation n'eut lieu qu'en 1635. René, devenu Jésuite, mourut cinq ans après. Afin

d'aider aux pères à soutenir leur collège, de Montmagny leur concéda douze arpents de terre près du château Saint-Louis (1635).

Cette institution attira au Canada plusieurs familles françaises, alors assurées de pouvoir faire donner à leurs fils une éducation en rapport avec leur condition. En 1666, ce collège comptait cinquante à soixante pensionnaires et autant d'externes. Il marcha de progrès en progrès jusqu'à la session du Canada (1759).

Il s'écoula près d'un siècle avant de revoir les Jésuites sur les bords du Saint-Laurent. Sans trop sortir du cadre tracé, nous pouvons dire qu'en 1842, le Canada salua avec bonheur le retour de ces pionniers de l'Évangile, qui revenaient à Montréal, pour y fonder, quelques années après (1848), le collège Sainte-Marie. Depuis ce temps, de nombreux fils de familles aisées de la ville et d'ailleurs, ont puisé dans ce foyer de science et de vertu les principes de la saine doctrine qui font les chrétiens convaincus et les grands patriotes. Les Jésuites ont maintenant au Canada plus de vingt-cinq maisons dont plusieurs collèges florissants.

Les Jésuites ont été les *missionnaires* de la Nouvelle-France. En 1611, on les trouve en Acadie, puis, en 1625, à la demande des Récollets, ils viennent à Québec. Charles Lalemant, Ennemond Massé et Jean de Brébeuf ouvrirent cette longue liste d'apôtres dont le zèle, la vertu, l'énergie et l'esprit de sacrifice demandaient des âmes héroïques.

Passés en France quand Québec tomba entre les mains des Kertk (1629), et revenus au Canada après le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), ils furent,

depuis cette époque jusqu'à l'arrivée de Mgr de Laval (1659), à peu près les seuls prêtres de la colonie. Ayant repris les missions du pays des Hurons, fondées avant la prise de Québec, ils virent, à la veille de jouir du fruit de vingt ans de travaux incessants, les farouches Iroquois tomber inopinément sur ces bourgades chrétiennes pour y tout saccager, détruire presque entièrement la nation huronne, et donner la mort à plusieurs missionnaires.

La barbarie des Iroquois n'empêcha pas les pères Chaumonot, Le Mercier, Jogucs, Bressani et plusieurs autres, de se rendre dans les cantons ennemis de la race huronne pour y répandre la semence de l'Évangile.

D'ailleurs, le zèle des fils de saint Ignace suffisait à tout, et leur champ d'apostolat s'étendit de l'Atlantique aux montagnes Rocheuses, de la Nouvelle-Angleterre à la baie d'Hudson.

Dans leur vie de peine, de misère, de fatigues et de privations de toute nature, plusieurs d'entre eux eurent à subir le martyre, que tous, d'ailleurs, désiraient.

Les Jésuites ont partout suivi les explorateurs et les découvreurs dans leurs excursions. On voit les pères Chaumonot et Brébeuf se rendre jusqu'au lac Érié (1640) ; le père Druillettes remonter les rivières Chaudière et Kénébec (1640) ; le père de Quen se rendre au lac Saint-Jean (1647) ; le père Allouez, en franchissant le saut Sainte-Marie, entrer dans le lac Supérieur, qu'il nomma Tracy. Parmi les plus célèbres, citons le père Marquette, compagnon de Louis Jolliet dans le voyage au Mississipi (1673).

Les Jésuites n'ont pas seulement été au Canada les pionniers de la foi, mais encore les propagateurs de

l'instruction primaire et secondaire. Ils fondèrent un collège à Québec en 1635. Peu après son arrivée dans la colonie, Mgr de Laval, en parlant de cette institution, écrivait au Saint-Siège (1661) : " A Québec, les pères jésuites ont leur collège, où les classes d'humanités sont florissantes et où les enfants vivent et sont élevés de la même manière qu'en France."

Plusieurs de ces professeurs de la jeunesse canadienne et indienne auraient pu, par leur talent et leur science, briller sur un théâtre plus élevé. Voici ce qu'en a écrit Faucher de Saint-Maurice : " Dans le silence des cellules, le père de Bonnécamp préparait ses travaux d'hydrographie et ses études sur les voyages scientifiques ; le père Bressani faisait d'importantes observations astronomiques ; le père Laure levait sa carte depuis le Saguenay jusqu'au lac Mistassini ; le père Aubery esquissait celle du pays situé au midi du Saint-Laurent ; le père Lafitau mettait ses herbiers en ordre et découvrait le ginseng ; les pères Charles Lalemant, Le Jeune, Vimont, Jérôme Lalemant, Ragueneau, Dablon, Brébeuf et de Quen rédigeaient les *Relations* des Jésuites, monument impérissable de leurs travaux et de leur dévouement ; le père Charlevoix commençait à accumuler les travaux de sa magnifique *Histoire et description de la Nouvelle-France.*"





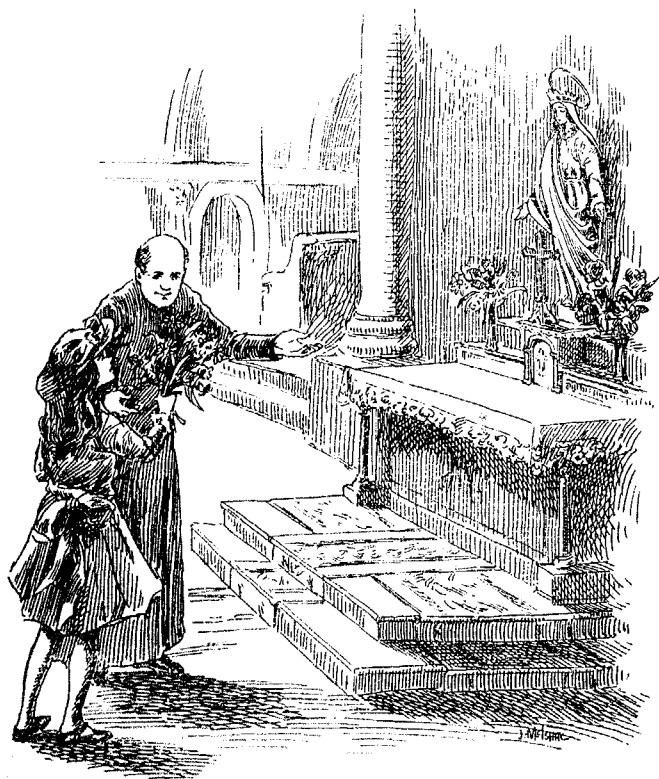
LE MOIS DE MARIE A LA CAMPAGNE

*“ C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ;
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.”*

Mai nous apporte sur son aile légère le réveil du printemps. La terre quitte son manteau d'hermine pour revêtir sa toilette d'émeraude. Les boutons de fleurs s'ouvrent aux baisers du soleil et laissent briller leurs riantes corolles. Les grappes violacées du lilas embaument les champs. Sur les bords humides des ruisseaux, le lis, caressé par la brise, balance mollement sur sa tige son calice parfumé. En parlant du lis des champs, le divin Maître n'a-t-il pas dit que Salomon, dans sa gloire, n'était pas aussi superbement vêtu que cette plante ? Les marguerites et les violettes émaillent les prairies. Dans les parterres, des fleurs de toutes nuances entourent la rose comme les dames d'une cour leur reine. Si le maître des dieux, disait une femme illustre de l'antiquité, voulait donner aux fleurs une reine, il choisirait la rose ; car elle est le plus bel ornement de la terre, l'honneur des plantes, l'œil de la nature ouvert sur nous, la couleur pudique qui trahit les émotions cachées du monde inférieur, la beauté brillant de tout son éclat et respirant l'amour.

Aux splendeurs de la nature s'unissent les concerts des oiseaux, délicieusement répétés par les échos des bois. On entend le sifflement du merle, le refrain

brillant du goglu, la jolie chansonnette du roitelet, la caquetage de la pie, le son métallique du pivert, la note argentine et sonore de la fauvette, le *weet weet* de l'alouette, le *qui es-tu* plaintif de la mésange, le *zi zi zi* du jaseur. Au milieu de ces ramages joyeux, moëlleux et variés, éclate la voix du roi des chantres, le



La jeune fille offrant un bouquet à Marie

rossignol. Il module dans tous les tons, dans toutes les gammes ; il passe du grave au léger, du doux au sonore, avec le charme et le brio d'une sonate de Mozart ou d'une rhapsodie de Liszt.

A ce grand concert de la nature, l'homme doit unir sa voix pour louer Marie.

Mai est consacré à l'auguste Vierge conçue sans péché et mère du fils de Dieu. Tressons des couronnes de fleurs printanières, déposons-les sur sa tête virginale, et témoignons-lui par là notre amour envers elle. Que les lampions que nous ferons brûler devant sa statue symbolisent l'ardeur de notre amour pour elle.

Mais le meilleur moyen d'être agréable à notre Mère du ciel c'est de faire monter vers elle l'encens de la prière. Embrassons la pieuse pratique des trois *avé maria*, et soyons-y fidèles chaque jour, matin et soir : cette dévotion nous préservera du péché mortel. Si notre cœur est plus généreux pour le culte marial, récitons quotidiennement le chapelet ; à cette chaîne de grains bénis est sûrement attachée l'ancre du salut.

Pendant ce beau mois, qui voit-on agenouillé au pied de l'autel de la Vierge ?—Ceux qui sont dans l'infortune, dans le malheur, dans l'esclavage du péché, dans la tyrannie des passions, dans quelques misères inhérentes à la nature humaine.

Un *père*, sans travail et sans pain pour sa femme et ses enfants, demande une position et se retire le cœur plein d'espérance.

Une *mère*, voyant un de ses fils triste, rêveur, irrespectueux, fréquentant de mauvais amis, abandonnant peu à peu ses devoirs de piété, menaçant de quitter le toit paternel, vient, tout éplorée, demander à la mère de douleurs de ramener cette chère brebis égarée dans le bercail du divin Maître.

Un *jeune homme*, ayant vu comme un nuage brillant la poussière des fêtes mondaines passer sous ses yeux et voiler l'étoile rayonnante de la religion qui

l'avait guidé jusque-là, sent qu'il se perd, se trouble, a peur, est malheureux, et, malgré les remords qui le tourmentent, descend, chaque jour, plus avant dans l'abîme où l'entraîne un vertige plus fort que ses résolutions. Où donc trouver secours ?—En Marie. “Soyez-vous, ô très douce Vierge, qu'on n'a jamais entendu dire qu'un chrétien qui a imploré votre protection ait été abandonné.”

Une *jeune fille*, attirée à la vie religieuse, mais séduite par le charme trompeur des joies périssables, veut être à jamais préservée du souffle amer qui flétrit les jeunes fleurs et trouve aux pieds de la Vierge, assez de force pour échanger une toilette élégante contre l'austère livrée des vierges vouées au service du prochain.

Un *riche*, frustré dans ses intérêts pécuniaires et menacé d'une faillite inévitable en ne comptant que sur les secours humains, y échappe, néanmoins, en invoquant la Vierge sous le titre glorieux de “Notre-Dame du Bon Conseil.”

Un *pauvre*, couvert de haillons, privé de pain, manquant de bois en hiver pour réchauffer ses membres grelottants dans une maison ouverte à tous les vents, prie la Vierge qui mit au monde son divin fils dans une étable et trouve du secours dans sa misère noire.

Un *artiste peintre*, captivé par des rêves mélancoliques insaisissables, inspiré par Marie, nuance sur sa palette des couleurs qui sur toile auront quelque chose des inconcevables magnificences des Vierges d'Angelico de Fiésole.

Un *artiste musicien*, dont les cordes de la lyre de son cœur battent à toutes les brises de la nature, va, confiant, invoquer la Patronne des nobles arts pour une œuvre qui, comme celle des Beethoven et des

Mozart, transportera le vol hardi de l'imagination si haut que la langue musicale sera impuissante à l'exprimer.

Vous, *élèves*, hantés par la paresse—peu nombreux heureusement—languissants sur les bancs de l'école, regardant sans cesse l'horloge et trouvant qu'elle n'avance pas assez vite, cherchant partout des distractions, ne rêvant que plaisirs des sens, promenades, fainéantise, jeux, théâtre, nouvelles, amour des aises, en un mot tout ce qui flatte une nature perverse et éloigné de la vie chrétienne, venez, confiants, aux pieds de la Vierge. Les affligés, les malheureux, les coupables même qui la prient fervemment ne tardent pas à sentir qu'un regard de miséricorde est tombé sur eux. Marie sème les miracles que toutes les douleurs obtiennent de son ineffable bonté. Elèves, sur le point de faire naufrage sur la mer fangeuse du vice, priez Marie, ce soleil de pureté, cette mère angélique des chrétiens, toujours prête à demander grâce pour ses enfants. Dites-lui :

De même que le soleil de mai pare la terre de fleurs, fait chanter les petits oiseaux dans le bocage et sortir de sa ruche l'abeille diligente ; de même, ô douce Vierge Marie, vos charmes célestes m'amènent aux pieds de vos autels pour vous dire, après le saint archange Gabriel : Je vous salue, Vierge pleine de grâces, chef-d'œuvre de la toute-puissance divine. Vous êtes plus belle que l'aurore des plus beaux jours, plus pure que les plus purs esprits, plus puissante que tous les ennemis de Dieu et des hommes.

O vous, la plus aimable et la plus aimante de toutes les créatures, souvenez-vous que le Très-Haut ne vous a faite si bonne et si puissante que pour nous aider à éviter les piège des mauvais esprits et à pratiquer les vertus dont vous êtes le sublime modèle.



HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC (1639)



LES trois Kertk, au nom de l'Angleterre, s'étaient emparé de la bourgade de Québec, en 1629. Mais leur conquête se trouvait annulée par un traité de paix, conclu la même année, entre la France et la Grande-Bretagne. Cependant le peu de succès que celle-là avait jusqu'alors obtenu au Canada, tempérerait son ardeur pour les colonisations lointaines. D'un autre côté, l'honneur voulait que l'œuvre fut reprise. Louis XIII, Richelieu et Champlain y voyaient surtout l'établissement de la foi parmi les sauvages. Alors, des négociations amenèrent le traité de Saint-Germain-en-Laye, signé en 1632, et rendant le Canada à la France. La même année, les Jésuites revenaient sur les bords du Saint-Laurent pour y prendre leurs missions. Les chrétientés établies au milieu des Hurons, excitaient en Europe les plus vives sympathies. La Ville éternelle exprimait la joie qu'elle éprouvait des conversions qui s'opéraient sur ces plages reculées. Mais, dit Charlevoix, "deux choses manquaient encore à une colonie si bien réglée, à savoir, une école pour l'instruction des filles, et un hôpital pour le soulagement des malades. Le premier de ces deux projets fut presque aussitôt approuvé que proposé, et son exécution ne souffrit aucun retardement. La duchesse d'Aiguillon voulut être la fondatrice de l'Hôtel-Dieu ; pour avoir des sujets propres à une telle entreprise,

elle s'adressa aux religieuses Hospitalières de Dieppe. Ces saintes filles acceptèrent avec joie et avec reconnaissance une si belle occasion de faire le sacrifice de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde pour le service des pauvres malades du Canada. Toutes s'offrirent, toutes demandèrent avec larmes d'être



Duchesse d'Aiguillon

choisies ; mais on n'en prit que trois, qui se tinrent prêtes à partir par les premiers vaisseaux."

Les religieuses désignées étaient les sœurs : Marie de Saint-Ignace, supérieure, âgée de 29 ans ; Anne de Saint-Bernard, âgée de 28 ans, et Marie de Saint-Bonaventure, âgée de 22 ans.

C'est à la lecture de l'édifiante relation du père Lejeune (1634) que la duchesse d'Aguillon avait conçu son pieux et hardi dessein. Voici comment elle s'exprimait :

“ Dieu m'ayant donné le désir de travailler au salut des pauvres sauvages, après avoir lu la relation que vous en avez faite, il m'a semblé que ce que vous croyez qui puisse le plus servir à leur conservation est l'établissement des religieuses Hospitalières dans la Nouvelle-France : de sorte que je me suis résolue d'y envoyer cette année six ouvriers pour défricher des terres, et faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Je vous supplie de vouloir prendre soin de cet établissement...

Si je puis contribuer en quelque autre chose pour le salut de ces pauvres gens, pour lesquels vous prenez tant de peine, je m'estimerai bienheureuse (Voir *Relation* de 1636, p. 5).

Les trois Hospitalières destinées à la mission canadienne s'embarquèrent à Dieppe le 4 mai 1639, sur le vaisseau *Saint-Joseph*. Avec elles se trouvaient plusieurs Jésuites, entre autres le père Barthélemy Vimont, et aussi madame de la Peltrie, Marie de l'Incarnation et deux autres Ursulines, qui venaient fonder une maison à Québec. Cette société religieuse distinguée débarquait le 1er août, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple groupé sur le rivage. M de Montmagny, chevalier de Malte et gouverneur de la colonie, s'y trouvait à la tête des notables du pays. Les religieuses furent conduites processionnellement à la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, seule église alors, où l'on chanta le *Te Deum*. L'hymne de l'action de grâce terminée, les religieuses se dirigèrent

vers les humbles demeures qu'on leur avait préparées. Avant de se séparer, il fut touchant de les voir s'embrasser tendrement. Elles semblaient éprouver une indiscible joie sur cette terre sauvage qui ne pouvait leur offrir que des peines, des fatigues et un tombeau.

Les épreuves ne manquèrent pas à la nouvelle fondation. Mais la croix est l'aliment qui fortifie la vaillance des âmes d'élites vouées à Dieu. Trois vaisseaux, apportant au couvent de généreux secours fournis par la duchesse et d'autres personnes charitables, ne purent se rendre à destination. L'un se brisa dans les glaces, et les deux autres furent capturés par les Anglais et les Hollandais, alors en guerre avec la France. La perte s'éleva à plus de 10,000 livres.

L'annaliste du couvent qui raconte ce fait douloureux s'exprime ainsi :

“ Cela nous mit dans une grande peine, parce que, comptant sur ce qui devait venir de France, nous avions fait travailler à la maçonnerie, qui était déjà bien avancée, nous consultâmes nos amis sur ce que nous devions faire, et tous furent d'avis, particulièrement M. de Lauzon, notre gouverneur, qu'il fallait continuer, quoique nous n'eussions point d'autres fonds que la dot de quelques Religieuses, que nous y employâmes ; nous empruntâmes le surplus dans l'espérance que Dieu nous fournirait les moyens de nous acquitter : nos ouvriers étant engagés et nos matériaux amassés, nous suivîmes donc ce conseil, et avec bien des ménagements on vint à bout, en assez peu de temps, de finir l'Église, le Chœur et l'Hôpital.”

Pour arriver à cet heureux résultat, les religieuses durent prendre part aux rudes travaux des ouvriers ; elles allèrent même jusqu'à servir les maçons. Dès

que le nouveau logis fut terminé, on y transporta les malades. La bénédiction de la chapelle eut lieu le 10 août 1658 ; la première messe y fut célébrée le 15 du même mois.

Ces détails et la plupart des suivants sont dus à la mère Jeanne-Françoise Juchereau, admise à l'âge de douze ans à l'Hôtel-Dieu de Québec. Cette vaillante religieuse fut longtemps supérieure de la communauté. La mère Juchereau était une de ces âmes privilégiées, qui ne veulent connaître que la volonté de Dieu et l'accomplir dans sa plénitude. Sa douceur inaltérable n'ôtait rien à sa fermeté. Au déclin de sa carrière, elle écrivit l'histoire édifiante du couvent. Elle y relate les faits accomplis pendant les quatre-vingts premières années.

Le régiment de Carignan-Sallières, arrivé à Québec en 1665, amena tout d'un coup à l'Hôpital 200 militaires atteints du scorbut. Toutes les salles communes et les chambres étaient intégralement remplies. On trouvait même des malades dans la chapelle et les greniers du monastère. M. Talon, intendant du roi, au Canada, se montra très satisfait des soins que les bonnes religieuses, ces anges de la charité, donnaient aux patients. En reconnaissance, il obtint pour elles, de la cour, une rente de 3,000 livres et un prêt de 12,000 livres pour leur permettre d'agrandir leurs établissements. Les travaux commencèrent en 1672. Une double salle avec un pavillon et autres dépendances furent ajoutés à l'Hôpital. L'intendant, pour témoigner la grande vénération qu'il avait pour la duchesse d'Aiguillon, fit poser dans les fondations une plaque de cuivre portant les armoiries de l'illustre fondatrice de la communauté, et une inscription en texte latin à sa louange.

La duchesse se montra touchée et reconnaissante des prévenances de l'intendant et des religieuses du monastère de Québec envers elle.

Bientôt après la triste nouvelle de la mort de leur fondatrice (1675), désola la communauté. L'annaliste dit à ce sujet : " Nous la pleurâmes toutes amèrement comme notre mère, parce que l'attachement respectueux que nous avons pour elle était très sincère, et que nous étions consternées et pénétrées d'une très vive douleur. Le bien qu'elle nous a fait mérite qu'on s'en souvienne ici éternellement, et ses lettres pleines de piété et d'affection, que nous conservons soigneusement, donnent une haute idée de sa vertu." Quatre ans plus tard (1679), une fièvre violente enleva à l'âge de 68 ans la mère Saint-Bernard, venue au Canada en 1639 ; elle avait passé cinquante ans dans les plus pénibles labeurs.

Un terrible malheur éclata sur Québec en 1682, au jour de la fête de Notre-Dame-des-Neiges. Toutes les maisons de la basse ville, construites en bois, devinrent la proie des flammes. Seule, la demeure d'un homme charitable, M. Aubert de Lachenaye, riche marchand, fut épargnée. Celui-ci, reconnaissant envers Dieu de ce que sa maison avait été sauvée, consacra la plus grande partie de ses biens à aider ceux qui avaient éprouvé des pertes. L'Hôtel-Dieu consola et soulagea les malheureuses victimes de ce désastre. L'histoire du cloître dit : " Nous logeâmes ceux qui ne savaient où se retirer, et nous prîmes soin de nourrir les plus pauvres ; nous nous dépouillâmes pour revêtir ceux qui avaient tout perdu ; et enfin, nous reçûmes dans l'Hôpital ceux que la fatigue ou l'effroi avaient rendus malades. On admira comme quelque chose de

surprenant qu'il ne pérît personne. Dieu voulait appauvrir le Canada, et non pas le dépeupler." Malgré les pertes éprouvées durant le siège de Québec par Phipps (1690) et la cherté des vivres qui s'ensuivit, les Hospitalières entreprirent de reconstruire leur monastère : il menaçait ruines en plusieurs endroits. Mgr de Saint-Valier, successeur de Mgr de Laval, obtint de puissants secours pour mener cette difficile entreprise à bonne fin. La cérémonie de la pose de la première pierre se fit en l'automne de 1695. Une plaque de plomb, portant la date du mois et de l'année où l'on commença le nouveau bâtiment, fut placée vers les parloirs, dans le pignon du nord-est. Les travaux ne s'achevèrent que dans trois ans.

En 1702, la petite vérole ravagea la colonie. Un sauvage d'Orange, qui avait semé cette épidémie à Québec, en avait été la première victime. Comme une traînée de poudre, la maladie se communiqua partout. Chaque famille comptait des victimes. Les survivants ne pouvaient suffire à soigner les malades. Les prêtres ne fournissaient pas à administrer les mourants et à ensevelir les morts. Tous les pestiférés ne pouvaient loger à l'Hôtel-Dieu. On en plaça jusque dans le cloître. Cinq religieuses moururent des suites de l'épidémie. On enterrait jusqu'à quinze et vingt cadavres dans une même fosse. Cette calamité, qui dura plusieurs mois, enleva à Québec et dans les environs plus de 2,000 personnes. Ce fléau porta aussi ses ravages à Montréal, à Trois-Rivières et dans un bon nombre de campagnes. Les cantons sauvages n'en furent pas exempts.

Un autre fléau sema également la terreur et la mort dans l'automne de 1710. Un vaisseau, la *Belle*

Brune, ayant la peste à son bord, vint alors à Québec. Déjà plusieurs hommes de l'équipage étaient morts des suites de l'épidémie. Des médecins, envoyés vers l'équipage pour constater la gravité de la maladie, déclarèrent qu'il n'y avait pas de danger et qu'on pouvait transporter les malades à l'Hôtel-Dieu. L'un d'eux mourut aussitôt après son arrivée. L'infirmier qui l'avait soigné et enseveli devint lui-même victime de son dévouement. On constata que c'était la fièvre dite alors de *Siam*. Tous les malades atteints en premier lieu moururent. L'hôpital était rempli. Les religieuses éprouvèrent des fatigues excessives. L'annaliste dit : " Outre les travaux du jour et les veilles ordinaires, il fallut que chaque religieuse veillât deux fois la semaine pendant tout l'hiver. Nos sœurs tombant malades tous les jours, les saines pouvaient à peine y suffire. En treize mois, vingt-quatre religieuses furent à l'extrémité et reçurent les derniers sacrements ; il en mourut six..... " La maladie se propagea sur les côtes voisines de la ville. Des personnes charitables s'imposèrent des privations héroïques pour le soulagement des pestiférés. Douze prêtres devinrent victimes de leur sublime dévouement.

Un nouvel incendie dévasta l'Hôtel-Dieu le 7 juin 1755. Les religieuses songèrent d'abord à sauver une sœur mourante et à mettre en sûreté les malades. Toutes—quarante-neuf—échappèrent aux flammes, à part la sœur Marie-Anne La Joue, dite du Sacré-Cœur, qui trouva la mort en voulant sauver quelques objets. Les Ursulines les logèrent pendant trois semaines. Elles se retirèrent après cela dans des appartements fournis par les Jésuites. Cet état de chose dura jusqu'en 1757, époque où elles purent retourner dans leur monastère, réédifié.

Deux ans après cette nouvelle épreuve, les dangers qu'offrait le siège de Québec par les Anglais forcèrent les Hospitalières à quitter leur hôpital général de Notre-Dame-des-Anges. Un manuscrit du temps dit que pour garder l'Hôtel-Dieu, "cinq sœurs converses y restèrent, et furent assez courageuses pour soutenir tout l'effet de l'artillerie, et se familiarisèrent tellement à ce bruit, qu'elles regardaient tomber les bombes et entendaient siffler les boulets, avec une espèce d'intrépidité." Après un siège de soixante-neuf jours, les Hospitalières retournèrent dans leur communauté. Les moissons de leurs champs avaient été détruites, les arbres dépouillés et soixante-dix bêtes à cornes enlevées. Leur misère était si grande que le général Murray dut pourvoir à leur nourriture. Elles reprirent leur œuvre le 22 septembre, ne pouvant néanmoins recevoir que quelques malades, parce que les Anglais s'étaient réservés, moyennant paiement, presque toutes les pièces pour leurs soldats blessés. Cela dura jusqu'en 1784.

Les Hospitalières possèdent le buste du père Brébeuf, le glorieux martyr de la foi, victime de la barbarie iroquoise en 1649. Ce buste du pieux serviteur de Dieu est en argent massif; il est posé sur un piédestal en ébène, dans lequel se trouve la tête de l'héroïque missionnaire. D'après le père Martin, ce buste, dont nous reproduisons la photographie, fut envoyé par la famille du martyr, au collège des Jésuites à Québec, et celui-ci, à sa suppression, passa ce précieux dépôt aux Hospitalières



Père Brébeuf



SAINT JEAN-BAPTISTE



LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

LES Gaulois, dans leurs fêtes nationales, se livraient à d'éclatantes réjouissances extérieures. La veille, ils allumaient de grands feux sur les lieux élevés et sur les bords des fleuves ou des rivières. Le pays de Galles conserva longtemps cette dernière coutume pour la solennité du 24 juin.

Le catholicisme tâcha de donner un cachet religieux à cet usage du paganisme, en plaçant sous le vocable de saint Jean-Baptiste l'antique cérémonie des feux du solstice d'été. D'anciens auteurs disent qu'en France, quand quelqu'un apportait une bonne nouvelle, on s'écriait à la ronde : *Faites-en des feux !* ce qui voulait dire : *“ Réjouissons-nous ! Allumons des feux de joie ! ”*

Au moyen âge, l'Église multiplia les fêtes religieuses ! En ces jours, pour permettre au peuple d'y prendre part, les seigneurs supprimaient le travail manuel.

Les parlements de France suivirent cet usage. Une séance était remise à plus tard, quand elle tombait au jour de la fête de saint Jean-Baptiste. On voit aussi, en 1663, le Conseil supérieur de Québec suivre la coutume des parlements français, en ajournant une réunion fixée au 24 juin.

Au commencement de la colonie, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste était loin de porter les fidèles à la piété. Les allures mondaines et les réjouissances de ce jour, n'étaient pas de nature à satisfaire les missionnaires. Avec le temps, l'influence du clergé put amener le peuple à unir la religion aux spectacles extérieurs de la fête.

A preuve, citons quelques témoignages provenant des Relations des Jésuites :

1646.—“ Le 23 juin se fit le feu de la Saint-Jean, sur les huit heures et demie du soir. M. le gouverneur envoya M. Tronquet, (Guillaume Tronquet son secrétaire), pour savoir si nous irions. Nous allâmes le trouver, le P. Vimont et moi (le P. Jérôme Lalemant), dans le fort. Nous allâmes ensemble au feu ; M. le gouverneur l'y mît, et lorsqu'il le mettait, je chantai l'*Ut queant laxis* et puis l'oraison. M. de Saint-Sauveur (Saint-Sauveur de Québec tient son nom de lui) n'y était point; il l'y fut invité une autre fois. On tira cinq coups de canon, et on fit deux ou trois fois la décharge de mousquets. Nous en retournâmes entre neuf et dix heures.”

1648.—“ Le 23 juin, le feu se fit à l'ordinaire. J'y assistai, ainsi que le P. LeJeune et le P. Greslon. M. de Montmagny me vint quérir, dit le P. Lalemant, sur les huit heures et demie. Nous allâmes promener en son jardin, et sur les neuf heures un quart nous allâmes au feu. M. le gouverneur (de Montmagny) le mit à son ordinaire. J'y chantia l'*Ut queant laxis* après le feu mis, le *Benedictus* et l'oraison de saint Jean, le *Domine salvum fac regem* et l'oraison du roi, le tout sans surplus. Nous nous en retournâmes à dix heures.”

1650.—“ 23 juin, le feu de la Saint-Jean, duquel je m'excusai, dit le P. Jérôme Lalemant, prévoyant qu'on m'y ferait mettre le feu à l'ordinaire, et ne jugeant pas à propos de laisser courir cette coutume, qui n'avait point été pratiquée (par le supérieur des Jésuites) du temps de M. de Montmagny. Ce fut M. le gouverneur qui y mit le feu. Le P. Delaplace y assista en surplis et étole, avec Saint-Martin, pour y chanter le *Te Deum*.”

1666.—“ La solennité du feu de la Saint-Jean se fit avec toutes les magnificences possibles, Mgr l'évêque, revêtu pontificalement, avec tout le clergé, nos pères en surplis, etc. Il présente le flambeau de cire blanche à M. de Tracy, qui le lui rend et l'oblige à mettre le feu le premier, etc.,” dit le P. LeMercier.

Les soldats du régiment de Carignan, arrivés l'année précédente (1665). durent, sans doute, rehausser par leur présence cette imposante cérémonie.

Dans un chapitre des “ Anciens Canadiens ”, M. de Gaspé nous parle de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste dans les paroisses du Bas-Canada. Le premier bain dans le fleuve, dit-il, se prenait le soir du 23 juin, aux éclats des chansons et de la gaité générale. Les bains de la Saint-Jean sont restés en vogue surtout dans les paroisses des rives du Saint-Laurent et des lacs.”

La Saint-Jean-Baptiste avait tous les caractères voulus pour devenir la fête nationale des Canadiens français, lorsque M. Ludger Duvernay, en 1834, lui donna une constitution. C'était à l'époque où l'oligarchie anglaise, par son journalisme antipathique, rageait contre nous et montait les esprits. La société nationale fondée à Montréal, avait pour devise “ *nos*

institutions, notre langue et nos lois.” Duvernay prit comme emblème le castor pour rappeler le commerce des fourrures des premiers temps de la colonie, et l’érable, qui a toujours été regardé comme l’arbre national et qui pour nous remplaça le chêne des Gaulois.

“Heureux, dit Sainte-Beuve, les peuples qui sont d’un pays, d’une province, qui en ont le cachet, qui en ont gardé l’accent, qui font partie de son caractère !” Ne peut-on pas dire de Duvernay ce que Boileau a dit de Malherbe :

*“ Enfin Duvernay vint ! Son instinct admirable
Réunit la Saint-Jean sous la feuille d’érable ;
L’industriel castor tressaillit dans les bois,
De clocher en clocher chanta le coq gaulois :
“ Nos institutions, notre langue et nos lois.”*

La Nouvelle-France a toujours regardé le castor comme l’un de ses emblèmes. En 1673, le gouverneur Frontenac conseillait au ministre du roi de placer un castor dans les armes de la ville de Québec.

L’histoire de la Nouvelle-France du père Charlevoix, imprimée en 1744, porte sous son grand titre une vignette représentant une ruche d’abeille et deux castors placés sous des branches d’arbres.

Vers 1815, M. le commandeur Viger¹, avait fait dessiner un castor dans un écusson de fantaisie. Avant 1830, il le fit mettre dans les armes de la ville de Montréal.

L’élégance de l’érable, sa belle feuille dentelée et son vert tendre durent sans doute attirer l’attention

¹ M. Viger fut le premier maire de Montréal.

des défricheurs de nos forêts. Cet arbre remarquable dont la sève donne un sucre exquis, devait prévaloir sur tous les autres et devenir avec le temps l'un de nos emblèmes nationaux.

On lit dans le "Canadien" (29 novembre 1806), journal fondé pour répondre aux attaques franco-phobes du "Mercury", cette saillie d'esprit :

*" L'érable dit un jour à la ronce rampante :
Aux passants pourquoi t'accrocher ?
Quel profit, pauvre sottie, en comptes-tu tirer ?
—Aucun, lui répartit la plante,
Je ne veux que les déchirer.*

Deux ans après sa fondation (1836), la société Saint-Jean-Baptiste adoptait officiellement la feuille d'érable comme emblème national. Dans cette circonstance solennelle, M. Jacques Viger s'exprimait dans les termes suivants : " Cet arbre qui croît dans nos forêts, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempête, languit, en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit ; mais bientôt il s'élançe, et devenu grand et robuste, brave les orages et triomphe de l'aquilon. L'érable c'est le roi de nos forêts. C'est l'emblème du peuple Canadien ! "

Aux nations voisines, disons avec fierté :

*Voyez ce grand érable
Se dressant vers les cieux ;
Son feuillage admirable
Est d'un vert radieux.*

*Sa sève printanière
Nous donne un sucre exquis ;
Du Canada prospère,
C'est l'un des plus doux fruits.*

*Sa feuille dentelée,
Aux plis de nos drapeaux,
Fièrement étalée,
A l'éclat des émaux.*

*Bel érable, je t'aime !
Ton aspect est brillant,
Ta vigueur est l'emblème
D'un peuple au cœur vaillant.*

La Saint-Jean-Baptiste n'était pas la seule fête célébrée au Canada. Certaines autres fêtes de paroisse amenaient des concours nombreux des campagnes environnantes, comme par exemple la Sainte-Éloi des forgerons et la Saint-Thibault des charbonniers. Ces réunions occasionnaient parfois quelques désordres. Avec le temps et de la prudence, les évêques réussirent à abolir ces genres d'amusements tapageurs et grotesques. Monseigneur Signay y porta le dernier coup en 1834.

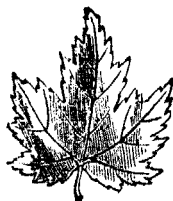
Concluons en disant que notre fête nationale a été un grand bienfait pour la race canadienne-française. Les nombreux immigrants de différents pays venaient s'établir sur nos bords avec leur fête patronale. Les Anglais y apportèrent la Saint-Georges, les Écossais la Saint-André, les Irlandais la Saint-Patrice. Il fallait donc aussi un lien de ralliement pour notre nationalité. La sagacité de M. Ludger

Duvernay sut le trouver. Au lieu de chercher à innover, il dirigea les pensées et les cœurs du peuple canadien-français vers le glorieux précurseur de Notre-Seigneur, que l'on fêtait depuis le commencement de la colonie. Ce geste patriotique était grand, aussi fut-il acclamé avec un enthousiasme reconnaissant.

Chaque année, depuis cette époque mémorable, la Saint-Jean-Baptiste est célébrée avec un déploiement de solennité religieuse et nationale. Rien n'y manque : messe en musique, sermon de circonstance, procession avec chars allégoriques, fanfares, pavoisement des rues, insignes portant l'emblème du castor et de la feuille d'érable, discours par les orateurs les plus distingués, jeux et autres amusements publics, promenades, feux d'artifices et illuminations, sont mis en œuvre pour égayer la société d'une manière honnête dans cette grandiose circonstance.

On voit aussi avec bonheur, chaque année, les centres canadiens des États-Unis célébrer la Saint-Jean-Baptiste, et par là retremper leur patriotisme et leur foi.

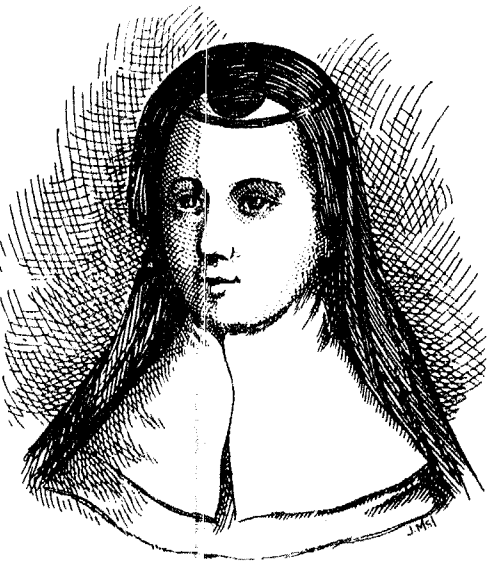
Honneur et gloire à Duvernay ! conservons à jamais sa mémoire !



LES URSULINES (1639)

CETTE fondation (1639) est due à madame Madeleine de Chauvigny, veuve de M. de Grivel, sieur de la Peltrie, de la maison de Trouvoys. Madeleine, douée de brillantes qualités du cœur et de l'esprit, faisait la joie de ses parents et l'ornement de la société. Son père, homme vertueux et seigneur de Vaubougon, appartenait à la noblesse de Normandie. N'ayant pas de fils pour continuer la lignée de sa famille, il s'occupa beaucoup de l'éducation de ses deux filles, afin de les mettre à même de tenir un rang distingué dans la société.

Après avoir bien établi l'aînée, il songea à la cadette. Celle-ci déclara nettement à son père qu'elle ne songeait point à contracter une alliance terrestre, qu'elle



Madame de la Peltrie

se sentait attirée vers la vie religieuse, et que toutes ses aspirations l'engageaient à ne s'unir qu'au divin Époux. Ses protestations furent inutiles, l'autorité paternelle s'imposa. Madeleine, âgée de dix-sept ans dut épouser le chevalier Charles de Grivel, seigneur de la Peltric. Elle resta veuve à vingt-deux ans, après s'être toujours montrée épouse très dévouée et fervente chrétienne.

Plus que jamais elle sentit son âme enflammée du désir d'étendre le règne du Christ autant qu'il serait possible à la faiblesse de son sexe. A la suite d'une retraite, dans l'ardeur de ses prières, elle répétait des centaines de fois par jour : "Faites de moi, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira ; tout est à vous, mon cœur, mes biens et ma vie." Elle consulta des personnes sages et éclairées et toutes s'accordèrent à lui dire que ses inspirations venaient d'en haut, qu'elle était appelée à une mission divine. Son père, s'opposant fortement à son pieux dessein, s'efforçait à lui faire contracter une nouvelle alliance. Ses parents et ses amis se tournèrent contre elle. On lui intenta même un procès pour l'empêcher de toucher son héritage. Mais tout à coup, Madeleine vit les choses changer de face ; elle gagna son procès et son père la laissa libre.

Alors, accompagnée de l'abbé de Bernières, elle se rendit à Paris pour consulter de vénérables prêtres, aussi recommandables par leur doctrine que par leur piété. Tous lui assurèrent que sans crainte elle devait se rendre à l'appel de Dieu. Il ne lui restait plus qu'à trouver des religieuses qui voudraient venir au Canada. Sur l'avis du père Poncet, jésuite, elle s'adressa à la mère Marie de l'Incarnation—Marie

Guyart. De son côté, celle-ci présentait que le divin Maître allait enfin la mettre en possession de cette "terre promise après laquelle elle soupirait depuis longtemps". Madame de la Peltrie régla ses affaires



Vénérable Mère Marie de l'Incarnation

à Paris et se rendit ensuite chez les Ursulines de Tours. La sœur Marie de l'Incarnation, que Bossuet appellera la Thérèse de l'Amérique, et la sœur Marie de Saint-Joseph résolurent de la suivre dans sa pérégrination

périlleuse. Toutes trois prirent le chemin de Dieppe, où un navire avait été frété pour venir au Canada. Une Ursuline de cette ville, Cécile de Sainte-Croix, se joignit à elles¹.

Le départ s'effectua le 4 mai 1639. Elles arrivèrent à Québec le 1er août avec leurs compagnes, les Hospitalières. Le gouverneur, M. de Montmagny, et toute la population de la ville se rendirent au port pour les recevoir. On les conduisit processionnellement à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Recouvrance, où l'on chanta le Te Deum. Cette cérémonie terminée, le gouverneur amena les religieuses au château Saint-Louis. Les personnes les plus distinguées les complimentèrent et de Montmagny invita les bonnes religieuses à prendre à sa table leur premier repas sur la terre canadienne. Après ces joyeuses agapes pleines de foi et de charité chrétiennes, les religieuses des deux communautés furent conduites solennellement à Sillery, dans les maisons qu'elles devaient provisoirement occuper.

L'acte de réception que M. de Montmagny rédigea dans cette circonstance, se lit comme suit : " Nous, Charles Henault de Montmagny, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Lieutenant pour sa Majesté... certifions à tous qu'il appartiendra que les Révérendes trois Ursulines, savoir : la mère Marie Guyard de l'Incarnation, la mère Marie de Savonnière de Saint-Joseph, du Couvent de la ville de Tours, et la mère Cécile Riché de Sainte-Croix, de la ville de Dieppe, en la compagnie de très religieuse et très dévote dame Madeleine de Chauvigny, veuve de feu maître Charles de Grivel, vivant, chevalier seigneur

¹ Le couvent de Dieppe était affilié aux Ursulines de Paris.

de la Peltrie, sont arrivées en ce lieu de Québec, ce premier d'août de la présente année 1639, pour y établir une maison et couvent de leur ordre de sainte Ursule, à la gloire de Dieu et pour l'éducation des petites filles, tant des Français que des sauvages du pays... ”

“ Et par ces présentes, consentons de notre pouvoir et autorité qu'elles s'établissent en ce pays de la Nouvelle-France, pour y garder et observer leurs règles et institut religieux et vaquer à l'éducation des petites filles, tant des Français que des sauvages, et pour cet effet, leur avons départi et distribué dix arpents ou environ de terre en nature de bois en l'étendue de la ville de Québec et soixante arpents ou environ de terre aussi en nature de bois situés dans la banlieue de la dite ville pour icelles terres faire défricher tant pour y bâtir leur dite maison et couvent, que pour semer des grains pour leur entraînement.

Ont signé avec nous le présent acte fait au Fort Saint-Louis de Québec, ce vingt-huitième de septembre mil six cent trente-neuf.

(Signé) C. H. de Montmagny,
B. Vimont,
Paul le Jeune,
Sr Marie de l'Incarnation, Supr,
Sr Cécile de Sainte-Croix, assistante,
Sr Marie de Saint-Joseph,
Madeleine de Chauvigny,
Martial Pirambe, secré.

Les Annales des Ursulines nous apprennent l'état de la colonie naissante à cette époque.

Champlain était mort depuis près de quatre ans. Le pieux fondateur avait laissé cette patrie adoptive

bien faible encore dans ses moyens de défense. Elle avait fait cependant sous son administration des progrès étonnants. La population de Québec n'était que de 250 Français au plus. Dans les environs se trouvaient quelques centaines de sauvages algonquins établis à Sillery, et dirigés par les pères Jésuites.

Les dangers continuels que couraient les colons faisaient que personne n'osait s'éloigner des petits forts, bâtis çà et là. La pêche, quoique abondante, était abandonnée. Il était inutile de compter sur les produits de la terre même dans les environs de Québec ou sur la chasse dans la forêt. Durant plusieurs années, la colonie n'eut pour subsister que les provisions de bouche et les effets apportés de France.

En 1641, madame de la Peltrie fit poser la première pierre du monastère situé sur le terrain où on le voit encore de nos jours. Ce lopin de terre avait été concédé (1637) par la compagnie des Cent-Associés, en faveur d'une institution enseignante. L'année suivante, les religieuses quittaient leur pauvre couvent de Sillery pour s'installer dans leur nouvel établissement, mesurant 82 pieds sur 28, et se dressant sur la montagne.

Dans la forêt voisine du couvent, la mère Marie de l'Incarnation instruisait les sauvages ; et on voyait encore debout, en 1850, dans l'enclos des Ursulines, l'arbre unique qui restât de la forêt de 1639. C'était un frêne vénérable, au pied et à l'ombre duquel la sainte religieuse avait rassemblé pendant plus de trente-deux ans les petites filles sauvages pour les instruire des vérités de la religion. Il était donc pour les dames Ursulines une relique précieuse, et elles

l'ont vu avec tristesse tomber de vieillesse le 19 juin 1851¹.

De sublimes élans de générosité chrétienne consumaient ces âmes ardentes vouées à l'éducation. Quel suave bonheur devaient éprouver les petites filles de la forêt d'être en aussi sainte et charitable compagnie ! L'une d'elles disait : " Je n'ai plus de parents que les vierges habillées de noir, ce sont mes mères ; mon père me l'a dit avant sa mort ; il m'a commandé de leur obéir, il m'a donnée à elles afin qu'elles fassent mes rêves ! "

A une centaine de pas du monastère, madame de la Peltrie fit élever, sur deux arpents de terre qui lui appartenaient, une maison superbe à deux étages, mesurant trente pieds de longueur sur vingt de largeur. A cette maison, démolie en 1876, se rattachaient beaucoup de souvenirs. Elle avait servi d'abri aux religieuses pendant les différents incendies du monastère. C'est là aussi que se retira assez longtemps monseigneur de Laval. L'une des trois fondatrices du couvent, la sœur Marie de Saint-Joseph, s'y éteignit pieusement en 1652. Cette maison a été remplacée par l'externat des Ursulines, situé sur la rue des Jardins.

" Mme de la Peltrie, qui n'avait jamais désiré être riche, et qui s'était faite pauvre de si bon cœur pour Jésus-Christ, aurait voulu avoir des trésors à sa disposition, pour procurer à toutes les nations du

(1) On dit en plaisantant à Québec, que le vieux frère des Ursulines est mort catholique, tandis que son contemporain orme des Récollets est décédé protestant. En effet, cette autre relique de la forêt de 1639 s'élevait sur l'ancien terrain des Récollets, où l'on a bâti la Cathédrale Anglicane au commencement de ce siècle. Ce grand et bel orme, qui plus d'une fois avait abrité Champlain, fut abattu en 1846, après avoir eu sa tête brisée par l'orage de l'année précédente. (Note de M. Jacques Viger).

Canada les moyens d'arriver à la connaissance du vrai Dieu. Son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager ses pauvres néophytes. Elle se dépouilla de toute sa garde-robe pour vêtir les enfants, et le reste de sa vie à Québec fut une suite d'actions de la plus héroïque charité."

Pendant la nuit du 30 décembre 1651, le monastère devint la proie des flammes. En moins de deux heures, tout fut réduit en un monceau de ruines. Les Ursulines reçurent, à l'Hôtel-Dieu, l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse. Après un séjour de trois semaines sous ce toit charitable, elles se retirèrent dans la maison de madame de la Peltrie, où elles reprirent leur œuvre éducationnelle sous la direction de Marie de l'Incarnation. Les travaux du nouveau monastère commencèrent à bref délai. La pose de la première pierre eut lieu le 19 mai 1652. Les désirs de madame de la Peltrie se réalisaient à l'envi. "Le vieux rocher de Québec sembla tressaillir de joie — dit le récit des Ursulines — en voyant le 30 juin 1665, débarquer sur nos rives, le marquis de Tracy, premier Vice-Roi de la Nouvelle-France et Lieutenant-général du roi dans l'Amérique septentrionale. Il était accompagné du chevalier de Chaumont, son premier conseiller et son secrétaire intime. Ce fut vers le lieu saint que M. de Tracy dirigea tout d'abord sa marche, suivi du cortège le plus magnifique que l'on eût encore vu à Québec."

En septembre 1671, l'arrivée de nouvelles sœurs de France avait semé l'allégresse au sein du monastère, mais bientôt après il fallut boire de nouveau la coupe amère de la douleur. La même année l'ange

de la mort vint cueillir deux fruits mûrs pour le ciel. La première victime fut madame de la Peltrie : elle s'éteignit le premier novembre. Avant de mourir elle vit avec attendrissement, autour de son lit, cette famille de vierges si tendrement aimée et à laquelle son âme avait toujours été sincèrement unie.

On lit dans l'histoire des Ursulines : " Avant que d'ensevelir son corps, on en tira le cœur, selon qu'elle l'avait ordonné dans son testament, pour être remis entre les mains des pères de notre Compagnie auxquels elle l'avait promis depuis plusieurs années conformément à leurs désirs, déclarant expressément qu'elle voulait que ce cœur fut mis dans une petite caisse de bois toute simple, sans même être rabottée, et sans autre enveloppe que de la terre mêlée avec de la chaux, et qu'il fut déposé et enterré sous le marchepied de l'autel de leur église, où repose le Saint-Sacrement pour y être consumé et réduit en poussière aux pieds de la Divine Majesté."

" Ses obsèques furent honorées de toutes les personnes considérables de la ville et des bourgades voisines. Les larmes ne furent point épargnées. La cérémonie achevée, M. de Bernières conduisit le cœur porté sous un crêpe noir par un des principaux habitants du pays. Venaient ensuite M. de Courcelles, gouverneur, M. Talon, intendant, et toute l'assemblée. Quand la procession fut arrivée à l'église des RR. PP. Jésuites, M. de Bernières, exécuteur du testament, remit son précieux dépôt entre les mains du P. Supérieur, qui plaça ce cœur au pied des marches du grand autel, dont elle avait donné le grand tableau et la lampe d'argent avec un fonds pour l'entretenir."

Quelques mois après la mort inopinée de madame de la Peltrie, venait le tour de la mère Marie de l'In-

carnation : elle quitta cette terre d'exil le 30 avril 1672, à l'âge de 73 ans. Cette perte mit le comble à la douleur de la communauté. Le corps de la vénérable religieuse était plus courbé sous le poids de ses travaux excessifs que sous celui des années. Cette supérieure distinguée sous le rapport de la vertu et des plus nobles qualités du cœur et de l'esprit pouvait dire, en mourant, à ses filles spirituelles en pleurs autour de son lit : " J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi."

Le nom de Marie de l'Incarnation réveille en nous l'idée de tout ce qu'il y a de beau, de sublime, de magnanime dans la vie monastique. Les épreuves ne lui manquèrent pas, mais sa constance et sa fidélité au service du bon Dieu demeurèrent inébranlables. En 1669, elle écrivait à une supérieure de Tours : " Je me réjouis de ce que nous perdrons bientôt les connaissances de la terre pour n'avoir plus de communications qu'avec les citoyens du ciel." Elle disait dans une de ses lettres à son fils, le père Claude Martin, qui, après la mort de sa mère, a publié ses lettres et sa vie. " Vous voyez que je vais mourir. Je ne sais quand arrivera cet heureux moment qui me donnera tout à notre divin Sauveur, mais il faudrait peu de chose pour m'emporter."

La mort de cette mère vénérable produisit la plus vive douleur parmi les sauvages.

En l'absence de Monseigneur de Laval, alors en France, la cérémonie funèbre fut présidée par M. l'abbé Henri de Bernières, grand-vicaire du diocèse. Le père Lalemant, jésuite, prononça l'oraison funèbre.

¹ Le premier prêtre canadien, ordonné par Mgr de Laval, dans la Nouvelle-France.

MM. le gouverneur de Courcelles et l'intendant Talon assistaient aux funérailles. On lisait sur le cercueil : " Ci-gît la Révérende Mère Marie Guyard de l'Incar-nation, première Supérieure de ce Monastère, décédée le dernier jour d'avril 1672, âgée de 72 ans et cinq mois. Religieuse professe venue de Tours. Priez pour son âme."

Les pleurs des Ursulines étaient à peine taris quand éclata sur le monastère un nouvel incendie des plus désastreux. Les annales disent à ce propos : " Le 21 octobre 1686, pendant que la communauté célébrait solennellement la fête de sainte Ursule, le feu prit encore au couvent, et le réduisit complètement en cendres. Pour la seconde fois, les Ursulines trouvèrent à l'Hôtel-Dieu la plus affectueuse hospitalité, et elles y furent reçues au nombre de 25. L'intérêt que la population tout entière prit à leur malheur, procura de promptes ressources pour réparer le désastre, et les Ursulines purent bientôt rouvrir leur pensionnat, dont la perte aurait été si préjudiciable aux intérêts religieux de Québec."

C'est en 1690. Phipps assiège Québec. Il envoie un message au gouverneur de Frontenac pour le sommer de rendre la ville. On connaît la fière réponse de celui-ci à l'impudent envoyé. Dès le premier soir du siège, l'ennemi lance un boulet qui pénètre par une fenêtre dans le monastère et vient tomber près du lit d'une pensionnaire. D'après le vieux récit " d'autres boulets furent lancés dans les cours, jardins et parcs ; mais par la grâce et protection de Dieu, personne ne fut blessé, nous en fûmes quittes pour la peur."

Le 22 octobre, l'ennemi est vigoureusement repoussé par les Canadiens à la rivière Saint-Charles, dont il veut se rendre maître pour se livrer passage.

Quinze à seize cents Anglais, ayant gagné le rivage entre Québec et Beauport, sont vigoureusement repoussés par deux cent cinquante Français et sauvages, avec cent hommes de tués et autant de blessés. L'ennemi se retire le lendemain en déroute.

Cette victoire, gagnée à Québec par une poignée de Français et de Canadiens, fit grand bruit en Europe, surtout à Paris où l'on admira beaucoup l'ardeur et le sang froid du comte de Frontenac. Le roi fit frapper une médaille commémorative pour perpétuer le souvenir de ce fameux exploit.

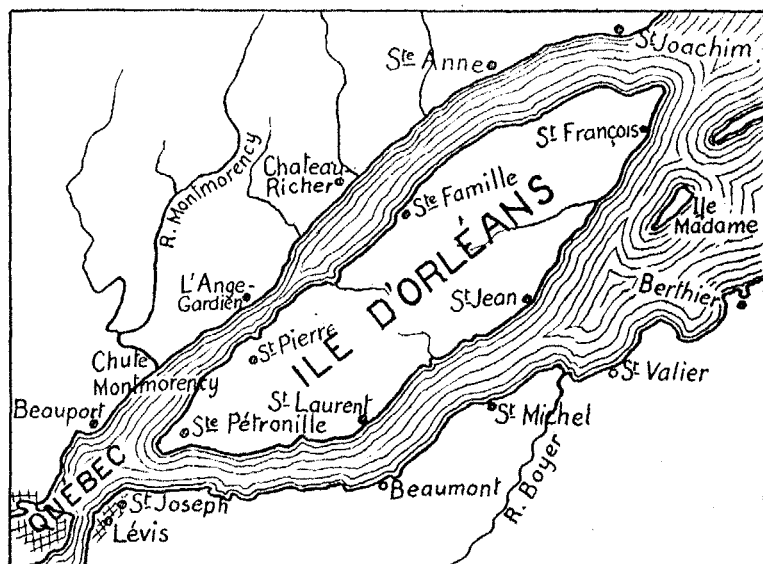
Le célèbre marquis de Montcalm, tombé héroïquement sous les balles anglaises, à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, a son tombeau dans la chapelle du monastère des Ursulines. C'est ainsi qu'à l'ombre de la piété repose la dépouille mortelle du vainqueur de Carillon.

Un écrivain protestant, Hawkins, parlant de ces femmes admirables, qui abandonnèrent tout pour venir au Canada, disait : " Des personnes jeunes et délicates, s'arrachant aux douceurs de la civilisation, sont venues bravant tout, apporter aux sauvages étonnés, les remèdes du corps et ceux de l'âme... affronter les rigueurs du climat, la famine et la mort... Par une force surhumaine, elles ont réussi à établir solidement au sein de nos contrées, les autels de leur Dieu et la foi de leur pays."

La mère Marie de l'Incarnation a été déclarée vénérable par l'immortel Pie IX, en 1877.

AUTOUR DE LA CROIX DE LA ROUTE DES PRETRES A L'ILE D'ORLEANS

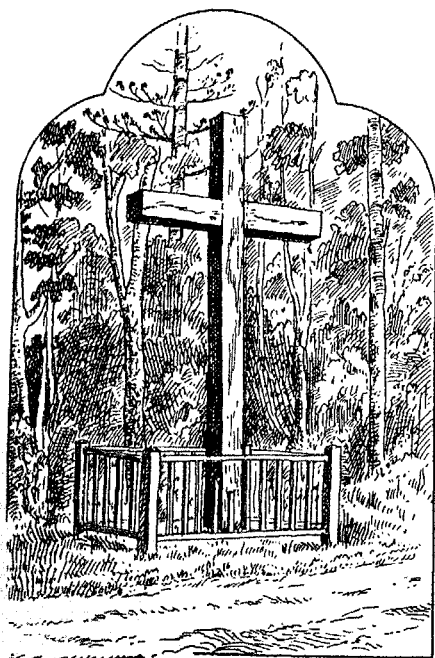
Cette route, traversant l'île d'Orléans en grande partie dans la forêt, reliait les paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Laurent, la première située au nord et la seconde au sud. Le parcours de cette voie était un charme en la belle saison. Elle était bordée d'arbres variés, de fleurs riantes et de fruits séduisants.



L'île d'Orléans

On y trouvait de grands ormes aux cimes arrondies, le chêne vigoureux, le bouleau gracieux, l'érable aux feuilles dentelées et surtout le sapin aux rameaux d'émeraude. On y voyait aussi briller en leur temps

les fruits rougeâtres du merisier et du cerisier à grappes. A travers l'herbe fraîche, on voyait s'étaler au printemps la fraise pourprée, puis venaient tour à tour les framboises, les mûres, la bourdaine, les bluets et les baies aubépines. Autour de souches pourries couvertes de mousses jaunâtres et entourées de fougères fourmillaient des insectes aux ailes d'or, et de grands papillons tournaillaient lentement comme de magnifiques fleurs. Au murmure du ruisseau longeant la route se mêlait le chant de la cigale et le bourdonnement de l'abeille. D'ailleurs chaque arbre avait ses artistes. Le rossignol, le goglu, la fauvette et le pinson y mêlaient leur ramage, leurs trilles ou leurs notes plaintives.



Croix de la route des prêtres

Si la forêt que traversait cette route avait pu parler, que de souvenirs douloureux elle eût pu rappeler ! Elle aurait dit : “ Les farouches Iroquois m’ont sillonnée en tous sens ; la hache de guerre a été levée maintes fois dans leurs féroces attroupements ; la chaudière a bouilli au milieu de l’horrible bacchanales ; chaque arbre a été rougi du sang de quelques victimes. Que de blancs scalpés et torturés cruelle-

ment ont dû s'écrier : Douce France, dans mes rêves tu t'es montrée quand j'ai pleuré loin de tes bords !"

A mi-distance à peu près des deux bouts du chemin se trouvait une grande croix rustique. La couleur embrunie annonçait sa vieillesse. A son pied, à moitié vermoulu, étaient attachés de la mousse pâlotte et des lichens. Autour on voyait du chiendent et des rosiers sauvages bardés d'épines.

Les rares passants n'en savaient pas l'origine. Avait-elle été plantée là avant la conquête ? C'est sûr. Sa tête et ses bras avaient bien des fois bravé les éclats de la foudre et des vents déchaînés qui tourmentaient la forêt. Qui sait si la hache du fanatisme anglais ne l'avait pas menacée ? Néanmoins elle était encore solide : son pied paraissait cramponné au sol comme les racines d'un chêne. On aimait voir au printemps les hirondelles sur ses longs bras criant leur " weet weet ".

Les paysans tenaient cette croix en grande vénération ; ils l'entouraient de respect comme une relique. Quel jour heureux pour toi, forêt, quand tu pus incliner ton front séculaire vers l'étendard sacré du Christ !

Dans ce lieu solitaire, la pensée du Rédempteur se faisait grandement sentir et le cœur se nourrissait de surnaturel.

Cette croix rappelait des souvenirs historiques bien touchants. Dans les premiers temps de la colonie la paroisse Saint-Laurent se dénommait Saint-Paul. Son église, humble et petite alors, avait été, vers la fin du dix-septième siècle, dotée par Mgr de Laval, d'un fragment de l'un des bras du grand apôtre. Comme la paroisse Saint-Paul se trouvait située dans le comté Saint-Laurent et qu'aucune des cinq paroisses de l'île ne portait ce nom, pour se rendre au désir

des Seigneurs, il fut résolu, de concert avec l'autorité épiscopale, que la dite paroisse s'appellerait Saint-Laurent, que le nom de Paul serait ajouté au patron de la paroisse de Saint-Pierre.

Le curé de celle-ci, l'abbé Dauric, demanda au curé de Saint-Laurent, l'abbé Poncelet, la relique de saint Paul, offrant en retour trois ossements de saint Clément, martyr. Les choses se réglèrent à l'amiable. Avec le consentement de l'évêque, l'échange eut lieu. La relique de saint Paul devint l'objet d'une grande vénération dans l'église de Saint-Pierre (1702).

Cet arrangement monta singulièrement la tête des habitants de Saint-Laurent, qui regardaient la relique qu'on leur avait enlevée comme un bien inaliénable.

L'un d'entre eux, plus enthousiaste que ses concitoyens, reporta la relique de saint Clément dans l'église de Saint-Pierre, et enleva furtivement la relique de saint Paul et la déposa de nouveau dans l'église de sa paroisse. Des contestations sérieuses s'élevèrent entre les habitants des deux paroisses. Les démêlés se portèrent au tribunal de l'évêque. Celui-ci, après de mûres réflexions, régla qu'on remettrait les choses dans l'état où elles étaient auparavant. Pour cet effet, il ordonna qu'en cette occasion une grande cérémonie religieuse aurait lieu. L'échange des reliques devrait se faire en face de la grande croix, située à mi-chemin entre les églises susdites.

Au jour convenu, les deux paroisses se mettent en procession solennelle. Tout est harmonie dans la forêt. Le son lointain des cloches, le murmure de la prière, le chant des psaumes et des cantiques s'unissent au bruissement des feuilles et au ramage des oiseaux. Les bois et les fleurs mêlent leurs parfums à ceux des nuages d'encens. Le soleil fait briller

comme des étoiles les lames d'or et d'argent sur les bannières, les drapeaux et les ornements des prêtres.

Rendues à l'endroit désigné, les processions s'arrêtent, et les curés s'avancent pour l'échange des reliques. Le silence et le plus profond respect règnent dans les rangs des fidèles. Les processions, avec la même solennité qu'auparavant, reprennent leur marche en sens inverse, pour se rendre chacune dans leur église respective. C'est ainsi, qu'encore aujourd'hui, on vénère les reliques de saint Pierre et saint Paul dans la paroisse de Saint-Pierre, et les reliques de saint Clément, martyr, dans la paroisse Saint-Laurent.

Les fidèles de Saint-Pierre conservent comme une relique les précieux restes mortels de Mgr d'Esgly, (huitième évêque de Québec et premier évêque canadien) qui reposent dans les voûtes souterraines de leur église. Une pierre tombale, dans le chœur, rappelle la mémoire de l'illustre prélat, qui, après avoir été curé pendant quarante ans de la dite paroisse, ne voulut pas la quitter en étant devenu le premier pasteur du diocèse.

La grande croix de la route des prêtres a eu un pèlerin célèbre. C'était un vieux prêtre : taille au-dessus de la moyenne, larges épaules, muscles saillants, teint brunâtre, front haut et bombé, yeux noirs et perçants, cheveux crépus grisonnants, démarche ferme et maintien imposant. Il avait bien soixante ans quand il vint se fixer à l'île d'Orléans, dans la paroisse de Saint-Pierre, où son frère Louis T... était curé. Il venait de l'île aux Coudres, où il avait exercé les fonctions curiales pendant plusieurs années.

L'abbé Charles T... vêtu d'une soutane de grosse étoffe grise du pays et, par pénitence, chargé d'un lourd fardeau de cailloux, se rendait à la grande

croix au moins tous les vendredis. Le parcours était d'environ trois milles. Quelquefois dans le grand ciel bleu se promenaient des nuages blancs, frangés d'or, mais souvent il pleuvait et le chemin était impraticable. Notre pèlerin, les yeux au ciel, et récitant des patenôtres, des avé et des psaumes, cheminait lentement vers le terme de son voyage. Que se passait-il entre le vieux prêtre et la croix ? Nul ne le sait ; mais nous tenons pour certain que le bon Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Qui sait si cet amant du Christ n'a pas aperçu sur cette grande croix, perdant sa rigidité, le Divin Crucifié lui tendant les bras pour le presser sur son cœur comme un autre François d'Assise ?

Depuis une quarantaine d'années, ce vieux prêtre, dont l'existence austère était quelque peu mystérieuse, a quitté cette terre d'exil pour l'éternelle patrie.

Une curiosité naturelle se trouvait aussi à Saint-Pierre, à mi-distance—à peu près—entre le bout de l'île, du côté de Québec, et la route des prêtres. C'était une grosse pierre, paraissant mobile, posée au milieu d'un champ. A sa surface on voyait nettement les vestiges de deux pieds nus d'un homme, marchant dans la direction nord-ouest au sud-est, avec les traces de la piste d'un chien, qui sans doute, l'accompagnait, et la marque de l'appui d'une canne. Quel personnage mystérieux avait donc laissé là l'empreinte de son passage ? Les opinions étaient partagées. Quelques habitants disaient que c'était la trace du pied de saint Roch, et d'autres, celle du Juif errant. Les uns et les autres pouvaient bien se tromper.

Citons, maintenant, quelques scènes poignantes qui se sont déroulées au sein des massifs d'érables

entourant la grande croix. Après la destruction des bourgades chrétiennes desservies par les pères Jésuites, et situées dans la péninsule comprise entre le lac Simcoe, la rivière Severn et la baie Georgienne, six cents Hurons, pour se mettre à l'abri des incursions farouches des Iroquois, se retirèrent à l'île d'Orléans. Le père Charlevoix dit " que c'était la fleur des chrétiens de cette nation, qu'ils n'avaient point abandonné le Seigneur ; on peut juger de leur ferveur dans un temps où tout portait à la reconnaissance envers Celui qui mortifie et qui vivifie, toujours pour le bien de ses élus. . . "

Quoique placés dans une réduction sous l'égide tutélaire des Jésuites, les pauvres débris de la nation huronne ne se trouvèrent pas encore là en parfaite sécurité. Comme des oiseaux rapaces, les Iroquois rôdaient sans cesse dans ces parages infortunés pour surprendre quelques proies. Le 15 mai 1656, ces farouches ennemis tombent inopinément sur un groupe de quatre-vingt-dix sauvages, hommes, femmes et enfants, travaillant aux champs, en tuent six, constituent les autres prisonniers et les embarquent dans leurs canots pour les amener en leur pays. Afin de narguer le gouverneur, ils obligent leurs victimes à chanter en passant en face du fort de Québec, tandis que les forcenés vainqueurs brandissent dans leurs mains les chevelures de ceux qu'ils venaient de tuer.

Tout le monde s'apitoya sur le sort de ces infortunés sans néanmoins se sentir la force de pouvoir les arracher à leurs bourreaux. La plupart trouvèrent la mort dans des raffinements de cruautés. Ceux qui échappèrent au supplice furent distribués dans différentes cabanes pour y subir la plus rude captivité.

En 1661, on trouve encore les Iroquois à l'île d'Orléans, exerçant des ravages et cherchant à dévorer quelques victimes humaines. Dans cette désastreuse circonstance, ils s'emparèrent d'un grand crucifix qu'ils emportèrent dans leurs villages. Ils considéraient cette rapine comme la plus précieuse dépouille ravie aux Français. Le chef Garakontié, ami de ceux-ci, étant allé dans les cantons iroquois, vit par hasard ce crucifix, et quoique païen, essaya de le racheter pour l'empêcher d'être profané. Il y réussit par un discours émouvant et un présent magnifique. Tout triomphant, de retour à Onontagué, il porta ce précieux objet dans la petite chapelle de ce village où tous les jours, les Français, les Hurons et les Iroquois allaient prier le Divin Crucifié.

Le bon Dieu se servit ainsi d'une main barbare pour faire rayonner sa croix au milieu de l'idolâtrie.

C'est aussi en 1661, que Jean de Lauzon, sénéchal¹, fils du gouverneur de ce nom, venu au Canada dix ans auparavant, en même temps que son père, fut tué par les Iroquois, à l'île d'Orléans. Ayant appris à Québec que ceux-ci rôdaient sur l'île, il s'y rendit, avec quelques Français, pour avertir son beau-frère, Louis Hébert, sieur de l'Espinay, chassant dans ces parages, du danger qu'il courait. En voulant dégager Hébert, investi dans sa maison, Jean tomba dans une embuscade iroquoise.

Le combat s'engage sur la grève. Là se trouve un gros rocher qui servira de rempart à ceux qui s'en empareront. Pour se mettre à l'abri des balles ennemies, les Iroquois portent devant eux des pièces de bois réunies, en guise de boucliers, et épuisent

¹ Chef de justice seigneuriale.

ainsi les forces et les munitions des assiégeants. D'ailleurs, que peuvent faire huit Français contre quarante Iroquois ? Ces derniers, maîtres du rocher et se sentant victorieux, font de belles promesses au sénéchal, qu'ils ont reconnu, s'il se rend. Celui-ci ne se laisse pas prendre à ce piège séduisant. Lui et les siens ne répondent que par la bouche de leurs fusils. Ils préfèrent une mort glorieuse à la captivité. S'adressant au Ciel par une prière à haute voix, ils reprennent chaudement l'attaque, et, malheureusement, essuient une défaite.

Le sénéchal tomba le premier. Peu après, ses braves compagnons ont le même sort, à l'exception d'un seul, qui, légèrement blessé, fut amené dans le pays des vainqueurs pour y subir les plus cruelles tortures.

La perte du sénéchal fut vivement regrettée. Il avait joué un beau rôle militaire en France. Le Canada voyait en lui une âme vaillante et généreuse, une main puissante qui aurait pu résister fièrement aux Iroquois, dont la barbarie redoutable voulait à tout prix se débarrasser des blancs.

Terminons par les épisodes du passage de Wolfe. Lorsque ce grand général, en 1759, vint s'emparer de Québec, il jeta l'ancre dans un petit havre—le trou de Saint-Patrice—presque vis-à-vis l'église de Saint-Laurent. Il débarqua ses troupes sur la rive—neuf à dix mille hommes—pour un campement. Alors, de *Courtemanche*, qui se trouvait dans les environs, à la tête d'un détachement, reçut de M. de Vaudreuil l'ordre de quitter l'île et de traverser à Beauport.

Wolfe ne réussit pas d'abord à s'emparer de Québec. En dédommagement de cet échec, ses trou-

pes se répandirent dans les campagnes, pour y semer la terreur et des ruines. Des compagnies de grenadiers et d'infanterie légères firent le tour de l'île. Il n'y a pas de doute que les uniformes rouges passèrent souvent devant la grande croix de la route des prêtres, et l'on se demande comment leur fanatisme n'alla pas jusqu'à l'abattre. Il faut dire cependant à la louange de Wolfe, que pour conserver l'église de Saint-Laurent, il fit afficher au-dessus de la porte d'entrée, un écriteau ordonnant aux officiers de faire respecter cet édifice.

*Belle île d'Orléans, joyau des flots d'azur
Du Saint-Laurent magique, où collines, rivages,
Et du grand ciel, pourpre, or et nacre des nuages,
Se mirent avec un sourire frais et pur,*

*En moi, ton souvenir fait vibrer à coup sûr
Les cordes de mon cœur au vol de mille images ;
La France en mettant trêve à tes gestes sauvages,
Démasqua tes attraits couverts d'un voile obscur.*

*Sur l'aile du passé, quand mon esprit chemine,
Un horizon lointain à mes yeux s'illumine :
C'est un jour glorieux qui brille sans brouillard ;*

*Je contemple, ravi, toute une histoire humaine,
Une immense épopée à la face sereine,
Qui brave du pinceau la finesse de l'art !*



HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL (1652)

NOUS avons vu, en raccourci, l'histoire édifiante des deux premières communautés religieuses de femmes, venues à Québec en 1639 : les Hospitalières et les Ursulines.

Parlons un peu maintenant de l'Hôtel-Dieu de Montréal, fondé en 1642. Mais avant de causer de cette œuvre établie pour les vieillards et les malades, jetons un coup d'œil rapide sur le Canada qui, alors, comptait à peine deux cents personnes venues de France. Le sol de la nouvelle colonie est peu cultivé. M. Jérôme Le Royer de la Dauversière, lieutenant-général au présidial de la Flèche, en Anjou, conçoit le dessein de jeter les bases d'une œuvre coloniale dans la Nouvelle-France. Il confie son projet au vénérable M. Olier. L'illustre fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice (1645), entre pleinement dans ses vues et lui prête son concours. Des personnes de la cour et des prêtres pieux s'associent aux fondateurs. L'association se forme sous le nom de "Messieurs et Dames de la société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France." De tous les projets conçus pour la conversion des sauvages, il n'y en a jamais eu de plus fructueux, de mieux concertés et de plus désintéressés. Mais il faut choisir un endroit propice au nouvel

établissement. Pour cette fin, M. de la Dauversière acquiert de M. Jean Lauzon, plus tard gouverneur général du Canada, l'île de Montréal. Il en fait don à la so-



Jeanne Mance

ciété dite de *Montréal*, le 17 août 1640. M. Olier conseille aux associés d'envoyer le plus tôt possible au Canada des colons munis d'outils, d'instruments ara-

toires, etc. La petite colonie arrive à Québec au mois de juin 1641. M. Paul Chomedey, sieur de Maisonneuve, militaire habile et pieux, est à sa tête. Jeanne Mance, fille vertueuse, vient dans le but de fonder un hôpital. M. Olier place cette société sous la protection de la Sainte Famille. Après avoir hiverné à Sillery, près de Québec, les colons, au printemps de 1642, se dirigent vers l'île de Montréal.

M. de Montmagny, gouverneur général du Canada, M. de Puiseaux, vénérable vieillard qui consacra sa fortune à la nouvelle fondation, Jeanne Mance, Mme de la Peltrie et le père Vimont, supérieur des Jésuites, accompagnent les quarante-cinq colons. Ils mettent pied à terre, à la *pointe à Callières*, le 17 mai. Le premier soin de cette petite colonie est d'élever un autel champêtre pour y célébrer le saint sacrifice. Le père Vimont, après sa messe, prêche. Les saintes espèces sont conservées. N'ayant pas d'huile, on substitue à la lampe qui doit toujours brûler devant le Saint-Sacrement, une petite bouteille de verre blanc contenant des mouches à feu.

Comme il a été dit, le but de Jeanne Mance était de fonder un Hôtel-Dieu à Ville-Marie. Cette pieuse et énergique fille eut à partager toutes les peines et les misères qui se présentèrent au début de la nouvelle colonie. Pour soigner les malades et les soldats blessés, elle n'avait l'aide que de quatre ou cinq vieilles filles. Après dix-sept ans de labeur intense, elle passa en France (1659) pour y obtenir du secours. Elle reçut un don de 22,000 livres de Mme de Bullion, veuve d'un ancien ministre d'État qui ne posa comme condition de sa libéralité que celle de la tenir cachée. D'autres personnes charitables lui firent

aussi d'abondantes aumônes. Elle se dirigea alors à la *Flèche* pour obtenir des Hospitalières de *Saint-Joseph*¹ choisies pour la fondation canadienne. Sa demande fut agréée. Les trois religieuses étaient : Judith Moreau de Bresole, supérieure,—née à Blois ; Catherine Macé,—née à Nantes ; Marie Maillet,—née à Saumur. La traversée fut orageuse. La peste éclata à bord du vaisseau. Les religieuses ne furent pas épargnées ; néanmoins, elle se vouèrent inlassablement au service des malades.

En novembre 1669, les trois religieuses arrivèrent de France. Elles venaient annoncer à la communauté que désormais les sœurs feraient la profession solennelle et le vœu de stabilité. Pour se préparer à ce grand acte, la sœur de Bresole se démit de la supériorité pour suivre les exercices du noviciat. Elle émit ses vœux, avec plusieurs de ses compagnes, au mois d'octobre 1671.

Pendant vingt-huit ans, les sœurs furent logées dans une maison en planches menaçant ruine et ouverte à tous les vents. Les intempéries des saisons s'y faisaient grandement sentir. En hiver, il n'était pas rare au lever des sœurs, de les voir secouer la neige tombée sur leurs lits pendant la nuit, et d'en trouver une couche de plusieurs pouces sur les planchers des salles.

En 1662, Marie Morin, âgée seulement de treize ans et demi, entra à l'Hôtel-Dieu : c'était la première novice d'origine canadienne-française². Son frère aîné, l'abbé Germain, fut également le premier prêtre canadien.

¹ Cette communauté, vouée à la dévotion à saint Joseph, avait été fondée par M. de la Dauversière, en 1639.

² Son frère aîné, l'abbé Germain, fut également le premier prêtre canadien. C'est un insigne honneur pour cette famille d'avoir donné deux de ses membres à la religion.

Elle prononça ses vœux à Montréal et mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On lui doit la rédaction des annales de l'Hôtel-Dieu, qui sont un monument de piété et de foi chrétiennes. Ces mémoires édifiants nous conduisent jusqu'en 1725. "Pensez, mes Sœurs, dit la bonne Sœur Morin, vous qui lisez ceci, que celles qui vous ont précédées ont cueilli bien des épines où vous ne trouverez que des fleurs ; mais sachez aussi que tous ces fondements sont appuyés sur la croix, et que vous y aurez part, puisque vous avez l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ en qualité d'épouses. Vous ne voudriez pas être couronnées de roses, pendant qu'il l'est de piquantes épines." Et dans un autre endroit :—" Pour moi, je erois aisément que c'est Dieu qui veut cette maison pauvre ; elle a été fondée dans la pauvreté, et y subsiste encore (1697). Le nécessaire ne lui manque point, mais aussitôt qu'on pense se mettre à son aise, il vient un revers qui nous rejette dans la pauvreté par des pertes considérables."

En 1688, les sœurs de l'Hôtel-Dieu construisirent une habitation en pierres. Elles commencèrent à l'habiter en 1694. Trois mois après leur entrée, ce nouveau couvent devenait la proie des flammes. Les religieuses trouvèrent une bienveillante hospitalité chez les sœurs de la Congrégation. Un nouvel incendie réduisit encore en cendres l'Hôtel-Dieu. Le feu éclata le 19 juin 1721, au jour de la Fête-Dieu. Les sœurs se retirèrent d'abord au couvent de la Congrégation, puis ensuite à l'hospice de M. Charron de la Barre. En 1724, les Hospitalières entraient dans leur nouvelle communauté, mais un troisième incendie éclata et les laissa sans ressources. Ces

pauvres religieuses s'installèrent provisoirement près de la chapelle de Bonsecours.—“ Cette chapelle, dit le P. Félix Martin, leur servit d'église, de salle des malades, pendant quelque temps, et bientôt de tombeau pour plusieurs d'entre elles. Une maladie épidémique, continue ce Père, s'était introduite parmi les malades, transférés dans une maison voisine, et ces zélées servantes des membres souffrants de Jésus-Christ, qui ne reculent jamais devant le danger quand elles voient des douleurs à soulager, tombèrent en grand nombre frappées par le fléau. Onze d'entre elles périrent dans ce pieux service de la charité ; elles furent ensevelies dans l'église de Bonsecours.”

L'Hôpital-Général devint à son tour la proie des flammes (1765). Les Sœurs Grises trouvèrent l'hospitalité à l'Hôtel-Dieu. En 1795, les Hospitalières s'affiliaient à une association de prières, établie par M. Thayer, ministre protestant converti, pour la propagation de la foi catholique aux États-Unis. Le nom du zélé fondateur de cette pieuse confrérie mérite bien de passer à la postérité.

Les annales des communautés vouées au soulagement des pauvres, des orphelins et des infirmes, sont des écrins précieux qui enserrent des perles ignorées de charité, de mansuétude, de dévouement inlassable, et souvent de sacrifices héroïques qui feraient frémir de répugnance les natures les plus énergiques. Les religieuses consacrées à ces œuvres de miséricorde sont comme de véritables mères auprès des membres de leurs familles souffrantes. On les voit la nuit comme le jour au chevet des mourants. Les soins les plus répugnants ne les rebutent point. Les chapelets de plaintes ou de cris de douleurs leur semblent aussi

agréables que des concerts d'harmonie. On les trouve le sourire sur les lèvres, consolant les enfants délaissés de leurs parents, et leur apprenant à connaître, aimer et servir le bon Dieu. Que d'actes sublimes ensevelis dans le silence du monastère, dont la connaissance divulguée provoquerait l'étonnement et l'admiration de ceux même qui se montrent indifférents aux œuvres de charité !



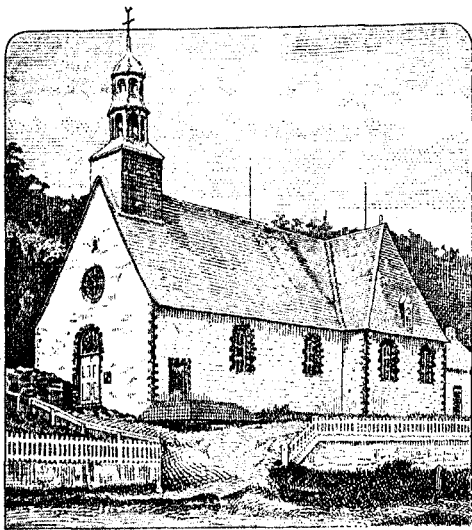


SOUVENIR DU MOIS DE MAI

ME mois de mai reporte mes souvenirs au delà de soixante ans. La paroisse X... , de l'île d'Orléans, avait alors comme pasteur l'abbé T... ; c'était un curé modèle. Sa sainteté était proverbiale. Il faisait revivre les bonnes choses du passé. Les modes n'avaient pas bon temps avec lui ; il les répudiait sans miséricorde. Les fleurs étaient pour les autels ; il n'en voulait pas voir sur les chapeaux. Malheur à la vaniteuse qui ne se rendait pas à son désir ; elle s'exposait à recevoir du haut de la chaire de vérité un petit lardon épicé de sel gaulois.

L'assistance aux offices de l'Église était remarquable ; il y avait autant de personnes aux vêpres qu'à la grand'messe. Dans ce temps-là, à l'issue des offices, les parents et les amis formaient sur le perron et la terrasse de l'église, de petits pelotons pour se communiquer les nouvelles de la semaine écoulée. Souvent on voyait le bon curé au milieu de quelques groupes, contents de causer un instant avec l'homme de Dieu. Les enfants le guettaient pour mendier un regard.

Chaque hiver amenait un pèlerinage de la paroisse à la bonne Sainte-Anne de Beaupré. Une centaine de voitures suivaient celle du curé, pour se rendre au sanctuaire vénéré de la grande thaumaturge canadienne.



Ancienne église de Sainte-Anne de Beaupré

Une bien belle chose encore c'était la quête de l'Enfant Jésus, pour les pauvres de la paroisse. Le curé passait dans toutes les maisons. C'étaient les marguilliers qui, tour à tour, l'y conduisaient. Celui qui avait rempli cet office avait aussi l'honneur d'avoir, le midi, le vénérable

pasteur comme convive.

A l'arrivée du curé dans un foyer, tous les membres de la famille s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction. Après une causerie sur les faits les plus saillants de l'année, il demandait aux parents leur aumône. Alors les petits enfants, avec un beau sourire, déposaient un gros sou tout neuf dans la main d'un si doux et si aimable mendiant.

Mais je m'écarte de mon sujet. Je voulais seulement parler des deux grandes préoccupations du curé pendant le mois de mai : le catéchisme de la première communion et la dévotion mariale. Marcher au catéchisme pour aller à l'école de monsieur le curé, c'était une chose désirée par les enfants. Ce catéchisme se faisait presque tous les jours de mai et de juin. Il y avait deux séances, l'une le matin et l'autre le soir. Chacune était coupée par un répit de vingt

minutes. Le temps accordé pour aller dîner durait de onze heures et demie jusqu'à une heure. Les préparants trop éloignés de chez eux mangeaient ce qu'ils avaient apporté, assis sur le perron de l'église. Ils jouaient ensuite aux billes ou à la toupie. Ils devaient s'observer ; les cris stridents et les familiarités étaient strictement défendus. La peur d'être renvoyé semblait suspendue au-dessus de la tête des préparants comme l'épée de Damoclès. Etre renvoyé, c'était outrageant comme l'est la marque d'un fer rouge sur le front d'un malfaiteur. L'examen final, pour être ou non admis, faisait trembler. Ce jour-là, les paresseux n'étaient pas gros. Pourtant, monsieur le curé était si indulgent ! Les esprits revêches ne lassaient jamais sa patience.

La veille du grand jour, après la confession, ceux qui avaient commis quelques petits larcins dans les vergers voisins, devaient aller s'excuser de leurs peccadilles auprès des propriétaires et leur demander la remise des fruits volés.

Enfin, le jour suprême de bonheur était arrivé. Comme aux fêtes les plus solennelles les deux cloches, vieilles de deux siècles, carillonnaient pour appeler les fidèles. Les petits garçons, brassards de soie blanche au bras, les fillettes vêtues de blanc et ressemblant aux vierges de Fra Angelico, allaient prendre place dans les bancs les plus rapprochés du sanctuaire. La messe commençait. Les chants : " Tu vas remplir le vœu de ma tendresse "—" Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles " provoquaient des frissons d'amour pour Jésus-Hostie. Avant la communion, le prêtre faisait une touchante allocution aux nouveaux communians. " Venez, venez chers enfants. Jésus qui

a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants", vous appelle en ce moment béni, pour se donner à vous. Jésus, c'est le feu du divin amour, c'est la force des faibles, c'est la consolation des affligés, c'est la bonté des bontés qui comble de bienfaits, c'est la miséricorde qui pardonne au pécheur. Vos cœurs, chers enfants, vont devenir des ciboires vivants. Que la blanche hostie, qui va à l'instant effleurer vos lèvres purpurines, soit toujours l'emblème de la blancheur de vos âmes..." En prononçant ces paroles et d'autres aussi pénétrantes, le bon curé, ému, avait la figure rayonnante d'un extatique. Les larmes brillaient comme des perles sur les joues des assistants. La troupe angélique s'approchait pieusement du banquet sacré ; les parents venaient à la suite, et tous alors tombaient dans un inexprimable recueillement. L'action de grâce terminée, premiers communians et parents se rendaient à la sacristie pour y remercier monsieur le curé, qui se montrait touché de ce témoignage de reconnaissance.

Le vénérable pasteur distribuait alors aux communians l'image-souvenir du plus beau jour de la vie, et chacun d'eux se retirait le cœur inondé de charme et de bonheur.

Mai, c'est le réveil de la nature. Tout renaît : eaux, bois et moissons en verdure. Tout soulève l'âme vers Dieu comme une feuille l'est par le vent. Matins frais, zéphires caressants, jours empourprés, ondes pures, soirs flamboyants, tapis d'émeraude émaillés de boutons d'or et de marguerites, trèfles d'odeur, lilas, rosiers sauvages, chants des oiseaux, cris de la cigale, bourdonnement de l'abeille, transforment la nature en un nouvel Éden.

Mai, c'est le mois de Marie. C'est alors que dans l'église de la paroisse X . . . on voyait l'autel de la Vierge immaculée merveilleusement paré. Si le curé n'aimait pas les fleurs sur les chapeaux, il les voyait d'un bon œil sur les autels. Il y avait, chaque jour, l'exercice du mois de Marie. Pendant la semaine, c'était à quatre heures, à la sortie des classes, et les élèves y assistaient ; le dimanche, à sept heures. Le maître, monsieur Louis F. . . un vieux célibataire, qui dirigeait alors l'école modèle, était le bras droit du curé. Chaque matin, les élèves cherchaient à deviner sur les traits de la figure basanée de leur maître ce que serait le sort de la journée. Si l'orage menaçait, le silence régnait en souverain. Heureusement, le calme venait plus souvent que la tempête, et le brave instituteur se montrait gai, indulgent, bon, affectueux et même aimable. Cet excellent professeur, réputé comme savant et grandement apprécié des paroissiens, avait aussi l'estime du curé. Celui-ci en faisait son auxiliaire pendant le mois de Marie ; il le chargeait de présider la récitation du chapelet et des litanies de la très sainte Vierge. Le curé faisait ensuite une lecture ou une exhortation, et le tout se terminait par la prière du soir.

L'exercice du dimanche revêtait un caractère spécial : c'était le clou des exercices de la semaine. La Vierge était entourée de fleurs naturelles à travers lesquelles brillait la lumière des cierges comme des boutons d'or. L'assistance était nombreuse et le sermon superbe. Le chant du *Salve Regina* par la voix fraîche et pure d'une jeune personne prenait le chemin des cœurs. Un accordéon accompagnait le chant. Se servir d'un tel instrument à l'église était, peut-

être, contre la rubrique; mais n'importe, les paroissiens trouvaient cela beau, et la Vierge devait en être contente.

Le jeune Alphonse C..... ne manquait jamais d'assister, le dimanche, à l'exercice du mois de Marie, et il en avait d'autant plus de mérite que, pour satisfaire sa dévotion, il lui fallait faire à pied le long trajet d'une lieue. Il revenait de l'église l'âme remplie de mélancolie et de mystère.

Heureux qui dès l'enfance a servi le Seigneur,
Jamais ne tarira sa source de bonheur !



CONGREGATION DE NOTRE-DAME DE MONTREAL (1653)

MONTREAL, comme Québec, devait posséder une communauté enseignante pour les jeunes filles. Cette congrégation prit naissance au sein de Ville-Marie. La fondatrice en fut Marguerite Bourgeoys. Marguerite naquit à Troyes en Champagne, le 17 avril 1620. Ses parents, plus vertueux que riches voyaient d'un œil ravi leur petite fille grandir dans des vertus et des qualités au-dessus de son âge. Toute jeune encore, elle manifestait son goût pour l'enseignement, en groupant autour d'elle ses jeunes compagnes pour leur faire l'école. Quoiqu'elle n'eût que douze ans quand elle perdit sa mère, son père, voyant en elle tant de maturité, lui confia le soin de ses deux plus jeunes enfants et la conduite de sa maison. Sa piété la porta à s'associer à une congrégation de la sainte Vierge. Marguerite se montra tellement sage, que ses jeunes compagnes ne tardèrent pas à la nommer présidente, charge qu'elle conserva jusqu'à sa venue au Canada.

Se sentant appelée à la vie monastique, elle alla frapper à la porte des Carmélites puis à celle des Clarisses, où elle fut refusée. Ces échecs ne la rebutèrent pas : Dieu l'appelait sur un autre théâtre de vie religieuse. De Maisonneuve, alors gouverneur à Ville-Marie, étant passé en France pour obtenir de

nouvelles recrues, rencontra Marguerite, alors âgée de vingt-trois ans, qui, surnaturellement éclairée par la très sainte Vierge, et à la suite d'une vision de Notre-Seigneur dans la sainte hostie, était déterminée à



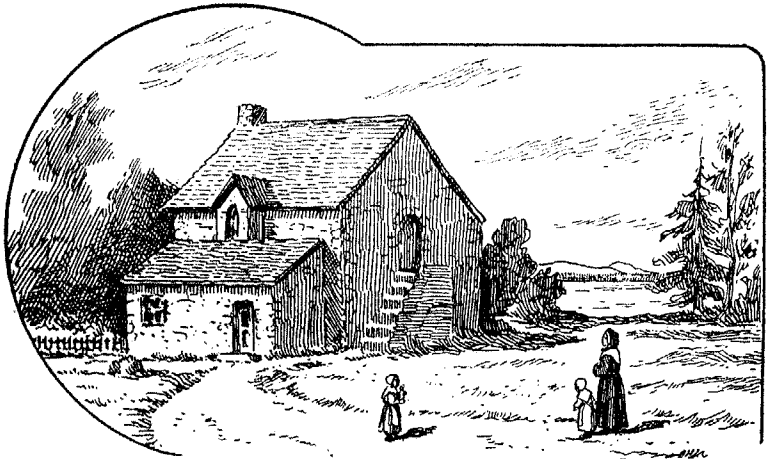
Vénéralle Marguerite Bourgeoys

consacrer sa vie aux missions lointaines du Canada. De Maisonneuve accéda volontiers aux désirs généreux de cette grande âme, et vit en elle un second ange de charité envoyé par le ciel pour la colonie

naissante. Elle s'embarqua avec cent huit robustes et honnêtes colons. Une fièvre contagieuse éclata en mer : malgré les soins dévoués et ingénieux de Marguerite, huit des passagers moururent. Ce ne fut qu'après une navigation orageuse de soixante-trois jours que l'on vit s'estomper au loin les contours bleutés de la terre. Après avoir passé Terre-Neuve et les rives dentelées et pittoresques des îles du Saint-Laurent, qu'irradiaient d'or le soleil de septembre, l'équipage admirait un rocher élevé, portant à son sommet luisant le drapeau de la France : c'était Québec ! La cité de Champlain salua avec enthousiasme l'arrivée de Maisonneuve et de sa recrue. Un mois après, Ville-Marie recevait avec une joie exubérante son fondateur absent depuis deux ans (1653).

Marguerite dut éprouver une douce et sainte émotion en voyant tout près du grand fleuve bleuâtre l'humble fort français planté dans la forêt sauvage, au pied du dôme majestueux du mont Royal, alors couvert de son feuillage vert pâle ou or pourpré. Son projet audacieux, rêvé depuis longtemps, se trouvait réalisé ; elle pourrait, désormais, jeter la bonne semence de l'Évangile dans le cœur des enfants indiens. Cependant, Ville-Marie, encore peu développée, ne comptait qu'un petit nombre d'enfants la plupart en bas âge et trop jeunes pour aller en classe. En attendant l'ouverture d'une école, de Maisonneuve confia à Marguerite ses affaires domestiques. Elle prodigua ses soins aux colons. Les soldats surtout avait sa commisération : elle blanchissait leur linge et raccommodait leurs hardes ; une fois elle donna même son lit à un misérable que le froid empêchait de dormir.

Quatre ans après son arrivée à Ville-Marie, Marguerite commença à enseigner dans une étable de pierre, qui avait servi “ de colombier et de logis pour les bêtes à cornes. Il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter par une échelle, par dehors, pour y coucher.”



Étable de pierre où Marguerite Bourgeoys commença à enseigner

L'infatigable institutrice se rendit deux fois en France pour avoir des auxiliaires. Les jeunes filles vouées au bien qu'elle amena dans la Nouvelle-France, étaient loin de songer à former une communauté. L'heure de la Providence sonna pour cette œuvre importante, et, en 1657, Marguerite fonda la Congrégation de Notre-Dame sous la sauvegarde de la Reine du Ciel. Cet arbre vigoureux, planté dans un sol très chrétien, produisit des rameaux nombreux. En 1666, Marguerite ouvrait une école pour les jeunes filles de la classe ouvrière, un orphelinat pour apprendre un état aux filles pauvres et un pensionnat pour les filles des familles aisées. L'accroissement de sa con-

grégation lui permit bientôt d'installer des écoles sur différents points de la colonie. Marguerite entreprit un troisième voyage au pays natal, pour obtenir de Louis XIV un édit royal reconnaissant sa congrégation. A la demande de Colbert, le roi de France accorda à la fondatrice des lettres patentes les plus élogieuses, et elle revint à Ville-Marie avec six nouvelles recrues (1671).

Comme des nuages sombres éclipsant le soleil, changent des paysages riants en scènes désolées, de même les ombres de l'épreuve ternirent pour un instant l'œuvre de Marguerite. La plus terrible fut l'incendie qui consuma tout ce que la congrégation possédait à Montréal (1683). Deux sœurs périrent dans la conflagration. Marguerite les pleura amèrement ainsi que la perte que sa communauté venait d'éprouver. Se regardant comme ayant attiré elle-même cette terrible épreuve : " C'est, disait-elle, une juste punition du ciel pour la faiblesse que j'ai eue, lorsque j'ai consenti par un esprit non conforme à la pauvreté, à l'humilité, à la mortification, dans lesquelles nous devons toujours vivre, qu'on ait bâti cette grande maison pour nous mettre à l'abri de quelques incommodités que nous avons à supporter dans notre premier logis, et duquel nous aurions dû nous contenter." Le courage de l'héroïque fondatrice ne se laissa pas abattre, et de nouvelles constructions s'élevèrent rapidement. Les vocations devinrent plus nombreuses, et l'esprit de sacrifice et d'abnégation animait ces âmes d'élite vouées à l'éducation de la jeunesse.

Depuis plusieurs années, la pieuse fondatrice avait conçu le dessein d'élever un sanctuaire à Marie :

ce fut en 1673 qu'on construisit Notre-Dame de Bonsecours, petite église en pierre située sur le bord du fleuve. Afin de hâter les travaux, on vit la vénérable mère Bourgeoys et ses compagnes s'imposer la rude besogne de servir les maçons. Ce sanctuaire a toujours été vénéré des habitants de Montréal. Les pèlerinages y sont nombreux au mois de mai de chaque année.



Mlle Jeanne Le Ber

Faisons maintenant un court récit de la vie de Jeanne Le Ber qui, par ses secours pécuniaires; contribua beaucoup à la construction de la chapelle Bonsecours.

Cette servante de l'Eucharistie, appelée la recluse canadienne, passa vingt ans dans une petite cellule située à côté de la chapelle des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. La célèbre Canadienne, fille de Jacques Le Ber et Jeanne Le Moyne¹, fut présentée au baptême par M. de Maisonneuve et Melle Mance.

Jeanne, d'une constitution frêle et délicate, se montra précoce. Dès son enfance, elle adressait à ses parents des questions profondes sur Notre-Seigneur au tabernacle. Elle était à peine âgée de douze ans, quand son père la conduisit au couvent des Ursulines de Québec, pour y faire son éducation. La ville fondée par Champlain avait alors quitté l'aspect rustique qui la caractérisait encore en 1639. Quatre églises élevaient vers le grand ciel leurs reluisants clochers; le château Saint-Louis avait remplacé le

(1) Sœur de Charles Le Moyne, premier baron de Longueuil.

fort ; une centaine de maisons de pierre, ombragées d'ormes et d'érables séculaires, s'élevaient gracieusement sur le cap aux Diamants. L'établissement des Ursulines, incendié en 1650, venait de sortir de ses ruines. Le nouveau monastère était, sans doute, plus spacieux et surtout plus confortable que l'ancien, où, d'après Marie de l'Incarnation, " on voyait par le plafond reluire les étoiles durant la nuit."

La mieux douée parmi ses compagnes, la belle et charmante Jeanne se prépara d'une manière admirable à sa première communion. A partir de cette action solennelle, elle ne chercha qu'à vivre dans le silence, le recueillement et la prière. Des heures d'adoration auprès de l'Hôte divin faisaient ses délices.

Après trois ans de vie au pensionnat, elle revint au milieu de sa famille, où sa vertu s'épanouissait chaque jour comme une rose au lever du soleil. Pour ne pas déplaire à ses parents, elle consentait à se parer de toilettes élégantes, mais sous lesquelles elle cachait un rude cilice. Sa conversation vive et animée laissait sous le coup du charme. Néanmoins, l'œil observateur, voyant Jeanne souvent plongée dans le mystérieux d'un rêve secret, ne tardait pas à deviner qu'au milieu des enchantements du bonheur, cette âme d'élite ne songeait qu'à la prière et à la pénitence. Quoique la plus riche et la plus recherchée des filles du Canada, on la vit, à l'âge de dix-sept ans, se séquestrer dans une chambre de la maison de son père, d'où elle pouvait voir la chapelle de l'Hôtel-Dieu. A partir de ce moment, elle ne sortit de son espèce de sanctuaire que pour aller à la messe, en compagnie d'une servante. Son cœur se consumait d'amour pour

l'Hôte divin des tabernacles. Elle passait la plus grande partie de la journée en adoration, et se levait même la nuit pour épancher son âme devant Jésus-Hostie, outragé, oublié et solitaire. Souvent des larmes brûlantes inondaient ses yeux rayonnants comme deux escarboucles.

Sa pensée intense, étant de vivre jour et nuit à côté du tabernacle, décida Jeanne d'offrir à la vénérable sœur Bourgeoys, de faire bâtir une chapelle contiguë à sa communauté, à condition de lui réserver derrière l'autel une petite cellule, pour y vivre et mourir. La faveur sollicitée fut accordée. Dès que la chapelle fut construite, le clergé et le peuple de la ville conduisirent processionnellement la jeune adoratrice à sa demeure de recluse, d'où elle ne devait plus sortir (1695).

Le temps que Jeanne ne consacrait pas à la prière était employé à travailler pour les autels et les pauvres. Elle ne rompait le silence que pour parler à Jésus-Hostie. On lui apportait sa frugale nourriture par une ouverture pratiquée dans la porte. Elle se confessait et communiait à travers une grille du côté de l'épître. Personne, si ce n'est son père, et seulement deux fois l'an, ne pénétrait dans sa cellule.

A force d'instance auprès de Mgr de Saint-Valier, deux Anglais protestants, de passage au Canada, obtinrent de visiter la recluse. Le prélat les accompagna. Jeanne qui, malgré sa solitude, n'avait pas perdu le charme de ses manières, fit un accueil gracieux aux curieux, dont l'un était ministre luthérien. Celui-ci l'entretint longuement et lui demanda pourquoi elle avait renoncé aux avantages que lui offrait

le monde pour se condamner à une vie affreuse, dénuée de tout bonheur ici-bas. En regardant le tabernacle, l'héroïque adoratrice, la voix pleine d'émotion, lui répondit : " Il y a ici un amant qui m'a attirée, qui me retient invinciblement."

Cependant l'admirable fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, fatiguée de sa longue et laborieuse carrière, soupirait après la bienheureuse éternité. A l'âge de soixante-douze ans, elle éprouva une grave maladie, qui la mena aux portes du tombeau ; elle désirait vivement quitter cette terre d'exil, mais elle fut déçue dans son espérance. Le ciel jugea à propos de la laisser encore quelque temps à la tête de sa famille religieuse. Revenue à la santé, elle attribuait sa guérison à l'intervention de ses secours auprès de Dieu, et les blâmait même de lui avoir joué un si mauvais tour. Ses vœux ardents furent exaucés huit ans plus tard. Elle tomba gravement malade au commencement de janvier 1700. Une forte fièvre accompagnée de douleurs très aiguës, la faisait souffrir sans intermittance. Le 12, elle entra dans une douce agonie, qui dura trois heures, et, ayant les mains croisées sur la poitrine, elle expira paisiblement, dans sa quatre-vingtième année, dont quarante-sept passées à Ville-Marie.

Les obsèques eurent lieu à l'église de Notre-Dame, et revêtirent un caractère imposant. M. le chevalier de Callières, gouverneur général du Canada, M. de Vaudreuil, gouverneur particulier de Ville-Marie, et toutes les autres personnes de distinction de la ville se firent un devoir d'y assister. M. Dollier de Casson, âgé de quatre-vingts ans, prononça l'oraison funèbre. Les restes furent inhumés à Notre-

Dame, à l'entrée de la chapelle de l'Enfant-Jésus, appelée communément chapelle de la Sainte Vierge, où les sœurs avaient leur sépulture. Le cœur, détaché du corps et embaumé avec soin, fut enfermé dans une boîte de plomb. On le garda ainsi un mois entier et ensuite on le plaça dans une niche creusée en un des murs de la chapelle de la Congrégation. Avant cette cérémonie il y eut un grand service funèbre. Le cœur, couvert d'un voile blanc, se trouvait exposé dans la nef. Après la messe, M. de Belmont, grand vicaire du diocèse, prit en ses mains la boîte contenant le cœur, et précédé du clergé, alla le déposer dans la niche préparée pour le recevoir. On ferma l'ouverture de ce lieu béni, on y plaça une plaque de plomb, qui fut ensuite remplacée par une de cuivre portant cette inscription :

*“ Le cœur que couvre cette pierre,
Ennemi de la chair, détaché de la terre,
N'eut point d'autre trésor qu'un essaim précieux
De vierges que son zèle assembla dans ces lieux.”*

Quant au cercueil, M. Dollier de Casson y fit mettre l'épithaphe suivante, gravée sur une table de cuivre :

“ Cy gist

Vénérable Sœur Marguerite Bourgeois,

institutrice, fondatrice et première supérieure des filles de la Congrégation de Notre-Dame, établies en l'Isle de Montréal, pour l'instruction des filles, tant de la ville qu'à la campagne, décédée le 12e janvier 1700. Priez pour le repos de son âme.”

Quatorze ans plus tard, le 3 octobre 1714, la pieuse recluse de la Congrégation, Jeanne Le Ber, rendit son âme à Dieu, dans la cinquante-troisième année de son âge, après vingt années de solitude. Sa figure reflétait un air doux et beau qui portait à recourir à son intercession. Ses obsèques mirent toute la population sur pied, et eurent un caractère vraiment imposant. Le corps fut porté à la chapelle de la Congrégation, et inhumé à côté de celui de son père...

Les sœurs mirent au-dessus l'épithaphe suivante :

“ Cy gist vénérable sœur Jeanne Le Ber, bienfaitrice de cette maison, qui, ayant été recluse quinze ans dans la maison de ses pieux parents, en a passé vingt dans la retraite qu'elle a faite ici. Elle est décédée le 3 octobre 1714, âgée de cinquante-deux ans”.

* * *

Voici, maintenant, ce qui se passa à Louisbourg ou les sœurs de la Congrégation se trouvaient.

En 1745, les Anglais assiégèrent cette place, qui, se voyant dans l'impossibilité de se défendre, capitula. Les nouveaux maîtres de la ville pillèrent et dévastèrent la communauté de la Congrégation. Les sœurs et leurs élèves furent transportées en France. Elles arrivèrent à Rochefort, le 24 août, et de là se rendirent à la Rochelle, où elles se logèrent dans l'hôpital des orphelines, nommé Saint-Étienne. Une des religieuses mourut peu après son arrivée en France. La paix conclue entre l'Angleterre et la France rendit l'Île Royale à ses anciens possesseurs (1748). Les sœurs en profitèrent pour revenir en Acadie ; elles s'embarquèrent au mois d'août de l'année suivante.

Leur vie ne fut alors qu'une suite d'épreuves, de privations et de souffrances. Leur communauté était si délabrée qu'elles ne purent s'y loger. Elles louèrent à grands frais une maison qui par son exiguité répondait peu à leurs besoins. Elles n'y pouvaient recevoir de pensionnaires et pas même y faire l'école aux filles de la localité.

L'institution avait commencé à faire quelque progrès, lorsque la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre (1758). Cette même année, vingt-trois vaisseaux de guerre, dix-huit frégates et seize mille hommes de débarquement, avec une artillerie proportionnée, assiégèrent Louisbourg. La ville fut bientôt en proie aux horreurs du siège le plus désastreux. Le 19 juillet, les chefs de la marine, qui avaient le commandement de la place, jugeant qu'une plus longue résistance serait inutile et entraînerait la ruine entière de tous les habitants, prirent le parti de capituler. Il fut stipulé que la garnison serait transportée en Angleterre, et les habitants, en France. Les sœurs, après avoir éprouvé durant le siège des alarmes et des effrois qu'on aurait peine à imaginer, se virent de nouveau arrachées de leur maison, avec leurs pensionnaires, et jetées sur des vaisseaux, comme à la première prise de Louisbourg. Elles étaient au nombre de cinq.

* * *

Concluons en disant qu'il n'y a pas d'œuvre au Canada plus utile et plus admirable que celle des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Le rôle de l'éducation est prépondérant dans la société. La jeune fille, devenue mère de famille, inculquera à ses

enfants les bons principes qu'elle aura reçus. Non seulement elle leur apprendra à parler et à marcher, mais élèvera leurs sentiments en leur faisant admirer la grandeur du devoir, la beauté du bien, des œuvres de charité, et en leur inspirant une souveraine horreur du mal. On peut dire, en général, que le niveau religieux de la mère sera celui de l'enfant. Que de femmes chrétiennes, comme la reine Blanche de Castille, mère de Saint Louis, aimeraient mieux voir mourir leur fils plutôt que le voir commettre un péché mortel !

La Congrégation de Notre-Dame, semée comme un grain de sénevé, au sein de Ville-Marie, sous l'œil protecteur de M. de Maisonneuve, " ce premier chevalier de la Reine des Anges ", est devenue un grand arbre, qui ombrage aujourd'hui de ses rameaux bien-faisants les principaux centres du Canada. Les sœurs de cette communauté, que l'on trouve même au delà des limites canadiennes, donnent avec succès la piété et la science à des milliers de jeunes filles de toutes les classes de la société.

Cette institution vraiment nationale, a été fondée sur les bases durables de la pauvreté évangélique et de l'esprit de sacrifice. La Vénérable Mère Bourgeoys, comme le dit l'un de ses biographes, n'attendait pas que les paroisses fussent en état de procurer un fonds de subsistance honnête et nécessaire ; il lui suffisait qu'il eût du bien à faire. L'esprit de zèle et d'obéissance qu'animait les sœurs, la mortification et la pauvreté dont elles faisaient profession, leur tenaient lieu de tout.

A ce propos, la sœur de l'Assomption (Marie Barbier)—la première fille canadienne entrée à la Con-

grégation—qui fut envoyée par la Vénérable Mère Bourgeoys à Sainte-Famille, île d'Orléans, pour ouvrir un couvent, nous dit : “ C'était à la Saint-Martin, il faisait froid et nous n'avions pour nous deux —sa compagne était la sœur Marie-Anne Thioux—qu'une couverture qui ne valait presque rien, très peu de linge, point d'autres hardes que ce qui pouvait nous couvrir fort légèrement. Pour moi, je n'avais qu'une demi-robe et le reste à proportion. Nous pensâmes geler de froid dans ce voyage, et j'étais parfaitement contente de ce que je commençais à souffrir.”

Il est bien vrai de dire que les œuvres de Dieu grandissent à l'ombre de l'épreuve. La Congrégation de Notre-Dame, si humble dans ses débuts et devenue si prospère, en est une preuve évidente. Montréal a raison de se glorifier d'avoir donné naissance à une institution religieuse qui ne le cède en rien aux communautés les plus en vue de l'ancien continent.

Marguerite Bourgeoys a été déclarée Vénérable par Léon XIII, le 7 décembre 1878. Tout porte à croire que, parmi les héros et les héroïnes qui ont illustré le Canada de leurs vertus, la pieuse fondatrice des sœurs de la Congrégation sera la première dont les ossements seront vénérés sur les autels.





SOUVENIR

Ç'ÉTAIT vers la mi-août. La journée avait été splendide : grand ciel bleu, soleil flamboyant, brise embaumée. Toute la nature était en liesse : bruissement des arbres, murmure des ruisseaux, ramage des oiseaux, chant des cigales, vol des papillons, frétillement des sauterelles et de milliers d'insectes dans les touffes de trèfle rosé émaillant les prés.

Ce jour-là, à l'île d'Orléans, tous les cultivateurs travaillaient aux récoltes. Bié, seigle, orge, avoine tombaient à l'envi sous l'âpre taillant de la faucille. Ce n'était pas le tranchant d'or dont se servaient les druides pour couper le gui du chêne—plante sacrée des Gaulois—mais une lame courbe en acier qu'on a avantageusement remplacée par la faucheuse. Au moyen de celle-ci, traînée par un ou deux chevaux, l'homme, assis sur sa machine, abat sa moisson en se promenant dans ses champs.

Couper les graminées à la faucille imposait autrefois une grande fatigue. Tenant cet instrument par le manche en la main droite, on l'appliquait à une poignée d'épis tenus par la main gauche. Ces épis couchés sur la planche formaient la javelle qu'on mettait en gerbes un peu plus tard.

Au jour en question, la famille R... fit une rude tâche. La culture de sa grande terre—trois arpents de front et quatre-vingts de longueur—demandait des bras nombreux. Il s'agissait alors de couper un champ

de blé, jaune comme de l'or. Le père, Jacques, travaillait avec ses garçons : Honoré, Elzéar, Alphonse et Joseph, et sa fille Philomène. La mère Scholastique était morte au printemps, au renouveau de la nature.

Quel deuil, hélas ! venait d'assombrir un toit si gai ! Quelques jours avant sa mort, quand, frileuses, les feuilles sortent des étuis de leur bourgeons gluants, comme les ailes du papillon sortant de sa chrysalide, cette bonne mère de famille, douée de toutes les qualités, aimable et chrétienne, avait parcouru, au coucher du soleil, la terre ancestrale du haut en bas, jusqu'au bord du Saint-Laurent. Alphonse, l'avant-dernier de ses garçons vivants, l'accompagnait. Elle était pensive, sa figure pâlotte semblait absorbée dans une idée mystique. Il est vrai que, quelques mois auparavant, elle avait été cruellement éprouvée. L'automne précédent, une douleur comparable à un coup de poignard, avait percé son cœur. Son fils Léandre, capitaine d'un paquebot, s'était noyé, dans un naufrage en plein océan. Elle n'avait pu surmonter cette terrible épreuve. Une pleurésie l'emporta en moins d'une semaine. Elle expira avec le calme du juste, en pleine connaissance, après avoir reçu tous les secours de la sainte Église. Ses dernières paroles à son mari et à ses enfants en pleurs autour de son lit furent : " Au revoir dans un monde meilleur."

Mais laissons de côté cette trop longue digression pour revenir aux travaux des champs.

Jacques avait acheté la moitié de la terre voisine de la sienne—un arpent de large et quatre-vingts de long—appartenant à François M... C'est sur ce terrain que la famille R... travaillait. Vers quatre

heures de l'après-midi, on cessa les travaux pour prendre un goûter champêtre. Rien de plus réconfortant. Pain brun encore frais, beurre, crème, sucre d'érable, et, comme breuvage, l'eau froide et claire d'une fontaine abondante. La fatigue avait ouvert l'appétit. La conversation vive et animée roulait un peu sur toutes sortes de choses. Alphonse venait de prendre une tâche à la faucille avec sa sœur Philomène et était arrivé plus vite que celle-ci au bout de la planche. Dans sa course précipitée, il s'était fait une entaille au petit doigt dont il conserva longtemps la cicatrice. Ce léger accident tempéra son trop vif enthousiasme.

Mais pour la famille R... une plaie saignante n'était pas encore fermée. Le souvenir, toujours douloureux de la mort d'une mère tendrement aimée jetait une ombre de deuil même sur les riantes moissons. Les années précédentes, les enfants avaient vu leur mère couper le grain, engerber avec eux. C'est elle qui étendait une belle nappe blanche sur la verdure, au bord du ruisseau, à l'ombre du grand parasol d'un orme séculaire où les mets étaient étalés. Quand tout était prêt, c'est elle qui appelait les convives et, avec un doux sourire, les servait en leur disant une parole aimable.

En causant de ces choses, tout à coup, Honoré, le plus âgé des garçons, tremblant d'effroi, s'écria : " Voyez, voyez donc le bonhomme François M... , le père de Magloire, qui passe ici près de nous ". A l'instant, tous les yeux se braquent vivement du côté de la vision. Le vieux François, vêtu d'habits d'étoffe grise, tête nue, yeux baissés, figure injectée de sang, marchait lentement vers l'orée du bois. Il disparut comme un éclair.

Chacun, remis de son émotion, se demanda s'il n'avait pas eu la berlue. Non, ce n'était pas un rêve en plein jour, ni un fantôme ambulante, ni la supercherie mystifiante d'un voisin pour s'amuser, mais bien le vieux François, décédé depuis deux ans, qu'on avait vu. Personne n'en doutait, tous étaient prêts à mettre la main dans le feu pour avérer ce fait.



L'apparition du vieux François

Mais pourquoi cette apparition de François ? Les opinions étaient partagées. Les garçons soutenaient que c'était pour demander des prières; leur père, répliqua : " Peut-être que le bonhomme a besoin de prières, mais, moi qui l'ai connu dans l'intimité, je crois qu'il nous est apparu pour protester contre son fils Magloire qui n'a pas su garder le bien paternel. Cette terre que nous avons achetée a passé comme la nôtre de père en fils depuis le commencement de la colonie. C'était vraiment un lot sacré dont Magloire n'aurait pas dû se départir." Ce sentiment prévalut, et les enfants de Jacques restèrent fermement résolus de ne jamais laisser tomber en des mains étrangères la terre de leurs ancêtres.

Il y a quelques années, Alphonse allait se promener chez Honoré, son frère, et lui parlait du vieux François, le revenant. Le souvenir lointain était encore ancré dans leur imagination et tous deux restaient plus que jamais convaincus que cette vision n'était pas un songe mais une réalité indubitable.



Les Sulpiciens et le Séminaire de Montréal (1657)

LE vénérable M. Olier, fondateur de la compagnie et du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et qui s'était occupé activement de l'association de Ville-Marie (1640) envoya quatre membres de sa communauté à Montréal (1657), pour y jeter les bases d'un séminaire destiné à la formation littéraire et religieuse du clergé.

Voici les noms de ces dignes ecclésiastiques : MM. Gabriel de Thulière de Lévis de Queylus, abbé Loc-Dieu, vicaire général, docteur en théologie, nommé supérieur ; Gabriel Souart bachelier en droit canon, préposé à la cure de Ville-Marie ; Dominique Galinier, chargé de réunir les sauvages chrétiens en un village ; A. D'Allet, secrétaire de M. de Queylus. Ces messieurs arrivèrent à Québec le 29 juillet 1657. De là ils se rendirent à Montréal, le lieu de leur destination. Leur pied-à-terre fut d'abord l'Hôtel-Dieu où mademoiselle Mance avait mis des chambres à leur disposition. Ils se retirèrent ensuite, en attendant la construction de leur séminaire, dans une maison de M. de Maisonneuve.

Quelques années après leur arrivée (1761), les Sulpiciens, de concert avec les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, ouvrirent des écoles au fort de la Montagne, en faveur des enfants sauvages. Pour les prémunir contre les désordres de l'intempérance, on les éloigna ensuite de Montréal. En 1696, on les fixa

au Saut-au-Récollet, puis de là, en 1720, au lac des Deux-Montagnes.

En 1668, M. Gabriel Souart ouvrait une école à Ville-Marie. M. François de Belmont en devint le premier maître. Cette école fondée sur l'île de Montréal, est le grain de sénevê de l'arbre éducationnel, qui, avec le temps, s'est développé considérablement ; écoles primaires, couvents, académies, collèges, universités s'y rattachent.



L'enseignement religieux aux sauvages

Ajoutons un mot historique sur l'abbé Souart. Fils d'un droguiste, employé à la cour des ducs d'Orléans, doué d'un caractère extrêmement pacifique, il passe une jeunesse brillante ; il étudie la médecine avec succès, puis la pratique à Ville-Marie, avec l'autorisation du Saint-Siège.

Le ministère sacré qu'il exerce lui-même fait comprendre qu'il faut être à la fois homme de conseil et

d'action. Il emploie sa fortune considérable au soutien des colons et des communautés religieuses. Il verse d'abondantes aumônes en faveur des miséreux. Il considère comme titre de gloire d'avoir été le fondateur de l'école de Ville-Marie.

Plus tard (1773), l'urgente nécessité d'ajouter des classes de latinité à l'école demandait un local plus spacieux. Le séminaire transporta alors l'école au collège, qu'il venait d'ouvrir au château Vaudreuil, sur la place Jacques-Cartier. L'établissement comptait au moins 300 élèves en 1789.

Sept ans après, une succursale établie au faubourg Saint-Louis fut confiée au père Lucet. A partir de cette époque, les écoles se multiplièrent sur l'île de Montréal. La plupart étaient fondées et entretenues par les MM. de Saint-Sulpice.

Le collège de Montréal, sous la direction de M. J.-B. Curateau de la Blaiserie, ouvrit ses classes dans le presbytère de la Longue-Pointe, vers l'année 1767. Le directeur de cet établissement était en même temps curé de la susdite paroisse.

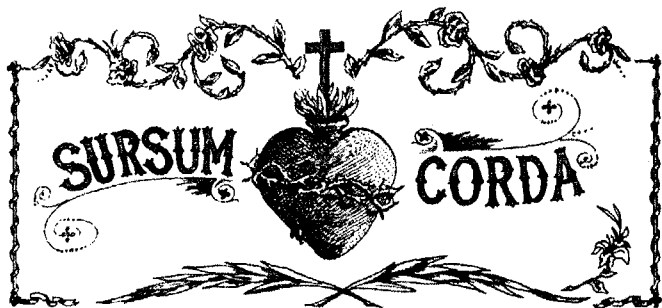
En 1773, le collège était installé dans le château Vaudreuil, sous le nom de Saint-Raphaël. Pour se procurer cette propriété, la fabrique avait payé 19,500 livres.

Incendié en 1803, il fut alors transporté à la rue du collège, près du marché Sainte-Anne (1806) ; mais ses locaux étant devenus exigus, les MM. de Saint-Sulpice élevèrent au pied du Mont-Royal, un établissement qui prit des proportions considérables. Les constructions telles qu'on les voit à peu près aujourd'hui datent de 1870.

Les MM. de Saint-Sulpice s'occupaient du ministère religieux de l'île de Montréal et de quelques do-

maines environnants, dont ils étaient les seigneurs. Ces prêtres admirables prenaient l'enfant au berceau pour le suivre pendant sa vie jusqu'au tombeau. Les fidèles leur étaient attachés. Ils les suivaient, les vénéraient, leur confiaient leurs secrets les plus intimes, et versaient en leur présence leurs larmes les plus cachées. Ces hommes de Dieu étaient les intermédiaires obligés entre la richesse et l'indigence. Ils voyaient les pauvres et les riches frapper tour à tour à leur porte les uns pour demander et les autres pour donner. Leur tolérance et leur mansuétude étaient inlassables. Une main se levait pour faire l'aumône et l'autre pour bénir. La bouche ne prononçait que des paroles de miséricorde et d'encouragement. La porte du séminaire était ouverte à toute heure. Chaque prêtre avait toujours près de lui son bâton de voyage. Saisons, distances, contagion, froid, glace, neige, pluie, rien n'empêchait le prêtre de se rendre auprès d'un malade, pour lui porter les secours de la sainte Église et le préparer au grand voyage de l'éternité. Chacun n'avait à cœur que deux choses : son devoir sacerdotal et la coopération au salut des âmes.

Les Sulpiciens eurent aussi la gloire de compter leurs martyrs. Deux devinrent victimes des farouches Iroquois. M. le Maître, en récitant son bréviaire à la ferme Saint-Gabriel, à proximité de la ville, tomba entre leurs mains cruelles et eut la tête tranchée (1661). Les barbares l'emportèrent comme un trophée dans leur village. La tradition raconte que les traits ensanglantés de son visage se dessinèrent sur le mouchoir dont on avait enveloppé sa tête. Ce spectacle sema la terreur parmi ses bourreaux. Deux mois plus tard, M. Vignal était massacré à l'île Saint-Pierre et voracement dévoré sous les yeux épouvantés de ses compagnons.



*Là-haut, où l'on ne voit pas l'ombre du chagrin,
S'étalent les splendeurs d'une terre sacrée :
Les ruisseaux coulent purs dans la plaine azurée,
Et les jours radieux ont un reflet divin ;
L'âme dans cette terre, en extase est ravie,
Toujours sous ses yeux brille un printemps enchanteur ;
Le pauvre pèlerin atteint avec bonheur
Les sommets merveilleux de ces monts pleins de vie.*

*De rêves séduisants nos esprits enivrés
Ont parfois contemplé ces collines fleuries,
Et nos âmes souvent de blessures flétries
Trouvent doux les parfums de ces lieux adorés.
Des plus âpres douleurs l'existence asservie
Aime à goûter en paix les baumes des jardins
Où sur des lits d'onyx mille flots cristallins
S'élancent des sommets de ces monts pleins de vie.*

*Quand monte mon regard un beau soir au ciel bleu,
Où dans leur pur éclat les étoiles scintillent,
Je pense aux bienheureux dont les ailes d'or brillent :
Leurs cœurs sont enivrés des sourires de Dieu
Et leur soif de bonheur, pleinement assouvie.
Sur la terre d'exil nous semons dans les pleurs,
Mais voyons dans l'azur les rayons sans pâleurs
Qui flamboient aux sommets de ces monts pleins de vie.*

LE SÉMINAIRE DE QUÉBEC (1663)

LE Séminaire de Québec fut fondé en 1663, par Mgr de Laval-Montmorency, premier évêque du Canada. L'illustre prélat fit les donations suivantes au dit Séminaire :

1° Les Seigneuries de Beaupré et de l'Isle Jésus, près de Montréal ;

2° Le fief Saut-au-Matelot, situé dans la ville de Québec ;

3° Une maison au Château-Richer et la Seigneurie de la Petite-Nation, située sur la rivière Ottawa ;

4° Tous les meubles, livres, ornements, et arrérages de ventes dus au dit évêque, lors de son décès, qui arriva le 6 mai 1708.

Toutes les propriétés, tous les biens donnés au Séminaire de Québec par Mgr de Laval avaient été acquis au prix de ses deniers de famille. Il est bon de se rappeler que Mgr de Laval était allié à la famille royale de France.

Le Séminaire de Québec n'a jamais reçu un seul denier ni du gouvernement français, ni du gouvernement anglais, ni d'aucune institution civile.

Mgr de Laval n'imposa au Séminaire de Québec que deux obligations : supporter l'œuvre du grand et du petit Séminaire, et donner gratuitement la pension et l'instruction à douze enfants pauvres.

Il faut bien remarquer que les diverses donations de Mgr de Laval n'avaient pas une bien grande valeur

à l'époque où elles furent faites. Le pays était encore désert, et les revenus de toutes les seigneuries n'atteignaient qu'un chiffre fort peu élevé. Mais le saint évêque avait donné tout ce qu'il avait.



Mgr Laval-Montmorency

“Après trente-sept ans d’existence, le deuil et les larmes entrèrent dans le Séminaire ; l’incendie vint ruiner en quelques heures l’œuvre chérie de Mgr de Laval, le 3 décembre 1700. Mais dans les desseins

éternels de la Providence,—dit un orateur très estimé¹, —le Juste n'est pas assez éprouvé ; Dieu veut le purifier davantage par le feu de la tribulation, comme l'on épure l'or dans le creuset ; il veut faire connaître qu'il est lui-même l'architecte et l'ouvrier de cette maison, qu'elle est son ouvrage, et un nouveau malheur, plus grand, plus désastreux que le premier, vint une seconde fois attrister tous les cœurs². Comment réparer ce cruel désastre ? Résigné à la volonté de Dieu, Mgr de Laval, qui possède son âme dans la patience, qui espère contre l'espérance même (*contraspeum in spes*—Rom. IV) ; s'humilie, adore les desseins de Dieu, s'appuie sur Dieu seul, et déjà sur le bord de la tombe, il semble reprendre une vigueur nouvelle, et il rebâtit cet asile qu'il avait ouvert à la jeunesse française et canadienne. Si la gloire des directeurs du Séminaire de Québec est de l'avoir eu pour père et pour fondateur, la gloire de Mgr de Laval est d'avoir eu dans tous ceux qui ont continué son œuvre, des fils héritiers de ses vertus, et qui chaque jour enrichissent sa couronne.

Par suite des pertes sur mer et des deux incendies mentionnés, le Séminaire se voit sur le point de succomber sous le poids de tant de calamités. Toute la colonie s'émeut à la vue du malheur qui la menace, et par ses premiers citoyens, elle s'adresse au roi, elle lui demande des secours, elle le supplie de ne pas laisser périr une œuvre si utile à la religion et à la société. Le Séminaire, toutefois, ne reçut aucun secours. Soumis à la Providence, rien ne put décourager les direc-

1 M. l'abbé Antoine Racine, plus tard évêque de Sherbrooke, dans son discours, à l'occasion de la célébration du 200^e anniversaire de la fondation du Séminaire de Québec, le 30 avril 1863.

2 Deuxième incendie, 1^{er} octobre 1705.

teurs de cette maison de Québec ; ils poursuivirent leur œuvre avec un zèle toujours croissant. Quand Dieu le veut, que peuvent contre lui la maladie, la guerre, la pauvreté ?

Nous vîmes donc les Brisacier, les Tremblay du Séminaire de Paris, les Bernières, les Maizerets, les Vallier, les Dudouyt, les Gloudelet du Séminaire de Québec continuer l'œuvre de Mgr de Laval, malgré les malheurs de la guerre, de l'incendie, et disons-le, malgré la malice et la jalousie.

Voici des jours de deuil qui s'approchent. Nous sommes en 1759. La voix du canon retentit sur les hauteurs de Québec et sur les plaines d'Abraham ! Disons de suite que nos pères ont fait leur devoir : une main sur la croix, l'autre sur l'arme, ils ont noblement versé leur sang pour la défense de la foi et de la patrie. Et dans ces âpres combats, les élèves du Séminaire peuvent réclamer leur part de gloire !

Nos ancêtres ont fait leur devoir,—dit encore l'orateur déjà cité,—mais la France a-t-elle fait le sien ?... Soyons justes ; la nation française n'est pas coupable ; elle rougit encore de la faiblesse de ceux qui la gouvernaient à cette époque néfaste.

L'effroyable révolution que Dieu déchaîna plus tard contre elle, doit nous faire bénir la Providence qui nous en a si miséricordieusement épargné les horreurs.

Après un siècle et demi, la domination française avait disparu dans toute l'étendue du Canada (1760).

L'Église du Canada avait perdu son premier pasteur ; il n'avait pu survivre aux calamités de sa patrie. Grâce à la sagesse et aux conseils des directeurs du Séminaire de Québec, Mgr Briand avait été agréé par la Cour d'Angleterre, et son arrivée à Québec avait répandu la joie dans tous les cœurs. L'évêque est pauvre, sans palais, sans revenus ; le Séminaire, pauvre lui-même, lui ouvre ses portes, lui donne, ainsi qu'à ses successeurs, pendant soixante-seize ans, un asile convenable. L'histoire fidèle dira, à l'éloge du Séminaire, que si cette maison doit son existence au premier évêque français, l'épiscopat du Canada lui doit en grande partie son existence sous la Domination anglaise¹.

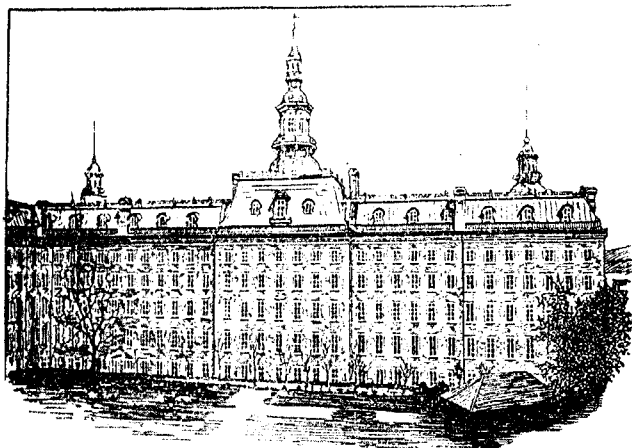
Le beau et vaste collège des Jésuites est fermé aux lettres et aux sciences ; le Séminaire, ruiné par la famine et par la guerre, ouvre ses portes à la jeunesse canadienne et se fait le ministre de la Providence sur la société. Il comprend la tâche que demandent de lui la religion et la patrie. Persuadé que de l'éducation chrétienne dépendent le bonheur de la famille et l'ordre de la société civile, il veut non seulement instruire gratuitement la jeunesse, développer son intelligence, mais surtout former son cœur, régler ses mœurs, agrandir son âme afin qu'elle use de la science pour son bien et pour le bonheur de la société."

Pour compléter les études de l'enseignement secon-

¹ Comme preuve de cet avancé, nous reproduisons le passage suivant extrait d'un mémoire sur l'éducation, écrit par Mgr J. François Hubert.

"... Je ne dois pas omettre que depuis la conquête, les évêques de Québec ont toujours demeuré au Séminaire, qui s'est fait un devoir de les loger et de les nourrir gratuitement et honorablement. En outre, cette maison a été renommée auprès de tous par les aumônes journalières, et par le zèle, avec lequel elle s'est montrée quand il s'est agi de quelques contributions publiques."

daire, le Séminaire, avec sa succursale très florissante et aujourd'hui indépendante à Montréal, est devenue un grand facteur au Canada par le rôle prépondérant qu'elle exerce parmi les jeunes gens destinés à gouverner l'Église et l'État.



Université Laval de Québec

Le pape Léon XIII a déclaré vénérable le fondateur de l'Église du Canada, en 1896. Les ossements de l'illustre prélat avaient été transportés dans la chapelle du Séminaire de Québec, en 1878.





NAUFRAGE D'UNE CHALOUPE



IL y a quatre-vingts ans et plus, les habitants de Saint-Pierre et de Sainte-Famille—deux paroisses situées au nord de l'île d'Orléans—s'entendaient pour aller à Québec, vendre les produits de leurs terres et faire en même temps des emplettes. Ces voyages se faisaient en chaloupe, par le bras nord du fleuve Saint-Laurent. Ordinairement, on partait de grand matin. La veille du jour fixé, on portait ses effets à bord. En cas de pluie, tout était recouvert de toiles goudronnées. La garde en était confiée à un homme recommandable.

Le présent récit se rapporte à onze habitants de Sainte-Famille, en l'automne de 1832. Avant six heures du matin, tous étaient au poste. Quelques minutes après, le pilote X, levait l'ancre, le vent gonflait la voile et la chaloupe s'éloignait de la large grève rocailleuse. Tous les passagers firent alors le signe de la croix—pieuse coutume qui se conserve encore dans les campagnes,—pendant que la cloche de l'église de Sainte-Famille sonnait l'Angélus, que le petit équipage récita pieusement. Il n'avait pas encore fini que la cloche de l'église de Château-Richer, paroisse située au pied des Laurentides, égrena à son tour ses notes argentines en l'honneur de la Vierge.

Un dernier regard se porta sur le couvent de sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, perché com-

me un nid d'aigle au sommet de la côte élevée de Sainte-Famille¹.

La chaloupe s'éloigna ensuite lentement de la batture pour gagner le large. L'œil attentif s'intéressait à voir des milliers de canards se plonger dans l'eau, des hérons " aux longs pieds et aux longs becs emmanchés de longs cous " côtoyer la grève, des bandes d'outardes, s'élevant lourdement en poussant leurs cris sauvages. Si les échos des grèves des paroisses du nord de l'île pouvaient parler, n'est-ce pas avec orgueil qu'ils proclameraient les noms de nos Nemrods canadiens, dont les coups de fusil habilement dirigés ont abattu des milliers de volatiles ou fait mordre la poussière à des centaines de farouches Iroquois.

Un vent favorable gonfle la voile et pousse lestement l'embarcation. La gaieté règne à bord. Les passagers s'animent en fumant de bonnes pipes de tabac canadien. Des chansons : " A la claire Fontaine, " " A Saint-Malo, beau port de Mer ", et autres, réchauffent les sentiments patriotiques. Les rives escarpées du fleuve présentent de superbes panoramas. A droite, les Laurentides aux sommets arrondis, dentelant l'horizon et portant sur leurs flancs bigarrés des amoncellements de verdure et de chaume ; à gauche, la côte de l'île, tantôt abrupte, tantôt échelonnée en plateaux pittoresques.

La chaloupe file à merveille. Après Sainte-Famille vient la paroisse Saint-Pierre. En face de celle-ci, au nord, se trouve l'Ange-Gardien. Les églises de

¹ Cette maison, plus de deux fois séculaires, doit sa fondation à la vénérable Marguerite Bourgeoys. C'est bien une vieille relique. Une des premières religieuses employées dans cette école fut la sœur de l'Assomption (Marie Barbier), canadienne de naissance. Les débuts furent pénibles ; une extrême pauvreté se faisait sentir. A peine les bonnes religieuses avaient-elles ce qui leur fallait pour la nourriture et le vêtement.

ces deux paroisses, vis-à-vis l'une de l'autre, comptent chacune près de deux siècles.

Saint-Pierre rappelle des légendes terrifiantes : les loups-garous, individus transformés en loups, qui erraient pendant la nuit ; les sorciers, hommes vendus au diable, qui jetaient des malélices sur les personnes, les animaux et les récoltes et, réunis sous le nom de chasse-galerie, se promenaient dans les airs, en faisant entendre des vociférations, des bruits de chaînes et un vacarme d'enfer ; ces récits fabuleux étaient bien propres à effrayer les enfants et à mystifier les gens trop crédules.

Bientôt les passagers se trouvent en face de Beauport, à l'ouest ; à l'est c'est encore l'île d'Orléans. Le lointain bruit sourd de la chute de Montmorency frappe déjà l'oreille. Cela évoque des souvenirs historiques. C'est dans ces parages que Wolfe, après une infructueuse attaque contre les troupes françaises, dut se retirer avec une perte de quatre à cinq cents de ses meilleurs soldats.

La chaloupe s'avance toujours, lorsque tout à coup les regards se portent au nord de l'horizon, où un gros nuage montre sa tête grisâtre. Bien sûr qu'il porte un formidable orage dans ses flancs. Il s'avance rapidement dans le grand ciel bleu. Le vent s'élève, le fleuve se tourmente, la foudre gronde, la voile bat fort, la chaloupe craque et glisse sur les flots. La peur se manifeste sur tous les visages. Une pluie torrentielle mêlée de grêle augmente la frayeur. De furieuses vagues à crinières blanches menacent d'engloutir l'embarcation. Le pilote crie : " Fermons la voile." Personne n'y peut réussir. On prie, on pleure, on se lamente, on promet des messes, on fait des vœux. Le ciel se montre impitoyable. On s'efforce de diriger

la chaloupe vers le quai de la basse-ville d'où elle n'était pas éloignée, mais une terrible bourrasque la renverse. A part le pilote cramponné au mât, tous les passagers, au nombre de onze, se noient.

La fureur de la tempête calmée, quelques pêcheurs témoins de ce déplorable accident, se mettent à la recherche des cadavres qu'ils trouvent à la marée baissante.



Une chaloupe qui fait naufrage

Le lendemain, la chaloupe, portant un pavillon noir au-dessus de sa voile, retournait à Sainte-Famille. Elle portait les corps des onze noyés¹. Les habitants des paroisses riveraines s'étaient rendus en grand nombre au bord du fleuve, pour assister à ce spectacle désolant. Des complaintes furent composées sur ce sujet navrant, et les murs des grandes chambres des maisons de l'île retentirent longtemps des accents lugubres rappelant ce souvenir inoubliable.

¹ Voici les noms : Pierre Marquis—Joseph Turcotte—Jean-B. Leblond—Georges Leblond—Jacques Martineau—Jos.-Nazaire Drouin—François Marquis—Marcel Dorval—Jérémic Pouliot—Joseph Gosselin—Joseph Hébert.



HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC (1693)



C'EST au mois de juillet 1685. Toute la population de Québec est en liesse. Le canon du fort gronde, les cloches carillonnent et les fanfares des bataillons de la ville font entendre leurs joyeux accords. Cette brillante démonstration annonce un heureux événement : l'arrivée d'un nouveau gouverneur général, qui vient remplacer M. de la Barre, que les infirmités plus que l'âge invitaient au repos.

Plusieurs personnages de distinction accompagnaient le nouveau gouverneur. L'un d'eux surtout, un jeune prêtre, attirait l'attention pendant la traversée. M. de Denonville lui témoignait une grande estime. Les autres prêtres, au nombre de huit à bord, lui marquaient une sympathique déférence; en un mot tous les passagers l'admiraient et le vénéraient.

MM. les supérieurs du Séminaire, présents à sa réception, devinèrent bientôt les rares qualités qui animaient ce jeune abbé. Il était modeste, simple, distingué dans ses manières, discret dans ses paroles, avait une âme grande et élevée, une volonté énergique, mais assez souple pour se plier aux circonstances quand l'intérêt du bien le demandait. Ce prêtre était M. de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier, qui venait en qualité de grand vicaire de Mgr de Laval.

A peine trois ans s'étaient-ils écoulés depuis son arrivée à Québec, qu'il retourna en France et fut sacré évêque à Saint-Sulpice de Paris, le 25 janvier 1688. Il revint à Québec le 15 août de la même année. Trois ans plus tard (1691), repassé en France pour régler

quelques affaires concernant les droits de l'évêque, il obtint du roi l'autorisation de fonder un Hôpital-Général dans sa ville épiscopale. Pour cet effet, il fit l'acquisition du couvent des Récollets : ceux-ci avaient conçu le dessein de s'installer à la haute ville.



Mgr de Saint-Vallier

Voulant faire de cette maison une œuvre durable, Mgr de Saint-Vallier en confia la direction aux Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, religieuses vouées par état au soulagement des pauvres et des infirmes. Les sœurs choisies pour commencer l'œuvre de prédilection de l'évêque furent : Louise Doumante — de Saint-Augustin, supérieure ; Marguerite Bourdon — de Saint-Jean-

Baptiste ; Geneviève Gosselin — de Sainte-Magdeleine ; toutes trois professes de chœur. Il y avait aussi une sœur converse : Magdeleine Bacon — de la Résurrection. Elles prirent possession de leur asile de charité le 1er avril 1693, sans être néanmoins indépendantes de l'ancienne communauté. Elles s'en détachèrent en 1701, tout en gardant le même costume religieux. La seule distinction consista en une croix d'argent portée extérieurement sur la poitrine. L'heure de la séparation occasionna de vives et profondes émotions. Les larmes coulèrent abondamment.

Les adieux se firent de part et d'autre avec tous les témoignages de l'amitié la plus sincère. Dès qu'elles aperçurent le petit clocher de Notre-Dame-des-Anges, l'église de leur nouveau monastère, les bonnes religieuses le saluèrent en recommandant leur mission à Marie,

qu'elles regardaient comme leur mère, leur souveraine et leur protectrice.

L'hôpital commençait à peine à fonctionner que la communauté eût à faire un grand sacrifice. Certaines difficultés avec les autorités du pays réclamaient Mgr de Saint-Vallier en France. Pour comble de malheur, le vaisseau *La Seine* qui le ramenait au Canada, en 1704, fut capturé par les Anglais et conduit à Londres, où l'évêque de Québec et les autres passagers passèrent cinq ans en captivité. Son retour occasionna une grande joie aux religieuses et aux pauvres.

En 1717, l'Hôpital-Général commençait à recevoir les femmes repenties et les aliénés. En 1725, un pensionnat s'ouvrait pour les jeunes personnes. Cette dernière œuvre devint prospère.

Des fièvres malignes qui éclatèrent à l'hôpital, en 1718, enlevèrent un gros tiers des pauvres et des infirmes.

Une autre douloureuse épreuve devait encore frapper la communauté. Mgr de Saint-Vallier tombé gravement malade (1727) assurait aux bonnes religieuses qu'il allait bientôt quitter la terre d'exil pour une patrie meilleure. A partir de Noël, il ne s'occupa plus que des choses du ciel. L'annaliste du couvent dit : " Plus il approchait de l'heure suprême, qui devait le réunir à son Dieu, plus il y avait de paix et de sérénité dans tous ses traits. Il ne parlait plus que pour former des actes d'amour, de confiance, de désir".—"Oubliez-moi, mes enfants, avait-il dit quelques jours auparavant, mais n'oubliez pas mes pauvres ". Ce grand évêque rendit son âme à son Créateur dans la nuit du 26 décembre ; il était âgé de 74 ans, 1 mois et 12 jours.

La communauté pleura sincèrement cette perte irréparable pour elle et ses œuvres. Les obsèques furent célébrées le 2 janvier 1728. On déposa le corps dans l'église de l'Hôpital-Général de Notre-Dame-des-Anges.

Mgr de Saint-Vallier avait dépensé 290,000 écus au Canada, dont 200,000 de son patrimoine.

En 1750, les fièvres malignes se déclarèrent plus violentes que jamais à l'Hôpital-Général. Les malades se succédèrent nombreux tout l'hiver. Les sœurs les secoururent avec un dévouement incomparable. Plusieurs tombèrent épuisées sous le poids des fatigues. Six devinrent victimes de leur charité sans bornes. Parmi les pauvres de l'hôpital, on compta treize morts. Après ces événements désastreux, le fléau cessa ses ravages.

Alors se prépare un grand drame sanglant entre les nations française et anglaise. Mgr de Ponbriand, successeur de Mgr de Saint-Vallier, dans une lettre pastorale, ordonne des prières publiques, anime le peuple à opposer une vive résistance à l'ennemi, recommande l'obéissance aux chefs et signale les défauts à éviter pour ne pas mettre obstacle au secours du Dieu des armées. On voit alors les Canadiens pleins d'ardeur et de confiance voler au combat. Prêtres, vieillards, femmes et enfants restent seuls pour vaquer aux travaux des champs.

Au printemps de 1758, six mille hommes arrivent de France sur six vaisseaux. Ce sont les bataillons de la Saxe et du Royal-Roussillon, avec quatre cents recrues pour combler les vides faits par la mort dans les batailles précédentes. Malheureusement, on avait compté sans la contagion des fièvres qui amena 600 malades à l'hôpital et en fit mourir un bon nombre.

Les deux années, 1757 et 1758, enlevèrent 597 hommes, dont 388 militaires et 209 matelots.

Les Anglais se préparaient activement pour la campagne de 1759. A cette vue, Montcalm pressait la France de lui envoyer des secours en troupes, en vivres et en munitions, mais le gouvernement de Louis XV répondait à l'héroïque vainqueur de Carillon que les échecs des armées françaises en Allemagne épuisaient la mère patrie.

Durant le siège de Québec de 1759, les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu et les Ursulines se retirèrent à l'Hôpital-Général, où elles furent accueillies avec la plus cordiale bienveillance. L'hôpital fut aussi obligé d'ouvrir ses portes à plus d'un millier de pauvres infortunés blessés à la guerre. Les religieuses se virent alors dans la nécessité de dresser des lits un peu partout pour les recevoir. Elles sacrifièrent même l'église et leur chapelle, ne gardant dans le chœur de celle-ci qu'un petit endroit pour la célébration du saint sacrifice, auquel elles assistaient entassées les unes sur les autres.

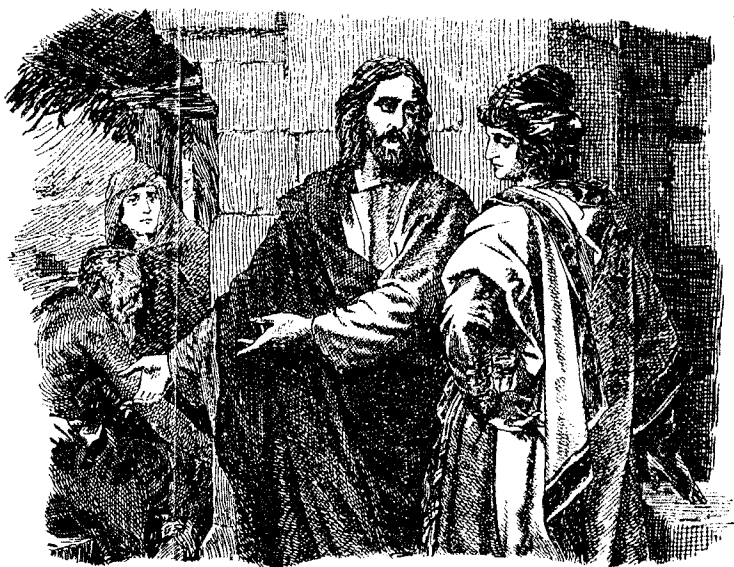
La guerre terminée, les Ursulines et les Hospitalières retournèrent dans leurs couvents respectifs. La relation dit : " Ce ne fut pas sans verser des larmes que se fit ce départ. L'estime, la tendresse, l'union que cela avait renouvelé, par le long séjour qu'elles avaient fait avec nous, rendit cette séparation des plus sensibles."

Une grande peine pour les Ursulines fut aussi de laisser loin d'elles deux de leur sœurs décédées pendant leur séjour à l'Hôpital-Général.

La capitulation de Montréal, qui s'opéra le 8 septembre 1760, terminait la guerre de sept ans dans

l'Amérique du Nord. L'Europe en vit la fin en 1763, par le traité de Paris. En vertu de cet acte, Louis XV cédait la Louisiane à l'Espagne et garantissait à l'Angleterre la possession du Canada, de l'Acadie, de l'île Royale et de toutes les îles et côtes du fleuve Saint-Laurent, à l'exception de deux petites îles : Saint-Pierre et Miquelon.





JÉSUS ET LE JEUNE HOMME

QU'EN parcourant la Palestine, Jésus jetait à tous les échos des paroles de vie, pour élever les âmes jusqu'aux sublimes hauteurs de la morale évangélique.

Un jour, de grand matin, Jésus et ses apôtres, longeant la rive orientale du Jourdain, virent un jeune homme s'approcher d'eux. Son visage pur et mélancolique, la noblesse de son allure et les riches vêtements qui le couvrent, font deviner qu'il appartient à l'aristocratie juive.

Il a, sans doute, entendu le Maître parler de la vie éternelle, et son cœur s'est senti épris d'un ardent amour pour la vertu.

Près de Jésus, il se jette à genoux et dit d'une voix suppliante : *Bon Maître, que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle ?* Ses yeux limpides, où se

réflète la candeur de son âme, sont fixés sur Jésus. Il attend la réponse qui doit guider sa jeunesse et orienter sa vie. Avec douceur, le Maître relève le jeune homme et lui dit : *Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon.* Le jeune homme garde le silence et timidement baisse la tête.

Sais-tu, reprend Jésus, les commandements que tout homme doit garder pour parvenir à la vie éternelle ? Ils nous enseignent qu'il ne faut point tuer ni commettre d'adultère ; qu'il faut être véridique dans ses paroles, respecter son père et sa mère et aimer le prochain comme soi-même.

Le jeune homme répond avec assurance : *J'ai observé tous ces commandements depuis mon enfance ; que me manque-t-il encore ?*

Jésus regarda longuement cet adolescent et il l'aima à cause de la beauté de son âme, qui était fraîche comme la rosée du matin, et blanche comme le lis de la vallée et la neige des montagnes.

Alors Jésus invite ce jeune homme à le suivre :

Veux-tu être parfait, lui dit-il, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Après, viens et suis-moi.

Le divin Maître ouvre des horizons lumineux aux regards du jeune homme ; il l'appelle à gravir les âpres sentiers de la perfection. Pour cela il lui faut renoncer à ses biens et les donner aux pauvres. Une lutte terrible entre l'amour de Jésus et l'amour des richesses se livre dans l'âme du jeune homme. Le dernier mobile l'emporte, et, triste, il s'en va.

Qu'est devenu cet adolescent pour n'avoir pas entendu l'appel divin ? Terrible question !

Combien de jeunes gens, pour ne s'être pas rendus à l'appel de Dieu, vivent mal à l'aise dans le monde et ne trouvent rien pour satisfaire les aspirations infinies qui tourmentent leurs âmes !

Chers adolescents, rendez-vous généreusement et de suite à l'appel du divin Maître. La récompense sera bien au-dessus du sacrifice que vous aurez à faire.





URSULINES DES TROIS-RIVIERES (1694)



DÈS le commencement de la colonie, les Français avaient établi un poste de traite aux Trois-Rivières, appelé par les Sauvages *Métabéroutin*. Les Récollets visitèrent cet endroit l'année suivante de leur arrivée (1616). On trouve même le frère Pacifique Duplessis y faisant le catéchisme aux petits sauvages. Champlain fonda un fort et une habitation en ces lieux où les Algonquins, les Montagnais et les Poissons-Blancs passaient une partie de l'été à faire la chasse et la pêche.

La Violette fut chargé d'y jeter les bases d'un établissement permanent en 1634. Il le fixa sur le terrain même qu'avait occupé autrefois une bourgade algonquine, détruite par les Iroquois. Deux Jésuites, les pères LeJeune et Buteux, s'y fixèrent la même année, dans une résidence appelée *Conception*, et commencèrent à tenir les registres paroissiaux, qui n'ont pas été interrompus jusqu'à nos jours. L'acte suivant est extrait du premier registre :

“ C'est l'année avant sa mort que Champlain éleva le fort des Trois-Rivières, qui consistait en une enceinte de pieux de cèdre enfoncés dans le sable. Les Jésuites y desservirent l'église jusqu'en 1671, époque où les Récollets vinrent s'y établir, et cet avant-poste de la capitale, sur le grand fleuve, fut toujours d'une grande importance pour la défense de la colonie. Un

Jésuite y a trouvé les gloires du martyr, le père Jacques Buteux, tué par les Iroquois, le 10 mai 1652, au troisième portage de la rivière Saint-Maurice ; et l'aïeul de tant d'honorables familles du Canada, le capitaine Pierre Boucher, s'y est couvert des lauriers de la gloire humaine, par sa valeureuse défense de la citadelle trifluvienne, au mois d'août 1653, à la tête des braves milices du pays."

Le 8 octobre 1697, le vénérable évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, quoique épuisé de fatigues et accablé d'affaires, fonda un hôpital aux Trois-Rivières. Il en confia la direction aux Ursulines de Québec. Celles-ci, quoiqu'ayant l'enseignement pour principale occupation, envoyèrent trois sœurs professes et une converse pour commencer cet établissement de charité. La supérieure portait le nom de *Marie Brouet-de-Jésus*. Les Ursulines des Trois-Rivières unirent donc, pendant bon nombre d'années, à leur œuvre éducative, le but secondaire pour elles de soigner les infirmes et les malades. Ce double emploi demandait à ces bonnes religieuses un dévouement inlassable. Elles restèrent sous la dépendance du couvent de Québec jusqu'en 1731.

Les épreuves n'épargnèrent pas la nouvelle fondation. Deux années venaient à peine de s'écouler que le bon Dieu, trouvant déjà des fruits mûrs parmi ses servantes, vint moissonner la sœur Marie le Vailant de Vaucelles de Sainte-Cécile. Un mois après son arrivée à Québec, cette infatigable religieuse avait été envoyée au monastère des Trois-Rivières en qualité d'assistante. Elle avait fait de si rapides progrès dans l'étude des langues indiennes, qu'en peu de temps elle fut à même d'enseigner la religion aux

Algonquins, qui, pour se préparer au baptême, se rendaient au couvent. Son zèle ardent pour procurer la gloire de Dieu et la fidélité à ses devoirs religieux, la faisaient désigner sous le nom de sainte.

La perte douloureuse de la sœur Sainte-Cécile fut suivie de celle de la sœur converse Gravel de Sainte-Anne. En prodiguant ses soins généreux et empressés à la sœur Sainte-Cécile, elle contracta la fièvre qui l'avait fait mourir. Elle prit le lit le jour de l'enterrement de celle pour laquelle elle s'était tant dévouée et mourut six jours après.

Des épreuves d'une autre nature vinrent fondre sur l'établissement ; il devint la proie des flammes en mai 1752. Les bonnes religieuses se trouvaient en quelques heures dépouillées de tout et réduites à accepter une demeure de la charité d'autrui. Leur position était d'autant plus pénible que le feu ayant détruit une partie de la ville avait ruiné les familles qui auraient pu leur prêter secours.

Dans cette circonstance déplorable, Mgr de Pontbriand vint passer quelque temps aux Trois-Rivières pour faire reconstruire le couvent. Le vénérable prélat ne voulut, pendant son séjour dans cette ville, avoir d'autre maison que celle du domestique du monastère : la seule que le feu avait épargnée.

Une seconde conflagration éclata en septembre 1802. Le désastre fut complet. Les religieuses, privées d'asile, vinrent se réfugier chez les Ursulines de Québec. Quatre sœurs, néanmoins, à la demande de l'évêque restèrent aux Trois-Rivières.

M. l'abbé de Colonne, aumônier des Ursulines des Trois-Rivières pendant au moins quinze ans, travailla avec un zèle admirable à accroître la ferveur

dans les âmes généreuses confiées à son ministère spirituel.

Voici un extrait de ce qu'il pensait des croix et des souffrances :

“ Ma fille, disait-il, toute cette vie n'est qu'un combat ; plus le combat est rude, plus la couronne



Monseigneur Pontbriand

sera grande ; plus il est long et difficile, plus Jésus notre chef nous donnera de secours. Le repos sera au ciel, n'en cherchons pas sur la terre... C'est surtout par la soumission à la volonté divine que l'on

prouve à Dieu son amour, et c'est cela seul, ma fille, que Dieu demande de vous. Il n'a pas besoin de vos sentiments ni de leurs expressions, il ne demande de vous que vos actions, votre fidélité, votre soumission à sa sainte volonté. Avec cela votre état sera plus sûr que si vous sentiez toutes les ardeurs des séraphins. Cent fois le jour dites : "Que votre volonté soit faite !" Dites-le de bouche, criez-le quand même votre cœur paraît dire le contraire. O mon âme, tu n'as rien à craindre tant que tu espères en Dieu !..... "





HÔPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL (1727)



CETTE maison de bienfaisance doit sa première fondation à un brave citoyen de Montréal, M. François Charron de la Barre, qui voulut y consacrer ses biens et sa personne. Deux autres laïques, MM. Jean Fredin et Pierre Le Ber, s'associèrent à cette œuvre de charité. Le dernier, sans faire les vœux de religion, vécut retiré du monde à l'hôpital, où il termina sa vie édifiante, en 1707. Ces trois hommes vertueux brûlaient du désir ardent de fonder une congrégation de frères hospitaliers pour secourir les pauvres et les infirmes. En 1688, ils obtinrent du supérieur de Saint-Sulpice un terrain propice à l'installation de l'œuvre projetée. Ils firent à leurs frais plusieurs autres acquisitions favorables à leur entreprise. Le but de l'établissement était de "retirer les pauvres enfants orphelins, estropiés, vieillards, infirmes et autres nécessiteux du sexe masculin, pour y être logés, et secourus dans leurs besoins, les occuper dans les ouvrages qui leur seront convenables, faire apprendre des métiers aux dits enfants, et leur donner la meilleure éducation que faire se pourra."

Quelque temps après, cette maison se chargea de former des maîtres pour les écoles des campagnes. En 1694, Mgr de Saint-Vallier approuva cet institut sous le titre de "Frères Hospitaliers de Saint-Joseph de la Croix." Plus tard l'hôpital diminua tellement

qu'il fut réduit à ne plus compter que deux frères donnant leurs soins à quatre vieillards.

Ce fut à ce moment que se présenta Marie-Marguerite du Frost de la Jemmeraye, pour prendre en mains cette œuvre de charité périlicite et abandonnée de M. Charron. Marie-Marguerite, née en 1701, à Varennes, village situé au sud du fleuve à sept lieues de Montréal, était fille d'un brave Breton, officier de marine, qui s'était fixé au Canada. En 1722, elle épousa M. d'Youville, qui huit ans après, la laissait veuve avec deux garçons. Ceux-ci embrassèrent plus tard la vie sacerdotale. Madame d'Youville ne songea alors qu'à se dévouer aux bonnes œuvres. Elle visite les malades et reçoit des estropiés dans sa maison. Bientôt quelques saintes filles s'unissent à elle et c'est ce qui lui permet d'agrandir le cercle de son activité. Le zèle intelligent de Madame d'Youville la désigne aux MM. de Saint-Sulpice, les seigneurs de l'île de Montréal, comme ayant toutes les qualités voulues pour la direction de l'Hôpital-Général. Elle en est chargée, provisoirement, en 1747. Aussitôt, une tempête d'insultes et de calomnies se déchaîne contre elle. Malgré l'insuccès des Hospitaliers, les personnes les plus notables de la ville expriment manifestement le regret qu'ils aient abandonné leur œuvre. L'affaire prend le chemin de Paris ; mais, malgré les accusations les plus défavorables, la cour de Versailles, éclairée sur tous ces agissements, rend justice au mérite de celle qu'on accuse à tort. Des lettres patentes érigent en communauté l'Hôpital-Général, et substituent madame d'Youville et ses compagnes aux anciens Hospitaliers. Sans perdre de temps, racontent les annales, " la Mère-Supérieure s'ingénia de mille

manières pour arriver à payer les dettes de l'hôpital, et pour lui assurer des recettes à l'avenir. Les épreuves n'étaient pas à leur terme, et deux fois elle vit périr par le feu l'asile de ses vieillards et de ses orphelins.

En 1765, notamment, un affreux incendie priva de toutes ressources les 118 personnes que madame d'Youville logeait et nourrissait à son hôpital. Cinq



Mère d'Youville

ans après, les bâtiments étaient reconstruits et agrandis, et elle y recueillait 170 personnes." Avant la conquête, les aumônes perçues et les travaux de la communauté pour les soldats et les particuliers, rapportaient à peu près 60,000 livres de recettes. La cession du Canada aux Anglais diminua considérablement ces revenus. Cependant, l'hôpital continua d'adopter les enfants trouvés, et, de plus, ouvrit un

refuge pour les repenties. Confiante en la Providence, la vénérable supérieure disait peu de temps avant sa mort : " Nous sommes dix-huit sœurs, toutes infirmes, qui conduisons une maison où il y a 170 personnes à nourrir et presque autant à entretenir ; très peu de rentes, la plus considérable est celle de nos ouvrages, qui sont tombés des deux tiers depuis que nous sommes aux Anglais. Toujours à la veille de manquer de tout, et nous ne manquons jamais du moins du nécessaire. J'admire chaque jour la divine Providence qui veut bien se servir de si pauvres sujets pour faire quelque petit bien."

Voici le détail de ce quelque petit bien :

" Le soin des malades infirmes des deux sexes.

L'œuvre des enfants trouvés, commencée en 1754.

L'œuvre des aliénés, commencée en 1783 et abandonnée en 1844.

Le soin d'un orphelinat de filles irlandaises, établi en 1824 dans l'hôpital, et entretenu par le Séminaire de Montréal.

La visite et le soin des pauvres à domicile, commencés en 1846.

La direction de l'asile Saint-Patrice, ouvert en 1847 pour les femmes infirmes et les orphelins irlandais des deux sexes.

Enfin, la direction de l'hospice Saint-Joseph, au faubourg Saint-Antoine, dans une maison en pierre bâtie et donnée en 1853 par M. O. Berthelet, et où sont recueillies les orphelines, ainsi que les femmes âgées et infirmes."

La mère d'Youville, considérée comme l'ange tutélaire des malades souffrants de Jésus-Christ, quitta cette terre d'exil en 1771. Un concert de lou-

anges s'éleva de toutes parts pour proclamer sa bonté, sa charité envers les pauvres, les orphelins, les humbles, les petits et tous les déshérités de la fortune, que le monde regarde souvent comme les rebuts de la société.

Ses admirables filles spirituelles ont conservé ce précieux héritage de leur vénérable mère. En maintes circonstances, elles ont manifesté un courage héroïque. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons qu'en 1847, près de 100,000 émigrés irlandais débarquèrent à Montréal avec les germes terrifiants du typhus. On vit alors les sœurs de Charité, appelées Sœurs Grises, se montrer dignes de leur fondatrice, qui devait les admirer du haut du ciel. Sans se laisser déconcerter par les dangers qu'elles encouraient, elles volèrent au secours des pestiférés. Sept moururent victimes de leur dévouement, sans néanmoins que se ralentit l'ardeur de leurs compagnes.





PRÈS D'UN BERCEAU

DANS l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral, rien n'est plus gracieux et plus sublime, plus fort dans son apparente faiblesse ni plus suggestif dans son muet langage, qu'un berceau.

Nids des oiseaux, palais aériens, berceaux de duvet, que vous êtes éloquents ! Un instinct admirable vous a équilibrés, construits, tressés et tapissés. Un amour plus fort que le danger vous défend, une sollicitude touchante vous protège, et vous jetez aux échos des vallons les harmonies de vos incessants concerts.

Berceau de l'enfant, nid rembourré de plume et d'amour, je te salue comme le plus incompréhensible mystère; tu m'apparais comme le trésor de la famille, le centre de la société, l'espoir de la patrie. Un ange t'a préparé, un ange te défend, et lorsque j'écarte tes blancs rideaux de mousseline c'est encore un ange que je contemple.

Et toi Bethléem si " tu n'es pas la moindre entre les villes de Juda, " si tu es fière entre toutes les cités, n'est-ce pas d'avoir été le Berceau du Christ qui a remué les cieux et la terre ?

Vous, berceaux des grands serviteurs de Dieu et de leurs œuvres, vous êtes les sources bénies d'où se répandent les eaux cristallines de leurs exemples et de leur doctrines.

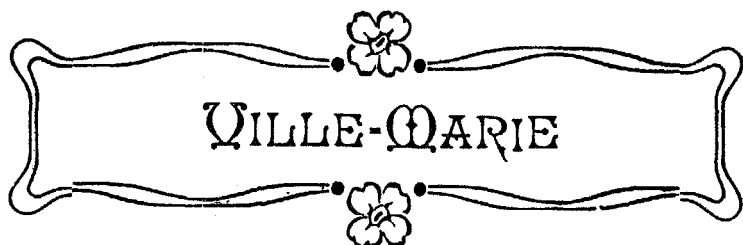
Et vous patrie des saints, Assise, Sienne, Lima, Viterbe, votre plus grande gloire vous est venue des berceaux de ces héros qui ont foulé votre sol et l'ont parfumé de l'odeur de leurs vertus.

Et toi aussi, Montréal, d'un berceau tu reçois ta gloire. C'est un berceau spirituel, la panacée de toute souffrance. Qui ne connaît les filles de la Vénérable Mère d'Youville, appelées *Sœurs Grises*? Ces anges terrestres se trouvent partout sur le chemin de la douleur pour répandre le baume de la consolation.





Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve



*Ode-symphonie, exécutée au Mont-Saint-Louis, le 10 avril 1915, à l'occasion de
la 25e année de prêtrise de M. l'aumônier J.-A.-M. Brosseau.*

PREMIÈRE PARTIE

PROJET

Rêve de Maisonneuve (*Solo de ténor*)

J'ai vu, dans un merveilleux rêve,
Une immense et féconde grève,
Où dansaient autour de grands feux,
Des sauvages nombreux.

J'ai vu des massifs de rocs sombres,
Réflétant sur l'azur leurs ombres ;
Souvent mon âme a des élans
Vers la perle des océans.

J'ai vu de verdoyants rivages,
Pleins d'oiseaux aux brillants plumages ;
Ah ! quel délicieux Éden
Que ce pays lointain.

Dieu créateur, tu tiens les secrets du mystère
De la nouvelle terre,
Que veulent découvrir de pauvres matelots ;
Conduis-les à travers les flots.

A l'Eglise de saint Remi (*Chœur*)

Saint Remi, tendre Père,
Ecoute la prière
De hardis champenois ;
Les voûtes ogivales
Et les échos des dalles
Résonnent de leurs voix.
Donne à nos cœurs force et courage,
Arme nos bras d'âpre valeur,
De la mer calme la fureur,
Des autans éloigne la rage :
Grand saint Remi, charme nos yeux
De nouveaux cieux.

Prière de Jeanne Mance (*Solo de soprano*)

Je t'implore, ô Marie, étoile d'espérance,
Sauve-moi des dangers en la Nouvelle-France ;
Convertis à la foi le farouche païen,
Rends-le docile et ferme au devoir du chrétien.

A ma timide voix donne des traits aimables,
Pour gagner au bon Dieu le cœur des misérables ;
Que sous mes douces mains l'indien malheureux
Trouve un secours puissant et généreux :
S'il me faut faire davantage,
J'arroserai de sang cette plage sauvage :
Grand saint Remi, du haut des cieux,
Entends mes vœux.

Départ (*Chœur*)

Adieu, brillante France,
Beau pays des aïeux,
Donne-nous l'abondance
Loin de tes bords joyeux ;
Adieu, bonne gaîté française
Qui fais tressaillir le cœur d'aise.

Amis, bravons les noirs courroux des océans,
Les vagues se dressant comme de fiers géants,
Et vers le nord brumeux, cherchons le nouveau monde,
Que de ses doux rayons un soleil d'or inonde.

En avant, matelots,
Le vent gonfle les voiles,
Le ciel a ses étoiles
Scintillant sur les flots.

DEUXIÈME PARTIE**FONDATION****L'aurore** (*Solo et chœur*)

L'horizon empourpré de ses feux de l'aurore
S'ouvre comme un ample rideau,
Sur la tête des monts qu'un ardent soleil dore,
Et fait briller comme un joyau.
Cet instant radieux anime la nature ;
Les baisers du matin font frémir la verdure,
Les suaves zéphirs caressant les rameaux
Unissent leur murmure aux refrains des oiseaux.

En ce monde, grand Dieu, tu règles toutes choses,
Tu donnes de jolis boutons d'or aux prés verts,
La sève qui nourrit les chênes et les roses,
Le doux nectar des fleurs et tous ces dons divers

Qui flamboient à nos yeux dans l'immense nature :
 Par toi l'homme a son pain et l'oiseau sa pâture.
 Pour louer ton saint nom s'entremêlent les voix
 Des flots des océans, des cieus, des vents, des bois.
 Pour te plaire, ici-bas, toute lyre est égale,
 Tu choisis la fauvette ou la frêle cigale.

A ces joyeux accents
 Nous unissons nos chants.



La 1ère Messe (*Cantique*)

Grand Dieu de la troupe angélique,
 Descends sur cet autel rustique ;
 Des fleurs et la mousse des bois,
 Tels sont nos dons, ô Roi des rois !

Le père Vimont (*Solo*)

Colons, sur ce sol admirable,
 Que vos yeux, à l'envi, voient sous vos socs tranchants
 Jaillir de blonds épis des lourds sillons des champs :
 Que nombreux soient vos fils comme les grains de sable !
 Grand Dieu etc.....

Le mois de Mai (*Solo*)

Beau mois de mai, dresse en ces lieux
Des berceaux remplis d'allégresse ;
Que la fraîche brise caresse
Des pins les rameaux radieux,
Et que leurs chants soient doux comme ceux d'une lyre
Qu'un chérubin inspire.

Beau mois de mai, prends tes rideaux
D'azur, de pourpre et de feuillages ;
Rends-nous heureux en ces bocages,
Que font résonner les oiseaux ;
Couvre de moissons ces rivages
Pleins de charmes nouveaux.

Le soir (*Chœur*)

Le soleil est caché derrière la montagne,
Partout règne le calme en la sombre campagne.
Fermons l'œil en paix sur ces lits de sable d'or
Recouverts de fougère et d'herbe verte encor.
Humons l'air pur du fleuve et l'haleine des plaines,
Et la vapeur qui fume au-dessus des fontaines.
Que sur nous, cette nuit verse ses doux pavots.
Dans ces mornes forêts livrons-nous au repos.

Le chef des Iroquois (*Solo de basse et chœur*)

Nous ne pouvons des blancs souffrir ici la face,
Détruisons de leurs pieds l'audacieuse trace.
Le puissant manitou m'a livré ses secrets,
Pour se rendre à sa voix il faut être discrets.

Autour du Mont-Royal, plus nombreux que les feuilles,
 Nous voulons, Michabou, qu'ici tu nous accueilles :
 Sème nos ennemis aux quatre coins des vents,
 Fais sortir des tombeaux, en tourbillons vivants,
 Les mânes des aïeux, ces fiers de notre race;
 Rends à nos bras leur force, à nos fronts leur audace.

Accompagne nos pas,
 Donne-nous la vaillance,
 Arme-nous de vengeance ;
 Levons les tomahawks.

Dansons sur ces riants rivages,
 Chantons à l'ombre des bocages
 D'érables et d'ormeaux,
 Nos combats les plus beaux.

TROISIÈME PARTIE

MONTRÉAL

Chant de victoire des Français (*Solo de ténor et chœur*)

Je ne vois plus ton ombre
 Au milieu d'un bois sombre,
 Misérable bourgade où demeurerait l'indien,
 Qui suivait les sentiers nébuleux du païen.

Ville-Marie,
 Terre chérie,
 Ton front brille au soleil
 D'un éclat sans pareil.

Victoire ! saluons ce pays de cocagne,
C'est une féérique Limagne,
Si fertile en produits,
En délicieux fruits,
La corne d'abondance
De la Nouvelle-France.

Victoire ! à ce cri de l'honneur,
Plus doux que les parfums au cœur.
Dans une douce ivresse,
En des airs triomphants
Pleins de vive allégresse,
Retentissent nos chants.

Voix de la science (*Solo de ténor*)

De la voûte azurée où brillent les étoiles,
La science a scruté l'alphabet merveilleux ;
Les flambeaux d'or, que nous montre le ciel sans voiles,
Sont des astres sans nombre aux reflets radieux.

O superbe nature,
Livre-moi tes secrets !
Science, fais-moi boire à ta coupe à longs traits
Ta liqueur la plus pure.

Voix du commerce et de l'industrie (*Solo de baryton*)

Sur la grande cité, des flocons de vapeur
Planent avec lenteur ;
Ecoutez, en passant, des marteaux la cadence
Dont un robuste bras nous marque la vaillance.
Sur le fleuve, voyez de gigantesques ponts,
Comme les lourds sommets des monts

Qui drapent le ciel bleu. L'œuvre de servitude
S'est éclipsée avec le labeur âpre et rude ;
L'homme franchit le ciel, et la terre et les eaux,
Aussi rapidement que le vol des oiseaux.

Voix de la charité (*Solo de soprano*)

Quand le pauvre, en des jours moroses,
Noirs comme l'ombre sur les roses,
Hélas ! souffre depuis longtemps,
Croit que ne sourira plus pour lui le printemps,
Combien heureux est-il de chérir la main douce
D'une Mance que rien n'arrête et ne repousse.
Charité, diamant plus pur que le rubis,
Le jaspe, le saphir, l'onix, et le lapis,
Tes soins sont ceux d'un ange
Et tu ne veux que le ciel en échange.

La grande métropole (*Chœur final*)

Que vois-je s'étaler au sein de ces forêts
Où l'érable et l'ormeau gisaient dans les marais ?
Une immense cité de splendeur rayonnante,
Baignant son pied magique en l'onde verdoyante,
Et portant sur son front des milliers de joyaux
Qui brillent comme au ciel les rutilants flambeaux.

Salut, auguste souveraine,
Du Canada l'illustre reine ;
Le monde admire ta beauté,
Nous te chantons avec fierté.

Que ton aile aux reflets d'opale
Couvre un jour de son vol la montagne royale !



LA PERLE DE L'OcéAN

Ode-Symphonie

PREMIÈRE PARTIE

*Inspiration de Cartier.—Chant à Notre-Dame.—
Projets de François I.—Départ.*

Récitatif

Sous un lambeau serein du beau ciel d'Amérique,
Que les flots écumants de l'immense Atlantique
Montrent comme une perle au soleil radieux,
Par un soir de printemps, heureux et doux présage,
Un fier marin français entrevit notre plage,
Pays qui n'eut jamais de rival sous les cieux.



Jacques Cartier

Récitatif

Vaillant Cartier, c'est toi qui dois sillonner l'onde
 Pour aller découvrir au loin un nouveau monde ;
 Écoute ton génie : il ne dit rien en vain ;
 Mets en Dieu, qui t'inspire, une ferme espérance,
 Et tu verras bientôt cette Nouvelle-France
 Que tu vis une nuit dans un rêve divin.

SOLO DE TÉNOR

Cartier entend vos voix, mystérieux rivages ;
 Il désire ardemment aller vous conquérir ;
 Le labarum du Christ sur vos îles sauvages
 Abattra les faux dieux qu'on vous a vus servir.

CHŒUR

“ Nous t'implorons, ô Notre-Dame !
 Notre-Dame de Bon-Secours.
 Veille à la garde de notre âme,
 Veille à la garde de nos jours ;
 Bénis notre entreprise !
 Sur l'aile de la brise,
 A travers les grands flots,
 Effroi des matelots,
 Pousse nos caravelles
 Sur des plages nouvelles :
 Reine des cieux,
 Entends nos vœux ! ”

Récitatif

Un jour le roi se dit : “ Je sens qu'une autre France
 Est là-bas qui m'invite en sa munificence.
 Les plis fleurdelisés de notre fier drapeau
 Vont flotter glorieux sur un pays nouveau.

Les preux enfants de l'Ibérie
 Verront encor notre patrie,
 Une croix à la main,
 Suivre en même chemin."

En toi, Cartier, François a mis son espérance,
 Pour arborer au loin le drapeau de la France.

CHŒUR

Vive François !

SOLO

Elève aussi la croix ;
 Que sa voix solennelle,
 Sur la rive nouvelle
 Fasse régner la foi :
 C'est le désir du roi.

CHŒUR

Ce désir est le nôtre,
 Nous n'en avons pas d'autre.

SOLO

Sur les noirs océans }
 Affrontons les autans. } *Le chœur répète.*

SOLO

Dans l'avenir l'histoire }
 Chantera notre gloire. } *Le chœur répète.*

SOLO

En avant, matelots }
 Courons braver les flots. } *Le chœur répète.*

Récitatif

L'air retentit des cris joyeux de l'équipage ;
 La foule accourt de toute part
 Sur les bords escarpés du verdoyant rivage ;
 L'airain gronde sur le rempart.

Les enfants empressés escaladent la cime
 Des rochers sourcilleux,
 Tandis que les marins scrutent le vaste abîme
 Qui s'entr'ouvre à leurs yeux.

Le signal du départ se fait alors entendre,
 De partout retentit le concert des adieux :
 " Notre-Dame du Port, dit-on, viens les défendre,
 Apaise de ton bras et la vague et les cieux."

CHŒUR

" Adieu, belle patrie !
 Bientôt rappelle-nous,
 Adieu, rive chérie !
 Qu'on salue à genoux.
 Grand ciel, sois-nous propice,
 Daigne combler nos vœux,
 Ferme le précipice
 Des abîmes affreux.
 Des îles fortunées
 Attendent nos vaisseaux,
 Que sur nos destinées
 Brillent des jours plus beaux !
 De l'océan immense
 Affrontons le courroux,
 Une nouvelle France
 Va s'ouvrir devant nous."

DEUXIÈME PARTIE

*Traversée.—Nouveau Monde***Chanson du mousse** (Alto)

Sur la mer en furie,
Ballotté nuits et jours,
Je conjure Marie
De me prêter secours.

Tout mon être frissonne,
Quand danse le vaisseau
Sur le flot qui bouillonne
Comme un frêle berceau.

Toujours, toujours de l'onde
En proie aux bruits fougueux...
Quand donc ce nouveau monde
Luira-t-il à mes yeux ?

J'ai vu dans un beau rêve
Des sauvages nombreux
Qui dansaient sur la grève
A la lueur des feux.

Récitatif

Au bout de l'horizon un nuage s'apprête
De ses flancs ténébreux à vomir la tempête.

CHŒUR

De leur manteau de deuil se couvrirent les cieus,
Et les flots en courroux, sous les vents furieux,
Bondissaient éperdus sous les coups de tonnerre
Qui de leur voix énorme ébranlaient l'atmosphère.
Les éclats lumineux des sinistres éclairs,
Qui déroulaient leur vol flamboyant dans les airs,

Laisaient voir un tableau qui jetait l'épouvante.
 Les vaisseaux secoués craquaient sous la tourmente :
 " Au secours ! " criait-on, " Notre-Dame du Port,
 Regarde tes marins, prends pitié de leur sort."
 Le vent rompit les mâts et déchira les voiles.
 Tout à coup dans le ciel brillèrent les étoiles.
 Aux matelots, la Vierge avait porté secours

Et protégé leurs jours.
 De verts et gais rivages,
 Baignés par des flots bleus,
 Enchantèrent leurs yeux.

Récitatif

Les sauvages nombreux de ces nouvelles plages
 Admirèrent des blancs le teint rose et vermeil :
 Le chef les salua comme fils du soleil.
 " Au nom du Grand-Esprit, doux enfants de l'aurore,
 Soyez les bienvenus. Michabou, que j'adore,
 Dans ces bois giboyeux, va vous donner la paix :
 A lui nos chants ! à lui le feu des calumets ! "

CHŒUR DES SAUVAGES

Parés de beaux plumages
 De riantes couleurs,
 Dansons sur nos rivages
 Tout émaillés de fleurs.
 Ahiva !

Sous les grands dais d'érables
 Et les dômes d'ormeaux,
 Que de jours agréables
 Coulés dans le repos.

Saluons l'hirondelle
Annonçant le printemps ;
Le doux bruit de son aile
Rend joyeux nos instants.
Ahiva !

Sur le cours bleu du fleuve,
Quand dorment ses doux flots,
Voguons à Terre-Neuve
Sur nos légers canots.

**Chant d'un Jeune Indien sur la Tombe de son
Frère (Soprano)**

Mon frère, en ce lieu sombre,
Sous l'herbe est enfoui :
Il a fui
Comme une ombre.

Ton œil pur,
Blanche étoile,
Est sans voile
Dans l'azur.

Comme une fraîche rose,
Il n'a vu qu'un matin :
Sous ce pin
Il repose.
Ton œil pur, etc.

Au sein de la lumière
Comme mes vœux ardents,
Ange, entends
Ma prière.
Ton œil pur, etc.

Récitatif

Fier le drapeau flottait sur la nouvelle terre,
Et la croix fut plantée au bruit de la prière,
Et le canon gronda quand l'étendard sacré
Fut solennellement en ces lieux arboré.

CHŒUR

Salut, ô croix, notre unique espérance !
Salut, au nom du beau pays de France !
A tes côtés brille notre drapeau
Couvert de lis, en ce monde nouveau.

HYMNE A LA NUIT

Récitatif

O nuit, ô belle nuit ! transparente et sereine,
Dans tes vapeurs d'azur brillent tes astres d'or ;
Leurs reflets radieux des monts et de la plaine,
Font voir à nos regards le somptueux décor.

O nuit, ô belle nuit ! que ta voix est profonde !
Le silence imposant,
Qui règne sur le monde,
Apporte les pavots d'un sommeil bienfaisant.
O nuit, ô belle nuit, qu'une nouvelle aurore,
Après ce doux repos, à nos yeux brille encore !

TROISIÈME PARTIE

Cartier à la cour de France

Récitatif

Devant sa noble cour, le roi François premier
Exalta le génie éclatant de Cartier,
De cet explorateur dont la valeur féconde
Venait de le sacrer maître de tout un monde.
A côté de l'Espagne était la France encor
En ce grand continent où l'on trouvait de l'or.
Au récit des exploits du héros, la noblesse,
Avec transport, chanta cet hymne d'allégresse :

CHŒUR

“ Hardi navigateur,
A toi reconnaissance !
Une nouvelle France,
Proclamant ta valeur,
Au fond de l'Atlantique
Où le flot noir mugit,
Sous ton regard magique
Comme un rêve surgit.
La France te salue
Et t'exalte, ô héros !
Dans ces pays nouveaux
La Foi sera connue.
La Croix resplendira,
Le Christ triomphera.
Ton nom sera grand dans l'histoire,
Ses fastes publieront ta gloire.
L'univers te louera,
Le ciel te bénira.”

LA VOIX DE LA RELIGION

Récitatif

Moi, la religion, d'un doux éclat je brille,
Du plus pur sang du Christ en croix je suis la fille.
Sur ma route, en tous lieux, je veux la liberté :
Comme un astre à mon front luit le mot Sainteté.
Le Divin Nautonnier, sur la barque de Pierre,
Dans les deux continents, arbore sa bannière.
Le flot des passions gronde en vain sourdement,
Mon invincible bras le brave hardiment,
J'ai renversé l'autel d'un paganisme immonde,
L'Évangile a produit une vertu féconde
Dans les pays conquis à la foi du Sauveur :
Gloire au Roi rédempteur !

SOLO DE TÉNOR—CHŒUR

Honneur à toi, Cartier ! à tes yeux, un royaume,
Près d'une âme à sauver, est moindre qu'un fantôme.
Le nouveau continent, qui sourit à la Foi,
Voit en toi son sauveur : Cartier, honneur à toi !



TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	5
Les Récollets.....	7
Le Sacré-Cœur.....	21
Les Jésuites.....	25
Le mois de Marie à la campagne.....	49
Hôtel-Dieu de Québec.....	55
La Saint-Jean-Baptiste.....	67
Les Ursulines.....	75
La croix de la route des prêtres à l'île d'Orléans.....	87
Hôtel-Dieu de Montréal.....	97
Souvenirs du mois de mai.....	105
Congrégation de Notre-Dame de Montréal.....	111
Souvenir.....	125
Les Sulpiciens et le séminaire de Montréal.....	131
Sursum Corda.....	135
Le séminaire de Québec.....	137
Naufrage d'une chaloupe.....	143
Hôpital Général de Québec.....	147
Jésus et le jeune homme.....	153
Ursulines des Trois-Rivières.....	157
Hôpital-Général de Montréal.....	163
Près d'un berceau.....	169
Ville-Marie.....	173
La Perle de l'Océan.....	181

